



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### **Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### **About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

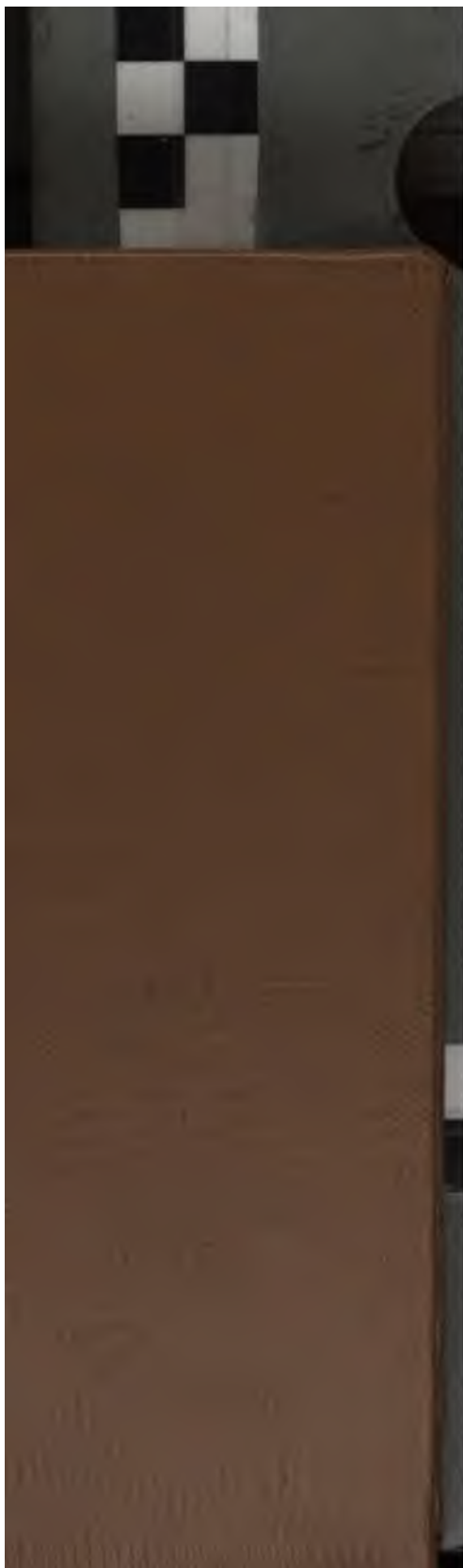
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>





PROPERTY OF

*The  
University of  
Michigan  
Libraries*

1817

**ARTES SCIENTIA VERITAS**

11









PAPIERS CURIEUX

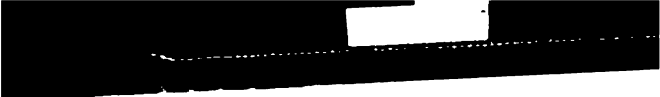
D'UN

HOMME DE COUR

## DU MÊME AUTEUR

---

- LES SUEDOIS DEPUIS CHARLES XII. 4<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12.  
SWEDENBORG, scènes historiques. 1 vol. in-8.  
HISTOIRE DES ÉTATS EUROPÉENS DEPUIS LE CONGRÈS DE VIENNE. 6 vol. in-8.  
UN DERNIER RÊVE DE JEUNESSE. 1 vol. in-8.  
HISTOIRE DE MON TEMPS.  
*Première série* : Règne de Louis-Philippe. — Seconde République. 4 vol. in-8. 2<sup>e</sup> édition ornée de gravures.  
*Seconde série* : Présidence décennale. — Second Empire. 2 vol. in-8 ornés de gravures.  
LES SALONS DE PARIS SOUS LOUIS-PHILIPPE I<sup>er</sup>, 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 orné de 12 gravures sur acier.  
LES SALONS DE PARIS SOUS NAPOLEON III. 2<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12 orné de 10 gravures sur acier.  
UNE INTRIGUE DANS LE GRAND MONDE, roman philosophique. 1 vol. in-12 orné d'une gravure sur acier.  
L'AMOUR DIPLOMATE, roman. 1 vol. in-12 orné d'une gravure sur acier.  
LE PRINCE MAX A PARIS, roman. 1 vol. in-12 orné d'une gravure sur acier.  
HISTOIRE AUTHENTIQUE DE LA COMMUNE DE PARIS EN 1871. 1 vol. in-12.  
LE FILS DE LA POLONAISE, roman. 1 vol. in-12 orné d'une gravure sur acier.  
MÉMOIRES SECRETS DU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE. 5<sup>e</sup> édition. 1 vol. in-12.  
HISTOIRE INTIME DU SECOND EMPIRE. 1 vol. in-12.



Edouard Ferdinand de la Bonninière  
LE V<sup>TE</sup> DE BEAUMONT-VASSY

PAPIERS CURIEUX

D'UN

HOMME DE COUR

1770 - 1870

---

PARIS  
LIBRAIRIE SARTORIUS

27, RUE DE SEINE, 27

1875

TOUS DROITS RÉSERVÉS



02  
250  
R70

702846-129

PAPIERS CURIEUX

D'UN

# HOMME DE COUR

1770-1870

I

Un manoir tourangeau. — La clef de la bibliothèque.  
— Le casier n° 27.

J'ai passé l'automne dernier, dans un manoir tourangeau, lequel était assez rapproché du château historique appartenant au fils d'un homme qui, ainsi que son père, a joué un assez important personnage dans les évènements de notre histoire politique. L'un avait vu la fin du dernier siècle, l'autre s'était trouvé mêlé à toutes les agitations, à toutes les intrigues du nôtre. Quant au petit-fils, c'est un grand, fort et énergique garçon, type assez complet du chevalier d'autrefois, se préoccupant très-peu des choses de la

politique actuelle, sinon pour les déplorer, ayant fait plus que son devoir en 1870, comme chef de mobiles, et désormais rentré dans la vie de famille, avec l'espoir de n'en plus sortir.

Ce digne châtelain était, en outre, un Nemrod convaincu et officiellement reconnu comme tel, puisque l'autorité l'avait investi des utiles fonctions de louvetier de son arrondissement.

C'étaient les seules, d'ailleurs, qu'il parût disposé à accepter.

Il m'avait invité à aller passer quelques jours chez lui, et je m'étais rendu avec empressement à cette invitation, mais il avait compté sans son hôte, en supposant qu'il ajoutait ainsi un amateur de plus au groupe des chasseurs qu'il avait réuni autour de lui pour donner une rude leçon aux nombreux sangliers administrativement signalés à sa vigilance, et qui, en effet, se permettaient, dans le pays, de désastreuses incursions.

Le lendemain de mon arrivée, à l'issue d'un plantureux déjeuner des chasseurs que leurs chevaux tout sellés attendaient en piaffant dans la

**COUR**, mon jeune ami m'aborda avec un certain air de compassion, et me dit :

— Décidément, vous ne voulez pas être des nôtres ?

Mais, alors, vous allez, je le crains, vous ennuyer fort.

— Moi, répondis-je, je ne m'ennuie jamais, ne suis-je pas à même, d'ailleurs, de descendre au salon où je trouverais un essaim de femmes charmantes et spirituelles auprès desquelles, à coup sûr, le temps ne me semblerait pas long ? Mais vous avez entre vos mains un véritable talisman qui chez moi dissiperait aisément l'ennui si, par impossible, il faisait jamais mine de se montrer et ce talisman, c'est la clef de votre bibliothèque que je soupçonne d'être des plus intéressantes.

— La clef de la bibliothèque ? avec grand plaisir, mon cher ami. C'est vrai, vous êtes un chercheur et peut-être y a-t-il là, pour vous, bonne et ample moisson à faire. Je vais aller vous chercher cette clef et, par parenthèse, je vous re-

commande le casier n° 27 qui renferme des manuscrits de documents réunis par mon grand-père, et des notes anciennes ou récentes de mon père. Il m'avait si souvent parlé de ce casier n° 27, qu'après sa mort j'y jetai les yeux. Il renferme, en effet, beaucoup de pièces qui m'ont paru curieuses ou piquantes ; il y a de tout dedans ; mais, sauf certains cahiers qui se rapportent à notre histoire depuis quarante ans, n'ai pas eu la patience de compulsé ces précieuses archives dans lesquelles les notes de mon père ont heureusement complété les documents réunis par mon aïeul. Je vais vous chercher la clef désirée.

Quelques minutes après, grâce à la célérité de l'aimable châtelain, je tenais cette clef précieuse, et, tandis qu'au dehors les cors faisaient entendre les fanfares du départ, je montais lentement les marches du grand escalier de pierre qui conduisait à la bibliothèque située au dernier étage du château. J'y pénétrai et je pus constater que, par la simple inspection de cette pièce assez vaste



goût et les prédilections littéraires de mes hôtes :

Tout le côté consacré aux modernes, c'est-à-dire aux Chateaubriand, Lamartine, Walter Scott, Balzac, et Dumas, auxquels venaient se joindre quelques livres récents appartenant à tous les genres et bien choisis pour la plupart, tout ce côté, dis-je, était propre et soigné comme un lieu fréquemment visité. L'autre, au contraire, renfermant les in-folios et toute la pléiade reliée en veau des auteurs du 17<sup>e</sup> et 18<sup>e</sup> siècles était généralement couverte d'une noble poussière.

Je courus au casier n° 27. Il renfermait deux grands cartons que je tirai avec précaution de leur gîte et que je transportai sur la table recouverte de drap vert qui, entourée de sièges très-confortables, occupait le milieu de la pièce. Je les ouvris avec empressement et y trouvai un grand nombre de manuscrits ou de feuillets imprimés très-irrégulièrement paraissant sortir d'imprimeries clandestines et destinés, sans doute, à

circuler sous le manteau. Tous ces papiers étaient classés par ordre de date et ce fut aussi par ordre de date que je les compulsai en commençant naturellement par les plus anciens

Le premier que j'ouvris avait été rédigé en 1778. Il paraissait entièrement écrit de la main du grand-père de mon ami, et voici ce qu'il contenait sous le titre assez peu explicatif d'« Anecdote particulière de la cour de Louis XV. »

## II

**Chanteloup pendant l'exil du duc de Choiseul. — Entourage du duc. — Ses loisirs. — Sa presse clandestine. — Les écrits imprimés dans son cabinet. — Communication de quelques-uns de ses écrits. — Anecdote de sa première démission. — Singuliers détails.**

Lorsque, en 1770, M. le duc de Choiseul fut exilé à Chanteloup, il devint mon voisin et mena grand train de maison. J'aimais sa politique, je l'appréciais beaucoup lui-même et, dans les grandes affaires auxquelles j'avais été mêlé, j'avais compris toute sa valeur. Je me rendis à Versailles où je pris l'air de la Cour et j'acquis après certaines investigations, la certitude qu'il ne déplaisait pas au Roi qu'on allât rendre visite au ministre dont il s'était pourtant séparé avec tant d'éclat. Je me rendis à Chanteloup : le duc m'y

reçut avec beaucoup de cordialité et comme grand personnage qui, dans sa disgrâce, est aise de ne pas être abandonné. Il était fort entouré au contraire, par des gens qui lui formaient une petite cour depuis que l'on savait que ne déplaisait point au Roi ou, pour parler exactement, qu'il le tolérait. Il n'y manquait point de gens de marque, ni de gens d'esprit, des poètes, des écrivains, en faisait partie la duchesse de Choiseul soignait particulièrement l'abbé Delille et l'abbé Barthélemy, auteur de *Voyage du jeune Anacharsis*.

On m'avait dit que le duc écrivait dans ses traités des mémoires justificatifs et autres et qu'ayant fait installer une petite presse dans son cabinet, il les faisait imprimer pour son usage personnel.

J'aurais bien voulu avoir connaissance de ces curieuses élucubrations du ministre exilé et je disais que quelques privilégiés en avaient obtenu communication, mais ils étaient assez rares. D'un autre côté, je ne voulais pas m'adresser

directement au duc, ce qui aurait eu l'air d'en obtenir une faveur.

Je pris un moyen détourné et qui me réussit. Le duc m'invitait quelquefois à passer une quinzaine à Chanteloûp<sup>1</sup> et du reste il en faisait autant (sauf la durée du temps mentionnée dans l'invitation) pour la plupart des membres de la noblesse de la province. J'avais, par un assez heureux hasard, rendu jadis un important service au père de son secrétaire, jeune homme appartenant au pays. Ce fut à celui-ci que je m'adressai.

Je lui demandai si je ne pourrais pas comme tant d'autres avoir connaissance des papiers que M. le duc de Choiseul faisait imprimer sous ses yeux et dans son cabinet. Il me répondit que si je m'adressais au duc, il ne doutait pas que la licence m'en fût accordée et je ripostai que c'était précisément ce qui ne me convenait pas.

— Ce que je voudrais, ajoutai-je, ce serait que

<sup>1</sup> Le château de Chanteloup a été détruit à la suite de la Révolution; seule, la pagode chinoise qui ornait le parc existe encore.

vous puissiez me communiquer pour quelques heures seulement une ou deux de ces intéressantes pièces, que je m'empresserais de vous remettre aussitôt parcourues. Vous ne vous compromettriez en aucune façon puisqu'on les montre à tant de gens moins sûrs que moi. Vous savez que je suis un des chauds partisans de M. le duc de Choiseul.

Il parut hésiter pendant quelques instants, mais enfin je triomphai. Il m'en coûta, ma foi, une tabatière enrichie de brillants, cadeau d'un souverain étranger et d'une valeur de cent cinquante louis au bas mot que je crus devoir lui offrir et qu'il accepta avec une vive reconnaissance.

Mon intention était d'analyser les passages qui me sembleraient les plus intéressants et j'en avais prévenu le secrétaire auquel je gardai absolument le secret, voici l'analyse du n° 1 :

Au commencement de l'année 1760, c'est-à-dire environ dix ans avant son exil, le duc faillit déjà tomber en disgrâce. Mme de Pompadour lui

parla un matin d'un mémoire qu'on lui avait remis sur la politique, lequel présentait certaines idées pour parvenir à la paix. Elle l'invita à le lire en le priant de lui en dire son avis. Le duc emporta le mémoire chez lui et le lut avec l'attention que demandait la sérieuse recommandation qui venait de lui être faite.

Sans se laisser aller à la prévention que donne l'expérience sur les mémoires politiques faits par ceux qui gouvernent dans leur chambre les cabinets de l'Europe et qui, sans connaissance des positions, des antécédents, des hommes et des choses, suivent avec complaisance l'allure de leur imagination, il trouva le mémoire que la favorite lui avait remis complètement dénué de sens commun et des connaissances politiques les plus vulgaires. Il rendit le mémoire au bout de quelques jours à la puissante marquise et, sans lui demander de qui elle le tenait, il lui en dit sincèrement son avis tout en lui conseillant, si elle s'intéressait à l'auteur, de l'exhorter à ne pas perdre son temps désormais, à des travaux

sur la politique dont il ne semblait pas avoir les moindres notions.

Le duc ne connaissait pas M. de la Vauguyon avant d'être ministre. Il était en ambassade quand M. de la Vauguyon avait été nommé gouverneur des Enfants de France et n'avait auparavant jamais eu l'occasion de s'aboucher avec lui. Peu de temps avant son établissement à Versailles M. de la Vauguyon était venu chez lui un matin et l'avait accablé de ces flagorneries de cour auxquelles les diplomates ne se prennent guère. Le duc se tint donc sur la réserve et son interlocuteur comprit qu'il serait au moins inutile de lui confier ses projets d'entrer dans le cabinet et d'obtenir l'emploi de chef du conseil des finances qu'occupait son beau-père, le duc de Béthune. Il sentit qu'il lui serait plus facile de s'appesantir sur un pareil sujet vis-à-vis de Mme de Pompadour chez laquelle il allait souvent.

L'auteur du fameux mémoire était précisément M. de la Vauguyon.

Le duc de Choiseul était à cent lieues de l



penser et attribuait même cet écrit à quelque main subalterne. Mme de Pompadour, sans l'en prévenir et avec une confiance pleine de bonhomie, mais souverainement imprudente, répéta à M. de la Vauguyon le jugement que le duc avait porté sur son mémoire et sur sa politique. Elle lui dévoila par là le peu de fond qu'il avait à faire sur son opinion relativement à ses talents ministériels. A partir de ce moment, M. de la Vauguyon, sans afficher sa haine, lui jura, au fond de son cœur, toute celle que la bonne opinion qu'il avait de lui-même et ses espérances trompées pouvaient enfanter; le duc de Choiseul ne s'aperçut pas que le gouverneur des Enfants de France ne venait plus chez lui et qu'il évitait de lui parler quand, par hasard, il le rencontrait.

Cependant, au mois de juin de cette même année, le duc vit, par hasard, M. le Dauphin remettre au Roi un papier dans sa garde-robe, après le conseil. Le soir, il trouva que le Roi avait un air embarrassé. Le lendemain, il crut

remarquer que cet air embarrassé continuait et que le Roi ne le traitait pas avec son aisance accoutumée. Après une partie de chasse on revint à Versailles, Mme de Pompadour lui parut triste et réservée. « Je combinai, dit-il, pour la première fois de ma vie les mines d'elle et du Roi, et, sans penser que je pusse être de quelque chose dans ce qui occasionnait du trouble entre ces deux personnages, j'eus la curiosité et même de l'intérêt à connaître le motif de leur tristesse. Je m'adressai à Mme de Pompadour et lui demandai de me confier le motif des nuages que j'apercevais sur le visage du Roi et sur le sien. Elle chercha à esquiver de me répondre; je la pressai un peu; je lui marquai de l'intérêt, elle me rassura sur ce que je craignais qu'il n'y eût quelque brouillerie sérieuse entre elle et le Roi. Je pris le parti voyant qu'elle ne voulait rien dire, d'attendre un autre moment pour satisfaire ma curiosité. Ce moment arriva le lendemain....

Quel fut mon étonnement, quand Mme de Pompadour me demanda si je n'avais rien à m

reprocher vis-à-vis du Roi ! **Alors je** ne pus pas douter que j'étais l'objet **des sentiments** dont je cherchais à m'instruire, **et ma curiosité** augmenta en **proportion** de mon intérêt. . . .

Je n'**épargnai pas** à Mme de Pompadour les reproches **que je lui** devais d'**avoir eu** pendant trois jours la connaissance d'un fait qui devait m'intéresser autant, sans avoir obtenu la permission de m'en parler ; elle s'excusa sur la parole que le Roi lui avait fait donner de ne m'en point **parler** ; tout ce qu'elle pouvait me dire de sa part **était** de m'examiner si je n'avais pas fait quelque chose qui dût déplaire au Roi sensiblement. Je m'écriai **que je** n'avais pas besoin de faire un examen **et que j'étais sûr** de n'avoir pas eu une pensée **relative** au service du Roi que je ne pusse lui dire. Elle me conjura de prendre quelque temps encore pour me rappeler ce que j'avais fait depuis que j'étais ministre ; de venir lui dire ce dont je me serais **souvenu** ; que si je devinais le motif de la **colère du Roi**, elle avait la liberté d'en convenir ; **que si je** ne le

devinais pas, elle lui demanderait la permission de me dévoiler tout ce mystère et qu'elle espérait l'obtenir. Ma fierté était sensiblement révoltée de cet examen de conscience, je le marquai sans ménagement à Mme de Pompadour, sa douceur triompha de ma vivacité et la curiosité de voir où devait aboutir cette aventure, me détermina à acquiescer à la forme inquisitoriale que l'on m'imposait. »

Le duc était certain de n'avoir pas eu une pensée contraire à son devoir. Cependant, quoique fort novice en examen de conscience, comme il le dit plaisamment lui-même, il s'examina avec scrupule en ce qui touchait au Roi et à son service; il ne découvrit que des misères : l'une d'avoir fait expédier une gratification à un ministre dans une cour étrangère, parce que cette gratification lui avait paru ne point devoir souffrir de retard, avant que d'avoir reçu le bon du Roi que ce dernier avait donné, d'ailleurs, au conseil suivant. L'autre d'avoir écrit à M. de la Galaisière, chancelier du roi de Pologne, en le

traitant un peu légèrement. M. le duc de Choiseul craignait en cette circonstance de n'avoir pas plus ménagé le roi de Pologne que son chancelier. Il supposa que, par la Reine, il s'était plaint au Roi et pensa que cette malencontreuse lettre était le sujet du mécontentement de ce dernier.

Il retourna le lendemain chez Mme de Pompadour et lui dit le résultat de son examen. La marquise l'assura qu'il était fort éloigné de devenir la faute qu'on lui imputait, mais qu'elle obtiendrait, comme elle l'avait promis, la permission de le lui dire dans la journée; il la pria avec instance de n'y pas manquer, ajoutant, qu'en attendant, il allait s'arranger pour que quel que fût le sujet qui « avait occasionné son examen de conscience » il ne fût plus exposé à en entreprendre un nouveau.

Et en effet, il s'en fut chez lui préparer son travail avec le Roi, ajoutant aux feuilles de détail qu'il avait à lui faire signer un petit mémoire sur les affaires politiques qui finissait par sa démission.

A peine avait-il arrangé son portefeuille et toutes ses affaires pour s'en aller de Versailles le lendemain, que Mme de Pompadour arriva chez lui accompagnée de M. Berryer, elle lui dit que le Roi lui avait permis de lui montrer le mémoire que M. le Dauphin lui avait remis ; que M. le Dauphin lui avait dit, en le lui remettant, que ce mémoire lui avait été donné en passant dans la salle des gardes avec une lettre signée d'un conseiller au Parlement et que le prince avait mandé à ce conseiller, lequel demeurait rue du Bac, au coin de la rue de l'Université, que tout ce qu'il pouvait faire était de remettre son mémoire au Roi.

Le duc témoigna d'abord son étonnement de ce que M. le Dauphin recevait ainsi une lettre et un mémoire en passant par la salle des gardes et de ce qu'il avait si bien retenu l'adresse du conseiller pour se donner la peine de lui répondre ; « quoique tout cela me paraisse au moins ridicule, ajouta-t-il, il est juste que je lise le mémoire. »

Il le lut en effet, et en conserva l'original qu'il apprit depuis être de la main d'un certain père Quillebeuf, jésuite, précepteur de M. de Saint-Megrin, fils de M. de la Vauguyon.

Le mémoire imputait à M. le duc de Choiseul d'avoir eu avec le conseiller en question une conférence dans laquelle, représentant les Jésuites comme les auteurs des troubles passés, il avait assuré qu'ils étaient perdus dans l'esprit du Roi et que toutes les vues du Gouvernement étaient d'anéantir une société dont on avait connu trop tard le danger; que ce serait entrer dans les vues du Roi, trop indécis pour prendre un parti, mais qui se trouverait fort à l'aise lorsque son Parlement, éclairé sur tout le mal qu'avait fait la société de Jésus et effrayé de celui qu'elle pouvait faire encore, en détruirait le fondement.

De retour à Paris, le magistrat aurait conféré avec quelques-uns de ses confrères sur ce qu'il avait entendu, et il lui avait été aisé de juger qu'il n'était pas le seul auquel le Ministre avait donné cette marque de confiance et qu'ils étaient

instruits des vues prétendues du Gouvernement. Cependant il fallait tracer un plan : les uns voulaient se borner à ôter aux jésuites leurs collèges ; les autres regardaient ce remède comme insuffisant. Le Ministre aurait fixé les doutes et donnant lui-même le plan à suivre. Son avis aurait été d'attaquer les jésuites par leur doctrine et les abus qui régnaient dans leur éducation, de présenter surtout leur société comme dangereuse par sa constitution et intolérable dans un Gouvernement éclairé, de ne négliger aucun des faits qui leur avaient été imputés, de prier enfin M. le premier Président de porter au Roi une copie en forme du récit fait aux chambres assemblées et de le supplier de donner les ordres nécessaires pour la destruction totale d'une société aussi pernicieuse.

Après avoir lu ce mémoire, le duc dit à Mm de Pompadour et à M. Berryer qu'il ne revenait pas d'étonnement de l'impudence des mensonges qu'il venait de lire, que quant à ce qui le regardait, il n'y avait pas un mot qui fût vrai, et qu'



en temps utile il saurait éclairer le fait ; mais que son intérêt le plus urgent était de quitter le Ministère parce qu'il ne pouvait plus servir un prince qui avait assez peu de confiance en lui et en son attachement pour avoir accepté sans lui en parler, une semblable calomnie sur son compte et cru à la véracité d'un mémoire remis en passant, dans une salle des gardes, à M. le Dauphin, par un homme demeuré inconnu ; qu'il donnerait le jour même sa démission au Roi et qu'il allait lui écrire pour lui demander à travailler avec lui.

Vainement Mme de Pompadour et M. Ber-ryer firent-ils tous leurs efforts pour détourner le duc de son projet, il écrivit devant eux la lettre qu'il fit parvenir de suite au Roi tout en leur déclarant que dès que Louis XV aurait accepté sa démission, lui, le duc, dénoncerait le fameux mémoire au Parlement, toutes chambres assemblées.

Mme de Pompadour, suivie de son acolyte, s'éloigna et courut prévenir le Roi de ce qui se

passait et M. de Choiseul se dirigea vers le cabinet royal à l'heure marquée après avoir mis le mémoire dans son portefeuille et persuadé que c'était la dernière fois qu'il travaillait avec son maître.

Voici comment il reproduit lui-même dans les cahiers imprimés dans son cabinet, cette scène vraiment curieuse : « Je me doutai en entrant dans le cabinet du Roi, qu'il était prévenu par Mme de Pompadour de ce que je venais lui dire ; je composai mon maintien afin qu'il n'y aperçût aucune altération, quoique j'en eusse infiniment dans l'âme. Je proposai au Roi d'expédier quelques détails relatifs au département. Je lui lus le petit mémoire politique que j'avais fait, ce même jour, sur la situation de ses affaires, après quoi, je tirai le mémoire remis par M. le Dauphin et lui dis qu'il imaginait bien que j'aurais l'honneur de lui parler de cette pièce qui était une noire fausseté par rapport à moi, depuis le commencement jusqu'à la fin ; que jamais je n'avais songé au projet que contenait ce mémoire ni te-

nu les propos que l'on m'imputait ; j'ajoutai que je ne pouvais pas me flatter, vu la méfiance que le Roi m'avait marquée dans cette occasion, qu'il ajoutât foi aux assurances que je lui donnais que ce mémoire était le résultat d'une intrigue contre son Ministre ; je priai même le Roi de ne m'en pas croire sur ma parole, mais de me permettre de constater authentiquement la vérité, et si authentiquement que je fusse confondu si j'avais donné le plus léger prétexte à tout ce qui se trouvait dans ce mémoire ou que les calomnieux et leurs partisans fussent punis comme ils le méritaient si l'accusation de fausseté que je portais contre eux était juste.

Le Roi m'avait laissé dire sans m'interrompre jusque-là. Il avait les mains sur les yeux et paraissait affecté. Il me dit qu'il était inutile que je voulusse vérifier ; qu'il m'en croyait. Je pris la liberté de lui répondre que sa confiance en ce que je lui disais était trop tardive pour mon honneur ; qu'il suffisait qu'il eût été un instant en doute, et qu'il y avait été

plusieurs jours, pour qu'il fût nécessaire que l'éclaircissement de la vérité fût constaté sans retour et sans nuage. Je continuai de suite en disant à Sa Majesté que, comme il n'était pas juste que son Ministre en fonctions fût compromis par les formes juridiques que j'allais prendre pour constater la vérité des faits, je suppliais le roi de vouloir bien accepter ma démission. Je parlai immédiatement de la situation où j'avais pris les affaires, de celle où je les remettais. Je lui fis remarquer que si je n'avais pas fait du bien, du moins, pouvais-je me flatter de n'avoir pas fait de mal, et j'ajoutai que je ne lui demandais d'autre grâce pour le prix de mon zèle à son service, que celle d'approuver que je poursuivisse au Parlement l'éclaircissement de la vérité sur ce mémoire, ce qui serait dorénavant par la liberté que je le priais de m'accorder, ma seule et véritable affaire.

Je tenais deux papiers dans ma main, dont l'un qui contenait ma démission et l'autre qui était une autorisation de porter l'affaire au Par-

lement. Le Roi prit les deux papiers, il les déchira et me dit avec une bonté apparente qui m'ébranla, qu'il ne voulait pas que je le quittasse. Je le remerciai de sa bonté; je lui témoignai combien j'étais sensible au sentiment qu'il voulait bien me marquer, effectivement, je l'étais beaucoup plus que je ne devais l'être. Cependant, je me refusai à l'espèce d'attendrissement que je me sentais. Je rappelai au Roi que j'avais accepté son Ministère malgré moi; que je lui avais représenté, dans le temps, la juste méfiance que je devais avoir de mes talents et la crainte que m'inspirait mon caractère incapable d'entrer dans les tracasseries et les intrigues de la cour, encore plus incapable de les souffrir; que celle-ci, quoique la première, était d'un ordre supérieur puisqu'elle était honorée du nom de Monsieur le Dauphin. Ce prince, dis-je au roi, ne peut pas avoir d'autre but que celui de m'éloigner de la personne de Votre Majesté; son but sera rempli par ma retraite.

Mais le Roi, soit qu'il crût devoir, dans le

moment, me garder pour son Ministre, soit qu'il eût promis à madame de Pompadour qu'il ferait ce qu'il pourrait pour me satisfaire en me conservant à la cour, me répéta ce qu'il m'avait dit d'abord, y ajouta l'utilité dont il me croyait à son service dans les circonstances embarrassantes où il se trouvait ; parla assez bien des grâces qu'il m'avait faites et me demanda par reconnaissance, non pas de ses grâces, mais de l'affection qu'il m'avait montrée depuis que j'étais auprès de lui, de lui faire le sacrifice de mon projet de retraite et de celui que j'avais de porter cette tracasserie au Parlement. Il ajouta que je sentais bien qu'il ne pourrait pas souffrir que le nom de son fils fût compromis. Le Roi parlait d'une manière entrecoupée ; je ne le regardais pas ; il prit ma main et me dit qu'il désirait instamment que je lui fisse le sacrifice qu'il me demandait. Quand je sentis sa main, je levai les yeux sur lui et *je vis les siens remplis de pleurs* ; je pris sa main, *la mouillai de mes larmes*, et m'écriai qu'il pouvait disposer de

moi. Nous fûmes quelque temps sans parler, après quoi, je lui fis observer qu'il fallait cependant faire quelque chose pour constater la vérité, alors je lui proposai de permettre que je fisse assembler à Paris, chez M. Bertin, contrôleur général, M. Berryer, M. de Saint-Florentin, M. le premier Président et M. le Procureur général, auxquels le mémoire serait communiqué et que je me rendrais à cette assemblée. . . . . Le Roi approuva le parti que je lui proposais et me promit de donner, dès le soir, des ordres en conséquence. Je lui demandai, de plus, la permission d'aller me plaindre à M. le Dauphin d'avoir écouté et même favorisé des imputations calomnieuses ; il me le permit, quoique je le prévinsse que, peut-être, M. le Dauphin se plaindrait à lui de la manière dont je lui marquerais combien j'étais ulcéré d'une pareille intrigue. »

En sortant du cabinet du Roi, M. le duc de Choiseul se présenta, en effet, chez le Dauphin. Il était auprès de la Reine, mais il descendit dans ses appartements un moment après. La

scène fut des plus vives. Le duc exposa que le Roi lui avait permis de témoigner à son fils son chagrin, il osait même dire son indignation, au sujet d'un mémoire que l'on supposait avoir été fait par un conseiller au Parlement, et qui avait été présenté par le Dauphin à son père. Le Dauphin, très-embarrassé, interrompit le duc en lui disant : « Quoi, le Roi vous l'a remis ? — Oui, Monseigneur, répondit le duc, et il m'a même dit qu'il le tenait de vous. » Le Dauphin répondit avec hauteur que c'était au souverain à vérifier les faits. La conversation s'envenimait; le prince dit au Ministre de ne pas parler si haut, et bientôt, lui tournant le dos, il ferma sur lui, avec colère, la porte de son cabinet.

Dès le lendemain, le duc de Choiseul se faisait conduire à Paris, et tous les personnages avertis de la part du Roi, de se rendre chez M. Bertin, s'y trouvèrent à l'heure indiquée; inutile de dire que M. le duc de Choiseul obtint toutes les satisfactions qu'il pouvait souhaiter.

Ainsi se terminait le premier cahier des ex-



traits copiés par le grand-père de mon hôte. Je l'avais lu avec intérêt et je fis cette réflexion bien naturelle, que cet incident curieux qui avait pensé enlever aux affaires, dix ans avant son exil définitif, un des Ministres les plus intelligents qu'ait eus la France, ne se trouvait mentionné dans aucune de nos grandes histoires et que personne n'avait fait comprendre à quel point la retraite prématurée d'un Ministre tel que le duc de Choiseul, pouvait, en un tel moment et en accélérant les catastrophes, modifier les faits politiques qui se produisirent depuis cette époque.

J'ai souligné un passage du récit écrit par le Ministre lui-même, parce qu'il renferme des détails assez singuliers : ces pleurs dont les yeux du Roi sont remplis ; ces larmes que le duc ne peut s'empêcher de répandre sur les mains de son maître, étonnent tout d'abord le lecteur ; la légende et l'histoire ne nous ont pas préparés à ces pleurs du spirituel et sceptique Louis XV, ni à cet attendrissement de l'habile et fin négociateur de la paix de 1763 ; cependant, inclinons-

---

nous : les notes intimes du Ministre sur un pareil incident ne peuvent présenter que la vérité.

Je passai au second manuscrit venu également de Chanteloup.

### III

second cahier de Chanteloup. — Le duc de Choiseul auteur dramatique par dépit. — *Arlequin, prince héréditaire*, pièce satirique en trois actes. — Mot évère de Louis XV. — Scène mordante de la *féerie* du duc exilé. — Du tort qu'ont les souverains de se séparer à la légère de Ministres spirituels et vindicatifs.

Celui-ci, à mon grand étonnement, contenait des fragments d'une comédie satirique écrite par le duc de Choiseul après son exil et dans un moment de dépit.

Il paraît qu'il supposait inamovible la charge de « colonel général des Suisses et Grisons » dont il était titulaire et qui en effet, n'avait pas été mentionnée dans les lettres d'exil qui lui avaient été communiquées en 1770. Le duc basait sa

conviction sur cette circonstance que bien qu'il y eût eu bon nombre de colonels généraux des Suisses atteints par la disgrâce du souverain, notamment le maréchal de Bassompierre et le **duc** du Maine, il n'y avait pas d'exemple qu'on eût **ôté** cette charge sans une démission volontaire, **et que** plusieurs des titulaires l'avaient conservée.

Sa déception et sa colère furent donc grandes lorsqu'on lui signifia au nom du Roi, que cet emploi, le dernier qu'il possédât encore, lui était retiré.

Après d'assez longs pourparlers, le duc prit le sage parti d'écrire à Louis XV, à la date du 10 décembre 1771 une lettre par laquelle il déposait entre ses mains sa démission pure et simple de la charge de colonel général des Suisses et Grisons.

Le sacrifice était fait, mais l'esprit du duc était profondément ulcéré.

Ce fut vers cette époque qu'il écrivit tout d'un jet et *ab irato* la satire dialoguée dont voici les curieux extraits.

Le duc de Choiseul auteur d'une féerie, car cette pièce en trois actes n'est autre chose qu'une féerie dans le goût de celles de la comédie italienne, c'est, il faut le remarquer encore, un air singulier et tout nouveau projeté sur cette rare personnalité historique !

Voici donc quelques scènes de la pièce qui est intitulée « Arlequin, prince héréditaire, devenu homme d'esprit par amour. »

À la seconde scène du premier acte, la Reine s'adresse en ces termes au gouverneur du prince qui porte le nom de GUIGNON.

LA REINE. — Vous savez, Guignon, les vœux que j'ai faits pour que le Roi, mon époux, vous confiât l'éducation de notre fils. Ce cher rejeton des premiers Arlequins du monde devrait être à la gloire et l'amour de cet empire ; et cependant, Guignon, quoique je sois disposée à le trouver parfait, je ne puis me refuser à la crainte que son esprit ne soit pas aussi développé qu'il le pourrait être.

GUIGNON. — Ah ! madame, le prince est jeune.

LA REINE. — Guignon, il a vingt ans.

GUIGNON. — C'est le bel âge, madame, pour acquérir des connaissances. Jusqu'à présent, je ne lui ai parlé que de sa naissance et de la mienne; je lui disais qu'il serait le maître de ce royaume, que je serais son sujet, son ami, son confident et qu'il n'aurait de serviteurs que moi, les miens et le petit nombre de ceux que je lui indiquerais. Je lui ai de plus parlé chaque jour du respect dû aux dieux de cet empire et aux ministres de leurs autels; il aime les dieux, Mahomet, le Muphti et les Fakirs; que pouvais-je faire de mieux?

LA REINE. — Comme il doit se marier, vous auriez pu aussi lui donner le goût des femmes.

GUIGNON. — Madame, y pensez-vous?

LA REINE. — Mais pourquoi ne l'avoir pas repris d'avoir mauvaise grâce, d'être grossier et surtout de répéter des mots vides de sens qui font penser à ceux qui ne le connaissent pas qu'il est imbécile?

GUIGNON. — Madame, un prince a toujours

onne grâce, j'ai cru ne devoir pas le contrarier sur ses attitudes. La majesté qui l'environne supplée du reste à ce qui lui manque, j'ai éprouvé par moi-même que la grâce n'était pas aussi nécessaire qu'on l'imagine et si je ne l'ai point repris d'avoir le ton grossier et brusque, c'est que j'ai voulu conserver son naturel...

LA REINE. — Quand je vous écoute, Guignon, il me semble que vous entrez dans mon sens et que vous excusez fort bien mon fils, mais, quand je vois le prince, j'oublie ce que vous m'avez dit et je ne puis me refuser à une certaine inquiétude chagrine. Au reste, nous attendons aujourd'hui la fée Hermine; elle m'aime particulièrement; elle s'intéresse à notre illustre famille et nous sommes déterminés à suivre pour le mariage de mon fils, les conseils qu'elle voudra bien me donner.

Entre le Roi.

LE ROI. — Allez, Guignon, allez chercher mon fils, je veux l'envoyer au devant de la fée Hermine, et qu'il soit le premier à lui marquer le plai-

sir que nous aurons à la revoir après tant nées d'absence... C'est un grand bonheur nous, madame, que l'arrivée de cette fée outre qu'elle nous donnera des conseils sur quelques petits défauts que l'on me fait apercevoir de temps en temps dans mon fils, elle nous donnera aussi ses avis pour son établissement.

LA REINE. — J'approuve fort que vous y soiez.

LE ROI. — L'on m'a dit qu'il fallait marier le prince ; on marie toujours les fils des Rois commence par les aînés parce que ce sont eux qui succèdent, les cadets viennent après ! comme nous n'avons qu'un fils, il se mariera l'aîné et pour les cadets, n'est-ce pas ?

LA REINE. — Rien de mieux.

LE ROI. — La fée se chargera de toutes les affaires, elle décidera, et puis quand elle aura décidé, je ferai faire ce qu'elle aura décidé, n'est-ce pas ?

LA REINE. — Sans doute, car vous aimez volontiers qu'on vous décide.

LE ROI. — Oui, oui, je ne fais jamais rien moi-même.



On vient annoncer que le prince héréditaire est arrivé trop tard en se portant au devant de la fée qui entre dans les appartements.

LE ROI à la fée. — J'avais une grande impatience de vous voir, madame, vous avez dû avoir un peu chaud pendant votre voyage... hier on me fit faire des remarques sur le baromètre et puis je fus à la chasse. La Reine n'y vint pas parce qu'elle reste chez elle et préfère ses livres...

LA REINE. — Nous joignons à l'impatience de vous voir, madame, celle de vous renouveler les sentiments de notre reconnaissance et le désir d'apprendre par vous-même que vous nous conservez une amitié qui doit nous être si chère.

LA FÉE. — J'ai été infiniment peinée, madame, de n'avoir pas pu me rendre plus tôt aux empressements du Roi et aux vôtres, mais il m'est permis à présent de vous donner des conseils sur tous les objets que vous croirez qui en méritent et je puis augurer que si vous les suivez, vous éprouverez des changements désirables pour votre royaume et votre famille.

LE ROI. — Oh ! pour moi, madame, vous pouvez être sûre que pourvu que je ne change rien à ma façon de vivre, vous ferez de mon royaume et de mes sujets tout ce que vous voudrez. La Reine vous dira, madame, ce que nous croyons être le plus essentiel, qui est le mariage du prince ; vous déterminerez notre choix sur la princesse qu'il épousera, et puis, après en avoir parlé dans mon conseil, cela sera décidé, je vais vous laisser ensemble pour que vous parliez de cette affaire.

Ne croirait-on pas, vraiment, lire une scène du *Roi Carotte* ou de *l'île de Tulipatan* ? la Reine et la fée se retirent dans leurs appartements.

Le 2<sup>e</sup> acte commence par un monologue, bien hardi, à mon avis :

LA FÉE. — J'ai retrouvé la cour Arlequine comme je l'avais laissée il y a vingt ans ; le Roi tout aussi dénué d'idées que de sentiment ; la Reine prudente, mesurée, et le prince héréditaire plus imbécile et plus grossier que son père, ce qui est beaucoup dire. Le destin ne permet pas

que l'on améliore le père ; je ne puis que le rendre un peu plus stable dans les sentiments honnêtes que le hasard produira en lui... seulement je puis lever en faveur du prince héritier de cette couronne, le sort jeté sur toute sa race. A condition, toutefois, qu'il pourra obtenir de la nature le sentiment d'un amour vrai et honnête et que cette faculté qu'il aura d'aimer lui procurera le bonheur d'être aimé aussi tendrement qu'il aimera. Ma sœur Urgande protège la princesse Mirtilly ; elle a été enlevée de la cour de son père, malgré ma sœur, par une fée jalouse ; elle doit rester paysanne jusqu'à ce qu'elle aime un prince qui paraîtrait aussi imbécile que grossier ; je lui ai proposé d'essayer de se faire aimer du prince Arlequin ; il me semble remplir les conditions du sort qui doivent rendre Mirtilly à son rang. Ma sœur qui, pour soigner sa chère princesse, est déguisée en paysanne dans l'île de Bornéo est convenue que je viendrais ici pour engager le Roi à me confier son fils. Si je puis le conduire auprès d'Urgande et de Mirtilly, j'espère... mais

voici la Reine; je lui ai déjà insinué la nécessité de cette séparation.

Il est évident pour moi que, si M. le duc de Choiseul avait eu la malencontreuse pensée de faire représenter sa petite pièce à Chanteloup même devant un auditoire d'intimes et à huis clos, il eût payé cher cette audace. Louis XV répondant à une lettre de M. d'Aiguillon lui avait dit : « Mon cousin, vous auriez pu vous dispenser de m'envoyer le mémoire de M. de Choiseul... je vous ai déjà expliqué mes intentions qui ne changeront point... *il est bien heureux que je l'aie envoyé à Chanteloup et je ne veux pas lui permettre d'en sortir.* »

Revenons à la fêerie du Ministre disgracié. La Reine arrive; elle exprime à la fée combien elle est troublée du projet qu'elle lui a fait entrevoir de la séparer de son fils. Elle n'a pas osé en parler au Roi. La fée se charge de cette communication et lui assure qu'elle n'a rien à craindre pour les jours du prince, son absence ne sera pas longue et, si l'on a confiance dans les conseils et

les soins de la fée, il est probable qu'il reviendra avec les qualités qui font chérir et estimer, qualités qui lui manquent absolument.

Entrent le Roi et les courtisans.

LE ROI. — Je croyais, mesdames, que vous iriez aux cerises. J'y ai été; elles ne sont pas encore tout à fait assez douces; elles sont cependant bonnes. . . . Oui il y en a quelques-unes de bonnes. (S'adressant à la fée) je voudrais bien, madame, que vous nous en fissiez produire toute l'année; cependant, il faut que chaque saison ait son cours; après l'hiver le printemps, après le printemps l'été, ainsi du reste. . . .

LA FÉE. — Votre Majesté a raison, mais elle sait aussi que je ne suis pas venue à sa cour pour des cerises.

LE ROI. — Ah! vraiment non; c'est pour mon fils. Il aime aussi les cerises, et je suis bien persuadé qu'il aimera le mariage; c'est bien une autre chose!

LE PRINCE. — Non, papa, je ne veux pas me marier; cela me fait peur.

LE ROI, *riant*. — Ah! ah! ah! cela lui fait peur, mais cela lui fera plaisir. Parlons sérieusement, j'ai fait avertir mon conseil de se tenir là-dedans. Je le ferai entrer quand je serai instruit des avis que vous voudrez bien me donner sur le mariage de mon fils, car je suis dans l'usage de dire à mes Ministres ce qui regarde l'Etat et je ne puis pas leur dire vos volontés avant de les savoir. Mon fils, allez vous reposer chez vous et me laissez seul avec ces dames.

Le prince se retire et après un dialogue entre le Roi, la Reine et la fée, cette dernière dit au Roi :

LA FÉE. — Votre Majesté dit des choses excellentes. . . . Mais, si le prince reste comme il est, il est à craindre que son imbécillité, le ridicule et le mépris qui en seront la suite ne produisent naturellement une décadence dans cet empire qui enlèverait le trône à la postérité de Votre Majesté.

LE ROI. — Ecoutez donc, je vous prie : je ne verrai pas ce qui arrivera à ma postérité ; il faut

prendre patience.... Si je pouvais empêcher tous ces maux-là, je le ferais de tout mon cœur.

LA FÉE. — Si Votre Majesté veut me confier le prince et le laisser partir seul avec moi, j'espère qu'en peu de temps vous aurez la satisfaction de juger par vous-même de son changement et de le voir mériter ainsi d'être aimé de sa famille, de vos sujets et de la princesse que je ramènerai avec lui pour être son épouse.

LE ROI. — Comment, tout seul ! et où diable le mènerez-vous ? Il va donc chercher sa femme tout seul ? ce n'est pas notre usage.

LA FÉE. — Je ne répons pas que ce que je vais entreprendre pour lui réussisse infailliblement ; je l'espère ; en tous cas l'épreuve par laquelle il va passer ne lui nuira pas et certainement me mettra plus à portée de diminuer ses défauts par mes soins.

LE ROI. — Ah ! j'entends, une épreuve.... Ma foi, madame, contentez-vous, si vous croyez que cela puisse vous être bon et à lui aussi.

LA REINE. — Je crois qu'il ne faut pas différer le départ du prince et que vous n'avez rien de mieux à faire, sans entrer dans les détails que vous venez d'entendre, que d'assembler votre conseil....

LE ROI. — Il est là-dedans.

LA FÉE. — Je vais attendre l'issue du conseil dans l'appartement de la Reine. (*Elles sortent*).

LE ROI. — Je crois que la bonne dame servira aussi bien sa fantaisie que moi en cette occasion ; mais, en tout ceci, il n'y a pas de mal ; mon fils est jeune ; les voyages forment les jeunes gens. Hola ! le conseil.

Le conseil se présente et alors commence une scène burlesque dans laquelle le duc disgracié témoigne de son dépit haineux en épanchant sa verve satirique sur ces ministres de fantaisie auxquels il a donné des noms ridicules, mais se rapprochant assez de leurs vrais noms ou signalant assez leurs côtés attaquables pour que l'allusion soit transparente.

Ces ministres nommés GUIGNON, TIBALDIN,



MORPHIS, BISCOTIMINI et SCHENAPAN font donc leur entrée. Le Roi s'assoit dans un fauteuil au bout de la table, ses conseillers sur des pliants des deux côtés.

LE ROI. — Allons, voyons, nous avons une grande affaire aujourd'hui. Monsieur Morphis, je vous ai vu tantôt qui passiez par la cour, il était quatre heures ou bien quatre heures et demie, vous veniez de l'aile droite et alliez à l'aile gauche.

MORPHIS. — Oui, sire.

LE ROI. — Monsieur Schenapan, avez-vous donné à dîner aujourd'hui à toute cette assemblée de bonzes et de fakirs que nous avons vus ce matin ? C'est de l'argent què vous leur demandez ?

SCHENAPAN. — Je leur ai donné à dîner, sire, mais ils me le paieront, ou plutôt ils le paieront à Votre Majesté, car tout est à elle et pour elle ; et, d'après ce principe qui est dans mon cœur, tous les biens de vos sujets me paraissent vous appartenir et je ne ménage pas plus le sacré que le profane.

LE ROI. — Commençons. J'ai donc voulu vous

dire que vous saviez que j'ai un fils ; vous le savez, vous le voyez tous les jours. Il est déjà grand ; il faut le marier, comme vous savez aussi. La fée Hermine, de mes amies, est venue me voir, je désirerais fort la consulter sur le choix de la princesse qui serait la femme de mon fils ; je l'ai fait. La fée m'a dit que mon fils ne pouvait pas se marier, si elle ne trouvait le moyen de lui ôter certains défauts... Bref, la fée veut emmener mon fils tout seul avec elle. Ce qu'ils feront, ma foi, je n'en sais rien ; je n'ai pas osé lui demander. Tout ce que je sais, c'est que la fée promet qu'après quelques épreuves qui ne seront pas, je l'espère, poussées outre mesure elle me ramènera le prince sain et sauf et, avec lui, une princesse qui sera sa femme, si les épreuves ne réussissent pas, la fée dit qu'elle m le ramènera toujours tel qu'il est et nous le marierons sans tant de façons. J'ai voulu vous dire le fait pour savoir s'il n'y a rien dans tout cela qui soit contraire aux lois. Monsieur Schenapar parlez.

SCHENAPAN. — Je suppose, sire, que la fée se charge de tous les frais, et dans ce cas, il n'en coûtera rien à Votre Majesté pour le voyage, c'est ce que je vois de meilleur dans ce projet.

LE ROI. — Monsieur Tibaldin ?

TIBALDIN. — Sire, dès que Votre Majesté croit qu'il peut être avantageux pour son royaume de faire faire des épreuves au prince et que la fée s'en charge, je n'ai rien à dire, sinon que, pour savoir si ces épreuves sont contraires aux lois, il faudrait savoir de quelle nature seront les épreuves.

LE ROI, *impatiente*. — Je vous ai déjà dit que je n'en sais rien. Je ne l'ai pas demandé. Monsieur Morphis ?

MORPHIS. — Du même avis.

LE ROI. — Et de quel avis ?

MORPHIS. — Sire.... de celui.... de M. Schenapan.

LE ROI. — Et vous, Monsieur Guignon ?

GUIGNON. — Sire, j'observerai à Votre Majesté

---

qu'il ne me paraît pas possible que le prince puisse voyager tout seul ; les droits de ma charge exigent que je ne le quitte pas jusqu'à son mariage. D'ailleurs, s'en ira-t-il pour plusieurs mois, plusieurs semaines, même plusieurs jours, sans avoir un iman avec lui ?

LE ROI. — Ah ! oui, un iman pour être témoin des épreuves ! Il est bñn trouvé celui-là ! Vous vous moquez, un iman ! Et vous Monsieur Biscotimini ?

BISCOTIMINI *se balançant sur son pliant et tirant sur sa main les poignets de sa chemise.* — Moi, sire, je pense.... ce que Votre Majesté a pensé.

LE ROI. — Ainsi donc, mon fils va partir avec la fée ; nous verrons ce qui en arrivera de bon. (*Se levant*) Je vais leur annoncer à tous le résultat du conseil.

C'est ainsi que finit le second acte non moins sarcastique que le premier. Le troisième est destiné à compléter l'action et à amener le dénouement.

La scène représente la rue d'un village, le prince Arlequin est dans cette rue avec un habit tout déchiré. Il se plaint amèrement de la fée qui au lieu d'avoir soin de lui, l'a endormi en sortant du palais. Il s'est réveillé assis sur une pierre dans la rue de ce village où il a été houspillé et battu par les paysans qui se rendaient aux champs. Sans une petite paysanne qui a eu pitié de lui et qui l'a tiré de leurs mains et qui lui a donné un morceau de pain, il serait mort de faim et des coups que l'on osait lui donner. Dans ce pays-là, ainsi qu'il en fait la remarque, on traite les fils de Roi comme il traitait les hommes chez son père.

La fée Urgande, sœur d'Hermine, paraît alors sous la figure de Javotte ; s'approchant du prince avec beaucoup d'impertinence, elle se demande quel drôle de monstre elle aperçoit là ? — Vous êtes peu polie, répond le prince, comme il l'eût dit à Mme Angot, je suis fils de Roi. — Moi je me nommons Javotte. Je ne connaissons pas les Rois ici, je ne connaissons que les hommes et tu

ne me parais pas de la belle espèce. — A la fin je me fâcherai. — Tu te fâcheras? je voudrais bien voir cela, malheureuse espèce qui a besoin de tout le monde! — Hélas! reprend le prince en pleurant, il n'est que trop vrai que je suis dans une position bien à plaindre: une chienne de fée m'a enlevé de chez mon père et m'a transporté ici où elle m'a laissé sans me recommander à personne. Vous me rudoyez à tort, madame, je ne vous demande rien et je vous dis tout ce que je sais.

URGANDE. — Eh! dis-moi, sais-tu travailler?

LE PRINCE. — Eh! non, madame.

URGANDE. — Comment, tu ne sais rien faire du tout? Voilà un joli garçon qui ne peut ni plaire ni être utile.

LE PRINCE. — Pardonnez-moi; on m'a appris à régner.

URGANDE. — Qu'est-ce que c'est que régner?

LE PRINCE. — Mon gouverneur me disait que quand je serais roi, tous mes sujets ne seraient occupés qu'à faire ma volonté et que j'étais au-

dessus des hommes comme les dieux sont au-dessus de tout ce qui habite la terre.

URGANDE. — Tu vois bien que l'on t'a dit de grands mensonges, car il me semble que tu es au-dessous de tous ici, puisque tu as besoin de tout le monde et que personne n'a besoin de toi, mais voici ma nièce; je veux qu'elle te voie; peut-être qu'elle imaginera de t'employer à quelque chose. Le Prince *apercevant Lise* :

— Ah ! c'est ma petite paysanne, elle n'a pas le caractère aussi méprisant, aussi dur que vous, madame; elle m'a déjà secouru.

Arrive la princesse Mirtilly sous le nom et les habits de Lise et dès lors, l'œuvre sarcastique tourne à la perquinade. Lise fait au prince une foule de remontrances. Elle le protège contre les attaques de Colas et de Lubin, puis, en vraie femme, voyant que son attachement pour elle devient de la passion, elle aiguillonne ce sentiment nouveau par la jalousie et amène le prince à lui offrir sa main et sa couronne future, ce qu'elle accepte avec une pointe de dédain. Tou-

tefois, comme le prince est dressé il fera un excellent mari.

Les destins sont remplis, les deux fées ancent à Mirtilly qu'elle est bel et bien princesse-même, ce qui ne paraît pas lui déplaire tout ; on endort les deux fiancés et on les transporte de Bornéo à la Cour de France.... par la Cour du roi Arlequin ; des flammes du ciel, une gale et un soleil tournant garni de femmes mi-nues encadreraient très-bien cette fin d'œuvre. Mais, dans ce temps-là, on n'était pas si avare

Et voilà ce que c'est que d'exiler à la légalité un Ministre aussi vindicatif et surtout aussi rituel !

Des mémoires sur les affaires étrangères, les grains, sur l'armée, complétaient ce contingent de documents tirés de Chanteloup et si on pouvait admettre que le plaisir qu'avait eu à en recueillir des fragments, le grand-père de mon hôte se compensé pour lui sa séparation de sa tabatière enrichie de diamants, il est parfaitement certain que cela ne produirait pas le même effet sur



lecteur de 1875. Je les laissai donc de côté et je sortis de la bibliothèque en en mettant soigneusement la clef dans ma poche.

#### IV

Soirée de château après la chasse. — Toujours le casier n° 27. — Notes pour servir à l'amusement de M. le comte de Provence. — I. Le mariage de M. de Senonches. — Le concours et les vingt mille livres de M. le duc d'Orléans. — Le duel. — A qui la veuve? — II. MM. de Souvré et de Nantouillet. — Leur aventure à la Comédie-Française. — Deux lettres et une seule clef. — L'idée de Nantouillet. — dénouement de l'aventure. — III. La reine Marie-Antoinette dessinant à Trianon. — Greuze et le comte d'Artois. — Curiosité de la reine. — Tentation. — Le plan du comte d'Artois. — Il est accepté. — Un bal au Temple. — L'éclair prophétique.

Je me hâtai d'aller faire ma toilette avant de descendre au salon. La vie de château a ses petites exigences comme celle de Paris et, dans ce centre élégant, chacun se mettait en habit pour dîner.

Le salon était plein d'animation. Les chasseurs avaient réussi dans leurs entreprises. Une laie et six marçassins avaient mordu la poussière. *Que d'a parte* après une journée d'absence! que de récits plus ou moins véridiques, plus ou moins exagérés suivant l'imagination des chasseurs et comme, en pareil cas, les gascons tiennent la corde!

Les dames ne m'avaient pas aperçu de tout le jour; elles pouvaient, à la rigueur, croire que j'avais suivi la chasse, ce qui m'épargna bien des lazzis, quoique la maîtresse de la maison fût un modèle de courtoisie.

Mais, peu de temps avant que l'on passât dans la salle à manger, mon hôte me conduisit discrètement dans une embrasure de croisée et me dit :

— Eh bien, comment avez-vous passé votre journée? ces papiers vous intéressent-ils?

— Beaucoup, lui répondis-je, et même je vais à ce sujet vous faire une demande indiscrète.

— Elle ne le sera jamais assez.

— Je vous demanderai, mon cher hôte, la

permission de venir de temps en temps vous voir et visiter votre bibliothèque. . . .

— Faites mieux, et restez-nous jusqu'à ce que vous ayez compulsé et copié, si vous le voulez, le contenu des deux fameux cartons.

— C'est une affaire de quinze jours, peut-être et je ne comptais pas. . . .

— Eh? restez-nous un mois si vous le voulez: vous nous ferez, à ma femme et à moi, le plus vif plaisir. Je ne parle pas de ces dames, qui ne se plaindront pas de conserver un peu plus longtemps leur inépuisable conteur.

J'acceptai.

Le lendemain, après le déjeuner et la promenade, je montai à la bibliothèque et me plongeai dans les manuscrits. Cette fois je tombai sur un cahier intitulé: *Notes pour servir à l'amusement de M. le comte de Provence*. Le cahier était divisé en chapitres ou plutôt en longs paragraphes qui renfermaient chacun une anecdote de cour, voici le premier:

I. — M. de Senonches a été, il y a deux jours, grièvement blessé en duel par le chevalier de Petit-Bourg. Le duel a eu lieu au bois de Vincennes et sa cause était très-futile. Je crois qu'il s'agissait simplement d'une impertinence débitée par le chevalier et dont M. de Senonches s'est formalisé. Y avait-il aussi là-dedans un mouvement de jalousie? Je ne le pense pas. Toujours est-il que M. de Senonches a reçu un furieux coup d'épée dans le bas-ventre, et qu'il en est mort ce soir.

Ceci va peut-être faire les affaires de S. A. R. le comte d'Artois, votre frère, voici comment :

Mais d'abord, il importe de remonter un peu dans le passé.

M. de Senonches, un très-bon gentilhomme, comme vous le savez, Monseigneur, devint, après la mort de son frère, amoureux fou de mademoiselle des Bordes, qu'il avait rencontrée dans quelque salon de Paris.

Mademoiselle des Bordes était en effet très-capable d'inspirer une passion, surtout à un jou-

venceau comme M. de Senonches (car il est bon de dire que celui-ci n'avait pas encore atteint la majorité voulue pour un mariage régulier).

Mademoiselle des Bordes était d'ailleurs, comme je viens de le dire, une fort séduisante personne : yeux noirs très-expressifs, cheveux noirs magnifiques, dents blanches, rire charmant et belle taille, tels étaient les avantages qui la faisaient aisément distinguer entre toutes. Elle avait l'air bon et avenant, mais en revanche, monsieur son père paraissait bien l'homme le plus maussade, le plus désagréable qu'il fût possible de rencontrer. Il s'était aperçu du goût que sa fille et M. de Senonches avaient pris l'un pour l'autre, mais il n'entendait pas la marier à un homme aussi jeune et relativement dépourvu de fortune, eu égard à la sienne propre. Il fit donc le gros yeux et la grosse voix.

Voyant que les choses tournaient de la sorte M. de Senonches eut l'idée d'aller voir M. le duc d'Orléans, qui avait beaucoup connu son père et son frère. Il avait simplement demandé une au

ence comme s'il se fût tout bonnement agi de  
re sa cour à son Altesse sérénissime. Le duc  
reçut bien. Le malin M. de Senonches s'était  
posé une figure des plus tristes, que ne mo-  
rait plus la mort de son frère, arrivée long-  
aps auparavant. Le duc d'Orléans remarqua  
te mine lamentable.

— Je vous trouve l'air triste et changé, qu'a-  
vous ? lui dit-il.

— Comment, monseigneur, vous remar-  
z ? . . . .

— Je suis physionomiste : vous avez quelque  
grin secret.

— Mais . . . .

— Ne faites pas de mystère ; je le vois.

— Eh bien, puisqu'on ne peut rien vous ca-  
er, monseigneur, c'est vrai.

— J'en étais sûr ; chagrin d'amour, chagrin  
rgent ?

— Chagrin d'amour, Monseigneur.

— Et de quoi s'agit-il ?

— Mon Dieu, monseigneur, c'est une histoire

bien simple: J'avais rencontré à Paris, dans le salon d'un président à mortier, mademoiselle des Bordes, la fille du vieux marquis des Bordes que Votre Altesse connaît bien sans doute.

— Parbleu ! si je le connais, ce vieux cancre, ce vieux croquant; non-seulement je le connais, mais je ne peux pas le sentir.

— Il n'est pas de vos amis, monseigneur.

— Eh ! je le sais bien, mais je ne suis pas des siens non plus assurément.

— Mademoiselle des Bordes, que j'aimais tout d'abord, me fit bientôt comprendre que je ne lui déplaisais pas.

— Oui, mais Mons des Bordes s'en est aperçu et a décidé que vous deviez lui déplaire et que, dans tous les cas, vous ne l'auriez pas.

— Précisément, monseigneur.

— Eh bien ! il faut engager la lutte.

— Mais comment ? la chose m'est bien difficile.

— Où le père et la fille sont-ils en ce moment ?



— Ils sont à la campagne, Monseigneur; le père y a emmené sa fille au plus vite.

— Tant mieux; j'aime mieux cela que s'ils étaient restés à Paris, ce sera plus aisé.

— Je ne comprends pas, Monseigneur.

— Oui, mais moi je m'entends! Ah! le vieux coquin! je vais lui servir un plat de ma façon. Après tout, où sera le mal? le mari et la femme sont de bonne maison, d'aussi noble race l'un que l'autre, il y a une différence dans la dot, c'est vrai, mais les justes principes d'égalité ne peuvent pas aller jusqu'à l'argent. Qu'une jeune fille qui en a en apporte à un jeune homme qui n'en a pas et mérite d'en avoir, tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes possibles; donc, je me mêlerai de l'affaire et vous prêterai assistance.

— Mais, comment cela, Monseigneur?

— Oh! je n'irai pas par quatre chemins dans cette campagne. Êtes-vous bien sûr du consentement et de la connivence de votre maîtresse?

— A peu près, Monseigneur.

— Il ne faut pas d'â peu près en pareille occurrence.

— Je crois pouvoir l'affirmer, elle m'a écrit.

— Ah diable ! l'imprudente ! et que vous écrivait-elle ?

— Elle me disait, Monseigneur (c'était lorsque son père l'entraînait à la campagne), qu'elle était obligée de céder à la force, mais qu'elle m'aimerait toujours en dépit du marquis, des grilles et des verroux.

— Il n'y a que les innocentes pour écrire de ces choses-là ; mais cette disposition d'esprit me fait l'effet de favoriser singulièrement mon projet. Qui vous a apporté cette lettre ?

— Un commissionnaire.

— Mais qui l'avait remise au commissionnaire ?

— C'était Justine.

— Ah ! c'était Justine, et Justine est une fille particulièrement dévouée à sa maîtresse, incapable de l'abandonner dans le danger. Le parc du château des Bordes est-il entouré de murs ?

— Oui, Monseigneur.

— Ce renseignement m'est nécessaire pour l'exécution du plan que je médite. Revenez dans huit jours, nous causerons encore de cette affaire et je vous ferai connaître le rôle important que je vous ménage ; jusque-là n'ayez aucune inquiétude et bannissez votre tristesse.

Senonches s'en alla très-satisfait et assez intrigué. Aussi, fut-il fort exact au rendez-vous que le duc lui avait donné. Dès que le prince l'eut fait asseoir à ses côtés :

— Voici, lui dit-il, comment les choses devront se passer : vous enverrez un valet déguisé ou un commissionnaire à mademoiselle Justine qui sera chargée de remettre à sa maîtresse un billet dans lequel vous lui recommanderez de se promener à la brune le long des murs du parc, accompagnée de sa camériste, laquelle portera dans une petite valise, ses objets de toilette les plus précieux et les plus usuels ; elles s'arrêteront à l'endroit où elles apercevront une échelle placée en dehors des murs, et devront y monter

bravement, Justine d'abord, sa maîtresse ensuite (ici comme dans l'Évangile, les premiers seront les derniers). Elles trouveront, de l'autre côté du mur, une seconde échelle, d'abord, puis vous et plusieurs de mes gens que je vous prêterai pour la circonstance, et, enfin, comme complément, une chaise de poste, à moi, qui, bien attelée, attendra à deux pas du mur. Mademoiselle des Bordes est-elle fille à ne pas s'effaroucher de cette petite expédition qui est au-dessus d'un courage ordinaire?

— Monseigneur, elle est pleine de résolution et, comme elle est également enfiévrée par la colère de se voir en une sorte d'esclavage (je ne parle même pas des sentiments qu'elle peut avoir pour moi), je la crois capable de se prêter à notre projet.

— Tout va bien alors, et avant quinze jours nous agirons. Pour vous faciliter la réussite de cette petite aventure et comme je pense que votre bourse n'est pas bien garnie, je vous prêterai vingt mille livres pour les premiers frais.

Les choses se passèrent comme le duc les avait combinées ; furieuse de la contrainte et dominée par l'amour, mademoiselle des Bordes se laissa entraîner à l'imprudence qu'on lui proposait. Senonches l'emmena rapidement à Meaux, où il passa *incognito* deux jours avec elle dans une hôtellerie. Pendant ce temps-là, le marquis des Bordes, instruit trop tard de ce qui se passait chez lui et faussement renseigné par un des gens déguisés du duc, courait dans une direction opposée.

Cependant, comme Senonches était mineur, on vit arriver le troisième jour ; un secrétaire des commandements du duc d'Orléans, porteur d'une lettre de son Altesse, laquelle enjoignait à Senonches, plutôt qu'elle ne l'en priait, de faire entrer sa future femme dans un couvent de religieuses de Meaux, où elle demeurerait pendant les huit ou dix mois qui le séparaient de sa majorité. Quant à lui, il irait faire un tour à l'armée d'Amérique, d'où il rapporterait des dépêches. Pendant ce temps, le prince arrange-

rait les choses avec le vieux marquis et la noce n'en serait que plus gaie.

Cette perspective de gaieté ultérieure, commença par fort attrister les deux amis, mais il n'y avait qu'à obéir ; ils le comprirent bien. Le soir même, accompagnée par le secrétaire des commandements du prince, mademoiselle des Bordes se présentait au couvent mentionné et s'y installait. Les deux jeunes gens s'étaient promis de s'écrire et se tinrent parole. De loin en loin ils reçurent ces missives de l'amour et enfin arriva le jour de la réunion.

Le marquis avait été dompté, ignorant absolument grâce aux mesures prises par le duc d'Orléans, ce qu'était devenue sa fille et quelle retraite la lui cachait. Malicieusement consolé et endoctriné par le prince, il donna son consentement. La cérémonie fut très-brillante pour la province ; toutes les autorités y assistèrent ; l'évêque de Meaux officia, car la mariée était venue directement du couvent à l'église où se pressait toute la noblesse des environs, à laquelle s'étaient

usieurs des officiers principaux de la  
le M. le duc d'Orléans.

ilà donc mariés; durant les premiers  
es choses se passèrent sans aucun inci-  
du reste, il faut dire que les deux époux  
omme de vrais tourtereaux. Le mariage  
du madame de Senonches plus belle  
e l'avait jamais paru. Bien des papil-  
des plus brillants, venaient tourbillon-  
ur d'elle, mais elle ne semblait pas leur  
la moindre attention. Aux eaux surtout,  
se rendit durant l'année qui suivit son  
elle fut entourée d'une foule d'admira-  
elle sut parfaitement, d'ailleurs, tenir à  
nce respectueuse. Ce fut là, je pense,  
it, pour la première fois, votre frère,  
neur le comte d'Artois. Comme tout le  
l la trouva charmante et, comme tout  
e aussi, il chercha à faire sa cour. Evi-  
t, il pouvait avoir sur les autres un grand  
e, son titre de prince du sang, et il était  
ome à le mettre en relief, L'enlèvement

bravement, Justine en suite (ici comme d'habitude seront les derniers) à côté du mur, une seule pour vous et plusieurs de moi pour la circonstance. Complètement, une chaise attelée, attendra à dessein des Bordes est-ce cher de cette petite et d'un courage ordinaire.

— Monseigneur, et, comme elle est colère de se voir en parler même pas de avoir pour moi), je l'inter à notre projet.

— Tout va bien nous agirons. Pour cette petite aventure votre bourse n'est pas vingt mille livres pour

... de même de Saviches au  
... lieu de penser que c'était  
... ne devrait pas être long  
... sur un pareil escalier, et le  
... chaudière. Cependant, les premi  
... vivement repoussées. Le  
... toutes les occasions possibl  
... de garantir à portée où il s'efforç  
... l'homme; mais la belle, toute  
... mère. Mais, au point de ne ser  
... s'était. Habitée à ces attaque  
... d'assaut semblait, comme co  
... des entreprises dirigées contre  
... même. On peut aux yeux un  
... Malheureusement est assurément un de  
... au point que, chaque fois que  
... des yeux les yeux bandés, le  
... d'abord complètement pour  
... s'efforçait d'elle et de lui gl  
... d'une oreille, elle le rep  
... n'aurait pas à d  
... dans les, mais



certé, votre frère alla consulter ses  
tous qu'ils soient, comme vous  
pas, monseigneur, lui ont conseillé  
mais de ce côté avec beaucoup de

Senonches s'était aperçu de quel-  
qui n'est pas bien étonnant, car  
contraire, il eût été le seul à ne rien  
voulait rien dire directement à sa  
qu'il l'aimait trop pour cela et que  
qui paraissait pas, d'ailleurs, immi-  
s, la qualité et l'ardeur de l'assail-  
à réfléchir sur la défense ulté-  
place, il prit le parti singulier de  
un de ses amis intimes pour le prier  
ques remontrances à sa femme avec  
leur possible et en quelque sorte,  
Senonches lui-même n'y eût été pour  
dont on ne m'a pu dire le nom, ac-  
délicate mission.

ne, alla-t-il dire à Mme de Senonches,  
que nous aimons tant tous deux,

de madame de Senonches avant son mariage, donnait lieu de penser que c'était une forteresse qui ne tiendrait pas bien longtemps, surtout devant un pareil assaillant, et battrait bientôt la chamade. Cependant, les premières attaques furent vivement repoussées. Le comte d'Artois, dans toutes les occasions possibles, se ménageait de petits *a parte* où il s'efforçait de peindre sa flamme; mais la belle, toute interdite la première fois, au point de ne savoir que répondre, s'était habituée à ces attaques clandestines, et désormais semblait, comme courage, à la hauteur des entreprises dirigées contre sa vertu. Un jour même (on jouait aux jeux innocents et le Colin Maillard est assurément un des plus périlleux), un jour que, chaque fois que madame de Senonches avait les yeux bandés, le comte d'Artois se livrait complaisamment pour avoir l'occasion de se rapprocher d'elle et de lui glisser quelques douceurs dans l'oreille, elle le repoussa avec une certaine rudesse en lui disant à demi-voix : « Finissez-en une bonne fois, monsieur, j'aime mon mari. »

Fort déconcerté, votre frère alla consulter ses amis qui tout fous qu'ils soient, comme vous ne l'ignorez pas, monseigneur, lui ont conseillé d'agir désormais de ce côté avec beaucoup de circonspection.

Cependant, Senonches s'était aperçu de quelque chose, ce qui n'est pas bien étonnant, car dans le cas contraire, il eût été le seul à ne rien voir. Il ne voulait rien dire directement à sa femme, parce qu'il l'aimait trop pour cela et que le danger ne lui paraissait pas, d'ailleurs, imminent, toutefois, la qualité et l'ardeur de l'assailant lui donnaient à réfléchir sur la défense ultérieure de la place, il prit le parti singulier de s'adresser à un de ses amis intimes pour le prier de faire quelques remontrances à sa femme avec toute la douceur possible et en quelque sorte, comme si Senonches lui-même n'y eût été pour rien. L'ami dont on ne m'a pu dire le nom, accepta cette délicate mission.

— Madame, alla-t-il dire à Mme de Senonches, votre mari que nous aimons tant tous deux,

pourrait bien s'apercevoir, un de ces jours d'assiduités de M. le comte d'Artois auprès de vous. Vous êtes belle, madame, et il n'y a rien d'étonnant que les admirateurs, tant nombreux soient-ils, cherchent à vous faire la cour et à tenir vos bonnes grâces, mais, si la chose vous paraît rien de surprenant en elle-même ; vous conviendrez avec moi qu'elle peut être blessante pour M. de Senonches qui, sans s'inquiéter, au fond, de ces vaines attaques, parce qu'il vous connaît bien pour cela, en doit être affligé.

— Eh bien ! mais, en supposant que cela soit, monsieur, que puis-je y faire ?

— Mon Dieu, madame, vous le savez mieux que moi-même ; les femmes ont sur ce rapport, des instincts et des ressources que nous ne connaissons pas, nous autres hommes.

— Est-ce de la part de mon mari que vous venez me débiter tout cela, monsieur ?

— Vous n'ignorez pas, madame, les liens d'amitié qui m'unissent à M. de Senonche et les services qu'il m'a rendus, ceux que j'ai été

heureux pour lui rendre à mon tour, sont autant d'attaches qui m'ont rivé à sa fortune. Eh bien ! je le vois triste, rêveur, vous suivant des yeux avec une inquiétude mal contenue, et je me suis dit que si je pouvais venir moralement à son secours en vous prévenant de ce qui se passe en lui, peut-être trouveriez-vous moyen d'adoucir sa peine cachée et de lui éviter ces ennuis.

— Mais, enfin, monsieur, mon mari a-t-il remarqué quelque démarche de ma part ? A-t-il désigné quelqu'un ?

— Non, madame, il est resté dans des généralités ; vous savez, d'ailleurs, combien il a d'amour-propre, et, franchement, en cette circonstance, cet amour-propre est bien placé. On ne peut pas trop le condamner non plus d'être jaloux ; quand on possède un pareil trésor, n'est-il pas bien naturel de veiller dessus ?

— Fort bien, monsieur ; je vous remercie de cette communication.

Cette réponse avait été faite d'un ton de dépit assez marqué ; elle fut accompagnée d'une grande

révérence et l'ami un peu embarrassé, se retira pour aller rendre compte à Senonches de la mission qu'il lui avait donnée. Senonches ne parla pas à sa femme de cette conversation et lorsque, le lendemain, elle lui proposa, d'un air singulier, d'aller s'enfermer au château des Bordes pour le reste de la saison, il refusa et ne parut pas comprendre pourquoi elle lui faisait cette proposition.

Aujourd'hui, le voilà mort et peut-être son duel avec le chevalier de Petit-Bourg a-t-il eu pour motif quelque propos indiscret tenu sur cette affaire.

Mais, après ce qui s'est passé dernièrement entre le mari et la femme, ne pensez-vous pas, monseigneur, que la partie de votre frère le comte d'Artois, est désormais bien belle ?

II. — Il y a une huitaine de jours, Souvré et Nantouillet sont sortis comme deux fous de la Comédie-Française, durant un entre-acte du *Joueur*, de Regnard. On avait remarqué qu'assis

non loin l'un de l'autre, ils avaient fort souvent regardé tous deux une loge renfermant une très-jolie femme, entourée de deux gentilshommes d'un âge fort respectable. Si, au lieu d'une seule femme, la loge en eût contenu deux, il y aurait eu possibilité d'établir quelques doutes sur l'objet évident d'une double admiration, mais il n'y en avait qu'une et toute confusion était impossible de ce côté.

Aussi, lorsqu'à la fin de l'acte, le rideau se baissa, on vit Souvré et Nantouillet se rapprocher l'un de l'autre, se dire quelques mots à l'oreille et sortir ensuite vivement. Un des spectateurs avait surtout remarqué leur manège, lequel avait passé inaperçu de la majorité de la brillante assistance. Ce spectateur était un de leurs amis intimes, le comte de Vanssay ; il s'efforça de les suivre dans les couloirs du théâtre ; mais ils marchaient très-vite et il ne put les rejoindre, s'étant trompé de porte.

Eux, de leur côté, à peine dans la rue, jetèrent autour d'eux un regard investigateur comme s'ils

avaient craint d'être poursuivis, ils étaient sortis par la porte des places à quinze sous. La sentinelle des gardes françaises était un peu éloignée et avait le dos tourné; on n'entendait plus la patrouille du guet. Enfin, une lanterne suspendue à un mur éclairait à peu près le coin de la rue. Quelle tentation ! ils se dirigèrent vers la lanterne et dégainèrent.

— Avant tout, un mot d'explication, dit de Souvré.

— Deux si vous voulez, répondit Nantonillet.

— C'était bien madame de Vardes que vous regardiez ainsi ?

— Parfaitement.

— Vous la regardiez d'une façon toute particulière et vous avez paru étonné que j'en fisse autant.

— Je l'avoue.

— Mais j'avais probablement autant de droit que vous à la regarder comme je le faisais.

— C'est ce que je nie.

— Et moi je vous soutiens que si !

— Moi, je vous déclare que non !



— Alors, en garde!

— En garde!

— Un instant, messieurs, dit une voix derrière  
IX.

Ils se retournèrent et aperçurent Vanssay qui  
rivait à grands pas.

— Vanssay! dirent-ils à la fois.

— Oui, c'est moi qui viens vous demander un  
ou pourquoi vous donnez un si mauvais exemple  
public en vous conduisant comme de vrais  
ous. Il est vraiment heureux qu'on n'ait pas trop  
emarqué dans la salle vos façons d'agir et votre  
ortie furibonde, autrement je vous jure que vous  
eriez demain la fable de tout Paris. Voyons, au  
ait, de quoi s'agit-il? il faut que ce soit bien  
rave ou bien mystérieux pour vous avoir ainsi  
oussé à dégainer en plein vent sous une lan-  
erne et sans témoins, ce qui fait que, si l'un de  
ous eût été tué dans ce combat vraiment singu-  
ier, il eût pu passer pour avoir été assassiné par  
l'autre. Jolie et rare manière de se faire justice  
entre gentilshommes, assurément?

— Mais, Vanssay, vous ne connaissez pas le motif.... interrompit Nantouillet.

— Quel qu'il soit, je réproûve de pareils procédés et, maintenant que vous ne pouvez plus demeurer plus longtemps ici, vous me permettez bien, sans doute, de vous donner un conseil.

— Parlez, dit Souvré.

— Moi, je ne m'engage à rien d'avance, ajouta Nantouillet.

— Vous ferez ce que vous voudrez, mais voici ce que je vous propose : on ne va pas tarder s'occuper de vous, vous le comprenez, et peut-être allez-vous vous attirer une fort méchante affaire. Eh bien ! je vous propose de venir chez moi (vous savez que je demeure ici près), là vous expliquerez et, sans que je veuille en rien peser sur vos résolutions, je vous donnerai un impartial avis. Cela vous va-t-il ?

Ils acceptèrent ce bon conseil. Vanssay demeura, en effet, assez près de la Comédie ; il l'emmena chez lui, fit rallumer son feu et les invita

talla auprès de la cheminée. Mais leur sang était encore si enflammé, leurs têtes étaient si exaltées qu'ils ne purent rester en place et commencèrent à marcher en long et en large à travers l'appartement en ayant soin de ne pas se croiser.

— Voyons ; qui est-ce qui commence sa confession ? dit Vanssay, j'écoute.

— Moi, dit Souvré, et c'est bien simple : durant plus d'une heure j'ai remarqué que monsieur dirigeait les regards les plus expressifs du côté de la loge où une belle dame se trouvait assise, ayant deux vieux gentilshommes derrière elle.

— Eh ! mon cher, interrompit Vanssay, il ne s'agit pas de faire du mystère ici, je sais très-bien de quoi il s'agit.

— Dans tous les cas je n'aurai nommé personne. Monsieur regardait donc fixement la dame qui n'avait garde, du reste, de détourner la tête, il y eut même un moment où je crus m'apercevoir qu'il y avait échange de regards entr'eux,

ce qui m'exaspéra sensiblement, mais au même moment, voyant que je la regardais aussi, la dame m'adressa un joli sourire de côté qui me calma soudainement.

— Et me jeta, moi, dans une fureur atroce dit Nantouillet ; je toisai monsieur.

— Je rendis à monsieur son impertinence.

— Nous sortîmes et vous savez le reste.

— Fort bien, mais permettez-moi une question.

— Laquelle?

— Quel est le droit de l'un pour empêcher l'autre de regarder cette dame comme il lui convient de le faire?

— Mais....

— Enfin répondez à ma question.

— C'est le droit que donne une intimité exceptionnelle.

— Comment, exceptionnelle? interrompit Nantouillet, qu'entendez-vous par là?

— Parbleu! ce que vous entendez vous-même, dit Souvré.

— Mais, s'il en est ainsi, je suis au même point que vous.

— Ah ! par exemple, je vous défie de me le prouver.

— Je crains bien que ce que je vais faire ne soit ni très-délicat, ni très-honnête. Cependant, il faut bien prouver qu'on n'agit pas à la légère et qu'on a encore un peu de cervelle. Après tout, nous nous trouvons réciproquement dans une circonstance assez grave pour que certaines choses soient permises.

— A quoi tendent ces préliminaires ? dit Vanssay.

— Vous allez le voir, reprit Nantouillet en tirant une lettre de la poche intérieure de son habit.

C'était une petite lettre pliée en triangle et de l'aspect le plus coquet du monde.

— Qu'est-ce que cela ? dit Vanssay.

— Mais, puisqu'ici on invoque des droits, c'est une preuve de ces droits eux-mêmes.

Souvré avait suivi curieusement de l'œil tous

les mouvements de Nantouillet. Lorsqu'il le vit tirer de sa poche le petit billet triangulaire il fouilla à la sienne et en sortit un tout semblable qu'il rapprocha de celui que tenait délicatement son rival.

L'étonnement des trois personnages fut complet. Vanssay rapprocha les deux billets, la suscription en était notoirement de la même main

— L'écriture est la même, dit-il, mais peut être ces deux lettres ne disent-elles pas la même chose.

— C'est juste, ajouta Souvré, il faut vérifier que chacun lise la sienne.

— Mais c'est vraiment une infamie, dit Nantouillet.

— Non, c'est, comme je vous l'ai dit, une confession, répondit Vanssay.

— Alors, je commence, dit impatiemment Souvré.

Et il lut : « Mon cher marquis, vous ne sauriez croire combien je pense à vous quand je ne vous vois pas. Votre présence m'est tellement

nécessaire qu'il me semble que je suis seule au monde loin de votre présence. La vie sans vous est comme un désert. . . .

— Un instant! interrompit Nantouillet, qui tenait sa lettre ouverte.

Et il continua : « La vie sans vous est comme un désert que je parcours tristement et péniblement. . . .

— Ah ! par exemple, s'écria Souvré, c'est ma lettre!

— Pas du tout, dit Nantouillet, c'est la mienne.

Vanssay rapprocha les deux billets : ils étaient semblables.

— Il n'y a même pas ici, dit Vanssay, besoin du jugement de Salomon : à chacun la sienne.

Ils se regardèrent, échangèrent les billets, les parcoururent et se les rendirent, puis chacun d'eux jeta sur l'autre un intraduisible coup-d'œil.

Un fou rire les prit et ils tombèrent plutôt qu'ils ne s'assirent sur un canapé qui se trouvait là.

Vanssay les considérait en silence et d'un air assez narquois.

— Eh bien ? leur dit-il lorsqu'ils eurent fini de rire, cela valait-il la peine de s'entr'égorger ? enfin, il est certain pourtant que si je n'eusse provoqué chez moi cette utile et pacifique explication, l'un de vous deux serait gisant dans le ruisseau de la Comédie-Française. Ah jeunes gens ! jeunes gens ! apprenez donc une bonne fois pour toutes à ne jamais vous battre pour les femmes. Passe pour votre épouse légitime ! et encore...

— Qu'allons-nous faire maintenant ? dirent à peu près simultanément les deux rivaux.

— Vanssay, donnez-nous un conseil, insinua Souvré.

— Ma foi, dit Vanssay, le cas est fort difficile. Cependant il y aurait une solution : c'est que vous vous placiez à cette table et que j'allasse chercher des cornets et des dés, là tranquillement, sans émotion, sans jalousie, chacun de vous, les dés à la main, en place de l'épée, disputerait à l'autre sa conquête et s'engagerait d'avance à



s'incliner absolument devant les décrets du sort.

— Ce serait sans doute fort raisonnable, dit Nantouillet, mais dans cette solution, où serait la punition de la femme, car dans une circonstance semblable, il faudrait que le vice fût puni ?

— Fort bien, dit Vanssay, mais où est donc la vertu pour la récompenser ? Je ne le vois pas trop.

— Soyons sérieux, Vanssay. Il faut pourtant que la femme qui, par sa fausseté et sa coquetterie, a été sur le point d'amener un pareil malheur soit punie par sa confusion même. Qu'en dites-vous, Souvré ?

— Ma foi, mon cher, je trouve l'aventure si drôle et j'ai tant ri que je n'ai plus d'opinion.

— Les dés ne vous vont donc pas ? dit Vanssay, c'était pourtant un moyen aussi facile que pratique.

— Non, dit Nantouillet, ce moyen me répugne.

— Il y en aurait bien un autre ; ce serait que, d'un commun accord, vous prissiez l'un vis-à-vis

de l'autre l'engagement de ne jamais revoir l'infidèle. Dans ce délaissement si prompt elle verrait peut-être la faute qu'elle a commise. Dans tous les cas il y aurait probablement chez elle de regrets et une certaine inquiétude.

— Cela n'est pas suffisant.

— Alors, faites vous-même une proposition.

— Si nous nous présentions tous deux chez elle notre lettre à la main et que nous la lui fissions voir sans mot dire. Nous la déchirerions ensuite devant elle avec un suprême dédain.

— Ceci n'est pas mal trouvé, dit Souvré.

— Fort bien même, appuya Vanssay. Mais comment exécuterez-vous cette idée ingénieuse. Vous présenterez-vous en plein soleil dans le salon de la belle dame qui pourrait en ce moment, recevoir quelques visites ? ce ne serait pas très-digne de deux gentilshommes comme vous et la vengeance serait trop forte.

— Evidemment, dit Nantouillet, et ce n'est pas ainsi que je l'entends. Nous viendrons sans

bruit, le soir, par la petite porte du jardin, n'est-ce pas, Souvré ?

— Et si cette porte allait être fermée ? dit Vanssay.

— On nous en donne ordinairement la clef, et cela alternativement sans doute. Aujourd'hui, qui est-ce qui a la clef ?

— Moi, dit Souvré.

— Ah ! sa grande fureur s'explique. Eh bien, quand exécuterons-nous notre projet ?

— Demain soir, Nantouillet. Si cela vous convient. Nous prendrons l'heure où les domestiques sont à diner, comme nous faisons pour notre compte personnel lorsque nous allons individuellement courir là le guilledoux, car, en vérité, ce n'est pas autre chose.

— A demain, soit !

— Surtout, dit Vanssay, cachez-vous bien. Couvrez-vous de vos manteaux, car je crains toujours qu'il ne vous arrive quelque méchante affaire.

— Soyez tranquille, Vanssay, nous aurons

de la prudence, nous serons en costume de pague et bien couverts de nos manteaux.

— Nous pouvons même, ajouta Nantou, avoir des chevaux tout sellés dans nos écuries dans le cas où nous pourrions craindre d'être poursuivis.

— Les procureurs affirment que ce qui ne vicie jamais, dit Vanssay.

— Donc, à demain soir ! Souvré ; j'irai vous voir, vous prendre chez vous pour l'expédition.

— Soit ! c'est entendu.

Ils se retirèrent et le lendemain soir exécutèrent leur plan.

Arrivés devant la petite porte du jardin après avoir constaté que la rue était déserte, ils se servirent de la clef remise à Souvré, et entrèrent dans la place. La nuit était assez sombre mais ils connaissaient le chemin et d'ailleurs l'hôtel était à deux pas. Un escalier dérobé aboutissait à un angle du bâtiment et permettait aux habitants de l'hôtel de descendre au

sans passer par le grand escalier qui conduisait également à la cour. Ils se dirigèrent vers ce petit escalier qui semblait, en réalité, avoir été disposé en vue de toutes les aventures mystérieuses et galantes.

Ils montèrent ; l'escalier permettait de passer deux de front. Bientôt ils atteignirent le premier étage et se trouvèrent dans un petit vestibule qu'ils connaissaient bien et qui communiquait d'un côté, avec l'appartement de la comtesse, de l'autre avec un petit salon où elle se tenait d'ordinaire et recevait intimement. Ce fut, vers cette pièce qu'ils se dirigèrent avec précaution ; des tapis amortissaient leurs pas et ils gardaient le plus profond silence. Près d'arriver au petit salon, ils entendirent des bruits de voix et des rires. Ils se touchèrent légèrement le bras et avancèrent avec encore plus de circonspection qu'auparavant. La porte du petit salon était à demi-vitrée ; mais une portière de double étoffe la recouvrait toute entière. L'épaisseur de cette étoffe n'était pas telle cependant qu'on ne pût fort bien

entendre ce qui se disait de l'autre côté. Or, les paroles les plus tendres, auxquelles répondaient les plus galantes protestations indiquaient la présence d'un couple fort amoureux encouragé par l'isolement momentané dans lequel il se trouvait et par le silence de la maison. La voix ardente de la comtesse dominait dans ce sentimental duo.

Souvré et Nantouillet se regardèrent l'un l'autre et échangèrent ces mots à voix basse :

— Avec qui peut-elle bien être ?

— Il faut le savoir ; écartons la portière.

Ils le firent doucement, avec précaution. Mais quel spectacle les attendait !.....

La comtesse, assise sur les genoux de son mari, lui prodiguait et en recevait les plus tendres caresses.

En présence de ce tableau, le sérieux et la prudence abandonnèrent à la fois M. de Souvré. Il laissa échapper un éclat de rire homérique ; cette gaieté gagna son compagnon qui, comprenant qu'ils avaient été entendus de l'intérieur (

l'appartement, et ne voulant pas aggraver la situation en augmentant le scandale, entraîna rapidement dans le couloir Souvré qui riait toujours à se tordre ; bien lui en prit. Ils étaient à peine arrivés au haut de l'escalier que la porte du petit salon s'ouvrait et donnait passage au maître de la maison qui, croyant avoir affaire à des voleurs, avait mis l'épée à la main et appelait ses gens pour venir à son secours.

En un instant, les deux intrus auxquels la crainte d'être pris et maltraités tout d'abord comme des voleurs donnait des ailes, eurent franchi l'escalier et détalé dans le jardin en se dirigeant vers la petite porte tandis qu'ils entendaient derrière eux la meute se former à la voix du comte et se préparer à leur donner la chasse.

Une fois dehors, ils s'élancèrent dans deux directions différentes et regagnèrent leur logis. Pendant ce temps le comte et sa livrée parcouraient en tout sens le jardin pour traquer les voleurs, ne s'imaginant pas que ceux-ci étaient tout simplement sortis par la porte.

De Vardes en a écrit de suite au lieutenant de police sur le conseil de sa femme.

III. — C'est encore de votre frère, d'Artois, que je vais vous parler, monsieur, mais je sais que, quittant peu votre cabinet et votre table de travail, vous aimez cependant être tenu au courant des faits et gestes de la cour, et encore que de ceux de la ville. Or, quoiqu'elle soit assez simple en elle-même, on s'occupe beaucoup à Versailles comme à Paris !

L'autre jour, votre belle-sœur Marie-Antoinette était assise devant la laiterie de son joli pavillon de Trianon, elle était fort occupée à élever un beau canard de Barbarie qui nageait devant elle dans l'étang et, par ses sauts, ses mouvements, ses plonges nombreuses, ses battements d'ailes, la mettait au supplice en interrompant son travail ; indépendamment de cela, ses dames, la Reine avait auprès d'elle le comte de Greuze accompagné de madame de Valois, le comte de Greuze et son élève. Greuze qui avait e



Reine à prendre un modèle plus digne d'elle et surtout plus tranquille que son canard de Barbarie, était occupé lui-même à esquisser de tête une de ces jolies et naïves paysannes qu'il sait si bien jeter sur la toile et qu'il adossait, en idée, à l'une des façades rustiques des chaumières de Trianon, pendant que madame de Valory copiait ce dessin par-dessus son épaule.

— Et que dit-on à Paris, Greuze? demanda Marie-Antoinette au célèbre peintre, raconte-t-on quelque chose d'amusant?

— Je ne sais rien qui soit digne de l'intérêt de Votre Majesté, fit Greuze.

— Comment, pas d'anecdotes? pas de nouvelles à la main? vous qui êtes répandu partout, Greuze, vous devriez en avoir à revendre.

— Les anecdotes relatives aux artistes que je fréquente ou les cancons de théâtre ne sont pas matières suffisantes...

— Mais, au contraire, cela m'amuse beaucoup, dites-en donc ce que vous en savez.

— Eh bien, Madame, on dit que mademoiselle Clairon voulant se relever brillamment de l'espèce de chute qu'elle a subie en jouant dernièrement le rôle d'*Athalie*, répète en ce moment avec beaucoup d'ardeur celui d'*Aménaïde* dans le *Tancrède* de M. de Voltaire, elle compte y obtenir un grand succès. Autre chose : les vieux amateurs d'opéra et de ballet ont généralement trouvé que la pension de retraite de quinze cents livres faite à la Camargo était un peu maigre et qu'on aurait pu avoir plus d'égards pour elle en raison de ses anciens services, ce qui est peut-être vrai.

— Tout cela n'est pas bien amusant, mon cher Greuze.

— J'ai prévenu Votre Majesté que je ne savais rien qui fût digne de son attention... Ah! la statue de M. de Voltaire par mon ami Pigalle attire beaucoup de monde, mais parmi cette foule tous ne sont pas des amis ou des admirateurs, tant s'en faut! l'autre jour on a trouvé collée sur le socle de la statue cette épigramme dont je vais

tâcher de me rappeler textuellement les vers . .  
les voici :

J'ai vu chez Pigalle aujourd'hui  
Le modèle vanté de certaine statue  
A cet œil qui foudroie, à ce souris qui tue  
Je me suis écrié : ce n'est pas là Voltaire, [laire.  
C'est un monstre... — Oh ! m'a dit certain follicu-  
Si c'est un monstre, c'est bien lui.

— On est injuste envers M. de Voltaire ; il y a du bon et du mauvais chez lui ; le Roi le déteste ; moi, je ne l'aime pas ; mais j'apprécie certains de ses mérites.

— Enfin, Madame, dit Greuze, que le dialogue royal enhardissait, on parle beaucoup à Paris d'une grande fête de nuit, qui serait prochainement donnée dans les jardins du Temple à toute la gent artiste, théâtrale et galante. Le personnage qui la donnerait en l'honneur, dit-on, d'une actrice à laquelle il veut du bien, serait français ou étranger, mais dans tous les cas serait un prince habitué à bien faire les choses. La fête

serait un bal masqué. On s'en préoccupe beaucoup partout et l'on dirait d'un événement.

— A la bonne heure, voilà une nouvelle et des plus intéressantes ! et vous dites qu'on ne se doute pas du nom de ce grand personnage, inspirateur de la fête ?

— Personne jusqu'ici n'a encore pu le deviner ; les uns prétendent que c'est le duc d'Orléans, d'autres que c'est le prince de Salm. Mais si Votre Majesté était bien curieuse de le savoir, il me semble qu'elle a sous la main ce qu'il faut pour cela.

— Comment donc ?

— Le lieutenant de police n'est-il pas aux ordres de Votre Majesté ?

— C'est juste. Mais entretenir de cela M. le lieutenant de police, ce serait avoir l'air de donner bien de l'importance à la chose. Je crois d'ailleurs, que ma curiosité pourra être satisfaite autrement.

En ce moment, Marie-Antoinette apercevait de l'autre côté de l'étang M. le comte d'Artois

qui venait vers elle en fredonnant un air de chasse. Elle congédia Greuze et son élève favorite en leur assignant de la façon la plus bienveillante un prochain rendez-vous.

Le comte d'Artois s'approcha le chapeau à la main. — Eh bien, belle belle-sœur, dit-il en riant, avez vous bien travaillé ce matin?

— Jugez-en vous-même, dit la Reine en lui montrant son carton.

— Oh! oh! continua le jeune prince, mais c'est superbe! Voilà d'abord, si je ne me trompe, la façade de votre petit castel rustique. Il y a bien là-dedans quelques touches que je reconnais pour être de Greuze, mais c'est tout simple; il faut que ce brave homme gagne ses honoraires! Ah! qu'est-ce que j'aperçois dans ce coin? C'est un canard, Dieu me pardonne! un superbe canard, mais il lui manque une tête; pourquoi ce canard n'a-t-il pas de tête, par exemple? l'aurait-il perdue en vous regardant, madame?

— Il barbottait toujours et plongeait à chaque instant la tête sous l'eau.

— C'est qu'il craignait le feu de vos yeux.

— Pas du tout; c'est signe de pluie.

— Ah! comme vous dépoétisez tout!

— Voyons d'Artois, trêve de marivaux mettez-vous là tranquillement et regardez en face.

— Est-ce que vous voulez faire mon portrait?

— Aucunement; mais je veux vous adresser une question.

— Une question?

— Voyons, répondez-moi et surtout ne mentez pas: est-ce vous qui donnez ces jours de grande fête de nuit dans les jardins du Trianon?

— Qui vous a fait cette histoire-là?

— Je vois à votre figure que l'histoire est vraie; du reste, vous avez dit histoire et non conte, ce qui est déjà un demi-aveu.

— Mais.....

— Voyons; soyez franc et racontez-m'en.

— Mon Dieu, je compte tout simplement vous raconter les violons dans quelques jours à quelq

mes de théâtre et autres qui ayant entendu parler de mon plus ou moins prochain mariage, ont exprimé le désir de me faire leurs adieux. Voilà tout le mystère et vous voyez que c'est bien innocent. Les femmes seront masquées, en effet, pour que cela donne plus de piquant aux rencontres; les hommes prendront un domino si cela leur convient.

— Et parmi les femmes qui assisteront à cette fête quelles sont les plus connues?

— Oh! chère sœur, ce serait un peu long à énumérer; je vous l'ai dit, il y en aura de toutes les paroisses.

— Paroisses! le mot est assez bien choisi, ma foi! Mais enfin quelques-unes des plus renommées.

— Mon Dieu, il y aura Mesdemoiselles Dumésnil, Clairon, Dupuis, Carton, Dervieux, Beauvoisin; Mesdames Senac, Prévôt de Chanterle.....

— Et sans doute aussi, mademoiselle Duthé?

Le comte d'Artois rougit ; il était encore bien jeune.

— En effet, je l'oubliais, continua-t-il, et, il y aura aussi mademoiselle Marquise, devenue madame de Villemonde...

— Qu'est-ce que c'est que madame de Villemonde ?

— L'ex-mademoiselle Marquise est une protégée de M. le duc d'Orléans dont elle a deux enfants que l'on appelle déjà l'abbé de Saint-Pha et l'abbé de Saint-Albin.

— Allons, je vois que la société sera complète : et je ne demande pas si l'on s'amusera.

— En vérité, chère sœur, on dirait que vous êtes jalouse des plaisirs que l'on prendra à cette réunion plus ou moins champêtre.

— Moi jalouse de ces joies-là ! ah, par exemple !... Tout au plus pourraient-elles m'inspirer un sentiment de curiosité ! c'est une fête de nuit, n'est-ce pas ?

— Ah ! vous voyez bien que vous avez envie de venir.



— Je n'ai rien dit de cela et je vous pose seulement une question.

— Oui, madame, ce sera une fête de nuit et vous honoreriez beaucoup, non pas la fête, mais celui qui la donne; si vous daigniez y assister incognito.

— Incognito?

— Mais sans doute.

— Serait-ce possible?

— Parfaitement possible; bien cachée par un masque à longue barbe et un ample domino, pourrait-on se douter de votre présence?

— Il y a des gens si curieux, si habiles et surtout si méchants!

— Laissons les méchants et les sots faire leur œuvre et ne nous préoccupons jamais d'eux lorsqu'il s'agit de nos plaisirs, surtout lorsque ces plaisirs ne nuisent à personne et font au contraire beaucoup de bien au commerce de Paris.

— Tout cela est bel et bon; mais cette escapade m'effraierait beaucoup.

— D'abord que craindriez-vous donc?

— La malignité publique, je vous l'ai dit, et puis le mécontentement du Roi.

— Bah ! mon frère ne dira rien.

-- Détrompez-vous, si je lui demande sa permission, il me la refusera.

— Eh bien, il ne faut pas la lui demander.

— Mais, alors.....

— Il ne faut rien lui dire. Tenez, chère sœur voulez-vous me laisser combiner cela ? J'ai une idée excellente.

— D'Artois, je crains votre légèreté.

— Ne craignez rien. Mon plan est bien simple : Je pousse le roi à aller chasser à Rambouillet, ce jour-là. Je l'accompagne naturellement. Je le fatigue, je l'éreinte en allées et venues pendant la chasse, de telle sorte que je lui prépare un sommeil facile et forcé à son retour ici. Il se couche de bonne heure, dort à poings fermés et, pendant ce temps-là, vous vous rendez à Paris en livrée grise et bien encapuchonnée. Vous venez à la fête et vous y restez tai

que cela vous amuse. Seulement, il ne faut pas rentrer trop tard à Versailles.

— Mais je ne puis aller seule, et Madame de Noailles....

— Oh ! gardez-vous de confier un pareil secret à madame de Noailles, madame l'*Etiquette*, comme vous la nommez ; tout serait perdu. Il ne lui faut rien dire. Choisissez dans votre intimité une autre compagne.

— J'y aviserai. Mais, d'Artois, vous m'affirmez qu'il ne m'arrivera là-bas aucune désagréable aventure ?

— Et que voulez-vous qu'il vous arrive ? L'endroit est écarté, peu banal ; la société joyeuse qui l'animera ne s'occupera que d'elle-même. Qui irait se douter que vous êtes là ? D'ailleurs je vous piloterai au milieu de cette mer orageuse. Je serai en domino noir et j'aurai un petit nœud bleu sur l'épaule. Plusieurs d'entre nous en porteront un pareil, pour dépister les curieux. Mais je me ferai toujours reconnaître de vous par un signe convenu. Ne vous tourmentez de rien

pour l'exécution matérielle de la chose. Je m'en chargerai, si vous le voulez, de vous procurer le carrosse et les grisons. Vous iriez rejoindre la voiture au coin de la place d'Armes. Dans cette saison, vous n'aurez même pas à craindre d'attraper un rhume.

— Nous recauserons de tout cela.

— Fort bien, mais le principe est-il admis ?

— Il est admis.

Là-dessus ils se sont séparés, et les choses se sont passées comme M. le comte d'Artois l'avait proposé. Au jour fixé, un carrosse sans armoiries, attelé de chevaux vigoureux et conduit par un cocher en livrée grise comme les laquais, attendait à l'entrée de la place d'Armes la Reine et la dame qu'elle avait choisie pour l'accompagner. Cette dame était la princesse de Lamballe. On gagna rapidement Paris et on se dirigea par des rues détournées vers le palais du Temple (le vieux château avait encore, à cette époque, droit à cette dénomination). Il était dix heures et demie du soir, et c'était assez tard pour le

temps, lorsque la voiture s'arrêta devant une des grilles des jardins : les jardins étaient assez grands et se composaient alors, indépendamment des parterres, d'un assez vaste boulingrin entouré de hautes charmilles dont, formant une croix de Malte, les allées aboutissaient à un rond-point d'une grandeur suffisante pour qu'on pût y installer un orchestre et y danser à l'aise.

Dès que le carrosse se fut arrêté et que la portière en fut ouverte, on vit un domino noir s'avancer et offrir la main aux dames encapuchonnées qui en descendaient. Ce domino portait un nœud bleu sur l'épaule et eut soin en s'approchant de la portière de faire avec les doigts un signe imperceptible qui fut compris.

La Reine assez émue, mais dont heureusement le trouble ne pouvait se voir, prit le bras du domino et suivie de sa compagne, s'engagea dans une des allées de charmille, conduisant à ce rond-point d'où partaient les sons de l'orchestre et les bruits multiples d'une réunion nombreuse. Les allées n'étaient éclairées que de

très-loin en très-loin, en sorte que l'on pouvait passer les uns près des autres sans se voir. La clarté très-brillante du rond-point entouré d'arbres aux branches desquels étaient attachés une centaine de candélabres en cristal supportant des milliers de bougies, ajoutait encore par son éclat à l'obscurité des allées du voisinage. C'était donc une retraite sûre que ces allées de la charmille. Mais, pour voir quelque chose de la fête, il fallait nécessairement en sortir.

Le rond-point à l'une des extrémités duquel l'orchestre bruyant faisait rage, était orné dans son pourtour de poteaux peints de couleurs tendres et supportant des écriteaux très en vue, sur lesquels on pouvait lire des vers galants qui faisaient l'admiration des badauds et occupaient l'attention des couples qui ne dansaient pas. Ces vers qu'on attribuait à Collé ou à Laugeon, étaient évidemment d'une facture plus ancienne et n'avaient coûté d'autre peine aux ordonnateurs de la fête que celle de les faire copier dans quelque recueil ou dans quelque roman ancien. Il y en avait de jolis.

Ainsi, sur l'un des écriteaux, on lisait :

Quant à m'aimer je vous convie,  
Vous m'en demandez des leçons,  
Il n'y faut pas tant de façons,  
Ayez-en seulement envie,  
L'amour saura bien vous former,  
Aimez et vous saurez aimer.

Et ailleurs :

Beau sexe où tant de grâce abonde,  
Qui charmez la moitié du monde,  
Aimez, mais d'un amour couvert,  
Qui ne soit jamais sans mystère ;  
Ce n'est pas l'amour qui vous perd,  
C'est la manière de le faire.

Ailleurs encore :

A son amant aimé donner ce qu'il demande,  
La faveur n'est pas grande.  
Mais, Iris, pour lui faire un extrême plaisir,  
Il le faut prévenir ;  
Car, enfin, je soutiens devant toute la terre  
Qu'on se fait peu valoir,  
En amour ainsi qu'à la guerre,  
Quand on ne fait que son devoir.

C'était, on le voit, du dernier galant, et les conseils formulés dans ces vers étaient merveilleusement appropriés à la joyeuse assistance dont la partie la plus active n'y jetait, d'ailleurs, que des regards bien distraits. Le plus grand nombre des invitées, voire les plus renommées et les plus connues, ayant déposé masques et dominos, se livrait, en effet, très-ardemment au plaisir de la danse et, vers onze heures, le bal dans tout son entrain offrait le coup-d'œil le plus curieux.

La Reine, au bras de son cavalier, était sortie d'une des charmilles et, en présence du spectacle nouveau pour elle qui se produisait sous ses yeux, ses frayeurs premières s'étaient évanouies; elle se fit nommer par son cavalier les principales danseuses et dire le nom de leurs adorateurs. Les cancans du comte d'Artois l'amusaient beaucoup. Malheureusement, le franc rire du prince et sa parole, un peu haute pour le lieu et les circonstances, attirèrent derrière lui, et sans qu'il pût s'en apercevoir, un ou deux do-



minos de couleur qui l'observèrent avec soin, écoutant ce qu'il disait avec une certaine attention. Tout-à-coup, et au moment où la Reine venait de dire : « Mais où donc est la Duthé ? je ne l'ai pas aperçue, » un des dominos saisit vivement le bras du comte d'Artois et, l'écartant rapidement de ses deux compagnes, l'entraîna de côté absolument comme eût pu faire une femme jalouse qui surprend son mari ou son amant au bras d'une rivale. La Reine, très-éffrayée de cette brusque attaque, fit un mouvement en arrière et, suivie de la princesse de Lamballe, parvint à se dérober à l'attention des assistants assez vite pour qu'elle pût gagner une des allées du labyrinthe de charmille où elle se perdit dans l'ombre sans avoir été trop remarquée ; l'obscurité et la solitude de cette allée n'étaient point faites, il est vrai, pour la rassurer beaucoup, cependant, c'était déjà quelque chose de ne plus sentir la pression de la foule, de ne plus entendre ces rumeurs et quelques mots dits à voix basse par madame de Lamballe

rendirent un peu de courage à sa royale compagnie.

Il devenait évident, par exemple, que le comte d'Artois leur ayant été si brusquement enlevé, il serait bien difficile désormais de retrouver son bras et son assistance. Or, sans lui, non-seulement la partie perdait de ses agréments, mais encore elle pouvait offrir des incidents désagréables. La Reine le comprit et n'eut plus qu'une idée fixe : celle de regagner le plus promptement et le plus sûrement possible son carrosse. Elle communiqua son idée à la princesse qui l'approuva complètement. On ignorait si l'on était ou non dans l'allée que l'on avait prise d'abord, et il ne s'agissait que de la suivre jusqu'à son extrémité pour voir si elle aboutissait à la grille où l'on était descendu. C'est ce que firent les deux dames. Malheureusement, cette allée dans laquelle elles s'étaient engagées se trouvait être une des plus écartées de celles qui formaient l'éventail de la charmille et aboutissait à une des cours du Temple.

La Reine fatiguée d'une marche un peu précipitée s'assit sur un des bancs qui, de loin en loin, garnissaient l'allée. Elle jeta les yeux sur la masse sombre du vieil édifice et les silhouettes de ses quatre tours qui se détachaient en noir sur le ciel qu'éclairait en ce moment la lune. Elle n'avait jamais eu occasion de voir le Temple et la physionomie sinistre de ce monument d'un autre âge portant le nom d'un ordre détruit par le fer et le feu d'une façon terrifiante, ne tarda pas à faire naître dans son esprit les plus pénibles impressions. Ses yeux ne pouvaient en quelque sorte se détacher de ces funestes murailles. Elle échangeait à voix basse ses impressions avec Mme de Lamballe, mais ses regards ne se détournaient pas de la sombre masse qui, pour ainsi dire, la fascinait.

La lune s'était soudain voilée; la nuit s'était singulièrement assombrie. Tout à coup un éclair éblouissant montra l'édifice dans ses moindres détails. Un affreux coup de tonnerre lui succéda presque immédiatement. Les deux dames se le-

vèrent épouvantées et comme mues par un ressort ; à la vision saisissante des noires murailles du Temple soudainement éclairées par le feu du ciel, une obscurité profonde avait succédé. Un orage éclatait tout à coup comme cela arrive si souvent au commencement de l'été. La Reine et sa compagne remontèrent instinctivement l'allée pour essayer de retrouver celle par laquelle le comte d'Artois les avait, à leur descente de voiture, conduites vers le rond-point.

Malheureusement, de larges gouttes de pluie ne tardèrent pas à tomber et une confusion générale s'en suivit parmi les invités et les danseuses. Celles-ci effrayées d'abord par le premier coup de tonnerre, n'en avaient pas moins continué à danser comme avant. Mais l'orage s'accroissait et une pluie diluvienne commença à les inonder. Alors le « sauve qui peut » devint général, impérieux, irrésistible. Cette foule se transforma bientôt en un torrent impétueux qui entraînait ou renversait tout ce qui se trouvait devant lui. La Reine et sa compagne laissèrent heureuse-

ment passer ce premier flot si dangereux dans son aveugle impétuosité ; mais elles ne s'en trouvèrent pas moins mêlées à une indescriptible cohue d'où partaient à la fois des cris d'effroi, des malédictions et des rires. Elles comprirent d'ailleurs, que cette foule se dirigeait vers les issues du jardin et que le chemin à prendre leur était ainsi tout tracé. Poussées, foulées, entraînées, elles continuaient donc leur route lorsque la Reine entendit ces mots prononcés à son oreille : « Ah ! Madame, est-ce bien là votre place ? »

Surprise non moins qu'effrayée, elle se retourna et vit près d'elle un domino noir portant un nœud bleu sur l'épaule. Un instant elle eut l'espoir que ce domino n'était autre que le comte d'Artois lui-même qui les aurait retrouvées au milieu de la bagarre. Mais indépendamment de la contradiction qui eût existé dans le langage du prince, le nouveau venu, au moins aussi grand que le comte d'Artois avait plus de corpulence que lui ainsi que cela se produit toujours entre

un homme mûr et un jeune homme, et puis le signe de reconnaissance n'avait pas été fait par le domino au nœud bleu qui n'en devait pas moins être un homme de la cour.

— Vous vous méprenez, monsieur, se contenta de répondre la Reine d'une voix étranglée ; je ne vous connais pas.

— Mais moi, je vous ai parfaitement reconnue, Madame, à votre taille et à votre démarche ; la preuve en est que je vous demande humblement la permission de vous offrir le bras jusqu'à votre carrosse qui, sans doute, vous attend à la grille.

— Je vous répète, monsieur, que vous ne me connaissez pas, où m'auriez-vous vue ?

— Mon Dieu, Madame, à Versailles, où j'ai été admis à l'honneur de vous faire ma cour.

En ce moment et comme l'orage redoublait, une nouvelle et presque irrésistible pression eut lieu dans la foule. La Reine entraînée pensa cheoir et si le personnage placé près d'elle n'eût, pour ainsi dire de force, placé son bras sous le

sien, tandis que la princesse de Lamballe saisissait elle-même l'autre bras de la Reine, il est certain que les deux dames eussent été renversées et foulées aux pieds.

Fort heureusement, rapidement entraînées par leur conducteur, elles franchirent ce difficile passage et à demi mortes d'émotion elles se trouvèrent, sans trop savoir comment cela s'était fait, à la portière du carrosse vers lequel l'inconnu les avait conduites sans se tromper.

La Reine s'y précipita ainsi que la princesse mais avant que la portière se refermât et, cette fois sans déguiser sa voix, elle dit assez impérieusement à son conducteur masqué :

— Au moins puis-je savoir votre nom, Monsieur ?

— Assurément, Madame, répondit celui-ci en faisant le salut le plus respectueux ; je me nomme le comte de Fersen.

## V

Suite des notes destinées à M. le comte de Provence.

— IV. Détails envoyés à Coblenz sur certains fonctionnaires de la République française. — Affaires étrangères. — Le Brun ministre. — Les envoyés de la République généralement mal choisis. — Genest. — Bonnacarrère. — la maîtresse de Dumouriez et les cent mille francs. — Danton. — Robespierre. — Lafayette. — Les futurs Girondins. — Les savants. — Les philosophes. — Monge. — Condorcet. — Anarcharis Cloutz. — Où sont les hommes d'Etat ?

IV. *Envoyé à Coblenz.* — Voici des notes assez curieuses sur certains personnages du jour; elles sont écrites sur un petit cahier en forme de journal et ne peuvent venir que de quelqu'un parfaitement renseigné sur le personnel des fonctionnaires actuels, celui qui m'a secrètement communiqué ces notes les attribue (mais je n'y crois guère), au citoyen Sémonville qui fait partie



du corps diplomatique (si corps diplomatique est bien le mot propre de la République française) et doit être parti pour Constantinople :

Le Brun, Ministre des Affaires étrangères, ancien employé dans les bureaux de ce Ministère, n'est point un méchant homme et a dans l'esprit une certaine dose de sagesse, il était assez bon commis et connaissait assez bien la carte politique de l'Europe ; en outre il rédigeait passablement un rapport ou une lettre, mais de là à savoir être Ministre, quelle distance ! Il manque de caractère, d'activité, d'esprit, de tact surtout dans le choix de ses agents à l'extérieur.

Il réalise souvent le spirituel mot de Beaumarchais « pour cette place il fallait un calculateur ; ce fut un danseur qui l'obtint » et expédie dans les cours étrangères des hommes qui, sans être absolument dénués de mérite, sont de ceux qui, ne pouvant dépasser l'anti-chambre, n'entrent jamais dans le salon. Dernièrement il a envoyé Grouvelle en Danemark comme Ministre plénipotentiaire ; Grouvelle, phraséur à la façon

de Cérutti dont il est l'élève ; Grouvelle l'ancien rédacteur de la *feuille villageoise* ; Grouvelle qui s'était, je ne sais comment, faufilé à la place de secrétaire du Conseil des Ministres et qui s'avisant un jour de prendre part aux délibérations du Conseil, reçut l'ordre de se taire. « Ne suis-je donc ici qu'un écritoire ? » s'écria-t-il en fureur. — Vous ne devez pas être autre chose » lui répondit sévèrement un ministre.

Le Brun avait désigné Bonnacarrère pour être envoyé aux Etats-Unis ; partout ailleurs, peut-être il eût été bien. Mais, ami de Dumouriez, ayant un peu des manières de l'ancienne cour, roué, galant, fort enjoué et très-joueur, ses mœurs et son caractère n'étaient évidemment pas ce qui convenait aux Américains, on s'en est aperçu à temps et on a choisi Genest pour aller en Amérique.

Genest bien au-dessous de Bonnacarrère sous beaucoup de rapports, conviendra mieux, cependant pour ce poste ; d'un esprit peu brillant, tout à fait terre à terre, il parle bien l'anglais et a

passé cinq ans hors de France, en partie en Russie.

Il plaira par la simplicité de ses manières aux compatriotes de Franklin.

Dumouriez, évidemment, ne sera pas très-content qu'on mette de côté ses protégés et ses amis. Mais Dumouriez lui même ne me semble pas, à moins que je me trompe fort, être très-goûté de ses collègues du Gouvernement, ce que je crains pour Genest c'est qu'il est l'ami de Brissot.

A propos de Brissot, on raconte que ce pauvre roi de Suède, Gustave III, qui, au fond, pouvait passer pour un souverain libéral puisqu'il cherchait à restreindre chez lui les privilèges de la noblesse, aurait dit sur son lit de douleur : « Je serais bien curieux de savoir ce que Brissot dira de mon assassinat à la Convention. » Brissot n'en a rien dit. C'était un terrain brûlant pour ses pieds. Blâmer l'assassinat eût été compromettant, le louer encore plus.

On cherche à flatter l'Amérique : Payne a été

déclaré citoyen français ; William également, ce dernier est plus sage que l'autre, c'est un penseur ; il déteste les exagérations de toute sorte et blâme la mauvaise tenue des députés à la Convention. Il les voudrait plus calmes, plus décents ; il dit que l'étourderie, l'insouciance et la saleté ne rendent point un législateur recommandable, et que rien n'est indifférent de ce qui frappe tous les jours et se passe en public. Les Français, selon lui, ne prennent plus la peine de conserver cette décence extérieure qui a tant d'empire sur les assemblées.

Un homme qui ferait un excellent envoyé à l'étranger c'est l'écrivain et député Laclos. Plein de finesse et d'esprit, Laclos me semble avoir été créé par la nature pour jouer des rôles difficiles et importants, pour mener à bien de grandes combinaisons diplomatiques. Il a tout ce qu'il faut, y compris le grand ton, quand il veut. Cet homme n'est tombé dans l'intrigue que parce qu'un champ assez vaste ne s'est pas ouvert devant lui. Tel qu'il est, il n'en est pas moins

encore précieux, l'emploiera-t-on? c'est douteux, de même que le défaut de Genest est d'être l'ami de Brissot, celui de Laclos est d'être protégé par Philippe-Egalité.

Dumouriez, s'il n'était militaire, eût fait aussi un excellent ambassadeur; il est spirituel, adroit et fin; homme du monde, galant ou plutôt roué; hardi surtout, très-hardi, la légèreté et l'imprévoyance de son caractère nuiront peut-être aux grandes qualités d'esprit qu'il possède, il court sur lui une méchante histoire, je ne sais trop ce qu'il faut en croire, et du reste, quand je dis sur lui je devrais dire sur sa maîtresse, mais franchement, cela se touche de bien près. On dit que Bonnacarrère, devenu, grâce à la protection de Dumouriez, directeur général au Ministère des Affaires étrangères, aurait fait arranger quelque affaire embrouillée ou donner quelque place, moyennant la remise de la somme de cent mille livres dont une certaine partie devait être attribuée à Mme de Beauvert, la maîtresse reconnue du général et qui faisait les honneurs de sa mai-

son. Mme de Beauvert, une femme charmante, d'ailleurs, est la sœur de Rivarol et a presque autant d'esprit que son frère, je souhaite vivement pour Dumouriez que l'histoire ne soit pas vraie, car j'ai un faible pour cet homme-là.

Danton ? ce n'est pas de la diplomatie que l'on peut faire avec Danton ; c'est de la politique et quelle politique, grand Dieu ! Il baisse du reste beaucoup dans l'opinion. Ses violences, la part qu'on lui attribue dans les massacres des prisons, son mépris pour les conseils modérés, une assez grande fortune trop vite acquise, tout cela n'inspire pas beaucoup de confiance.

Son rival, l'avocat d'Arras, me semble bien plus fort que lui. Mais il paraît qu'avec cette figure de fouine malade qu'il apporte à la tribune et qui effraye réellement quand on la regarde avec soin, il manque absolument de hardiesse au fond ; par exemple, il est excellent pour mettre les autres en avant, sauf à se maintenir derrière eux. Son éloquence est grêle ; sa parole crie manque de netteté ; ce n'est vraiment pas ce

qu'on peut appeler un orateur. D'où vient donc l'empire extraordinaire qu'il exerce en ce moment sur la Convention ? En vérité, je crois que c'est de la peur qu'il inspire.

Appuyé sur les comités et les clubs jacobins, il puise probablement sa force dans leurs éloges et les applaudissements qu'ils lui prodiguent. Il se dit grand ami et défenseur de la liberté ; j'en doute un peu, à moins qu'il ne s'agisse d'attenter à la sienne. En résumé, singulière figure, singulier personnage, qui fait ce qu'il peut pour tonner à la tribune et n'en a pas moins, à ce que l'on raconte, été fort épouvanté des conséquences possibles de la fuite à Varenne. Il craignait, à ce qu'il paraît, que si la famille royale gagnait la frontière ce fût le signal d'un massacre des députés patriotes à Paris. Il n'a été rassuré que lorsqu'il a appris l'arrestation. Depuis ce temps il relève la tête et je le crois implacable pour les vaincus.

Lafayette qui, dit-on, est réconcilié avec les Lameth me semble, malgré sa célébrité, infé-

rieur aux circonstances. Il hésite trop, il réfléchit trop longtemps au parti qu'il convient de prendre et finalement se décide toujours trop tard. C'est un honnête homme qui gagnerait peut-être à l'être moins. La politique de ce temps-ci ne peut rien emprunter, suivant moi, à l'honnêteté privée. Il faut un tempérament à part pour figurer dans ces luttes-ci. Bien des gens y sombreront, j'en ai la conviction.

Que de médiocrités, du reste! on n'a que l'embarras du choix: Petion, l'illustration de Chartres, devenu maire de Paris; Buzot, ce parleur infatigable et inutile. Lacoste et Duranthon, ministres, qui feraient seulement de bons commis.

Clavières, assez habile en finances, dit-on, mais d'une irascibilité déplorable en présence des contradictions et d'une opiniâtreté impossible à surmonter. Servan qui a remplacé Degrave au ministère de la guerre, honnête homme, brave soldat, mais tête trop chaude avec un caractère trop faible; fort patriote, d'ailleurs, et



qui avait donné d'avance des gages d'esprit révolutionnaire en écrivant le livre intitulé : *Le Soldat citoyen*.

Roland, non moins honnête et non moins aveugle (1) que Servan, fort heureusement pour lui-même guidé par une femme d'un esprit exclusif, jaloux, mais très-supérieur ; brave homme qui avec les meilleures intentions du monde n'en continue pas moins, dit-on, une correspondance de longue date avec Robespierre et reçoit assez fréquemment Danton. Barbaroux qui, pour sauvegarder les destinées de la République et de la liberté menacée, a accompagné les Marseillais à Paris. Fabre d'Eglantine, ce dangereux citoyen qui cherche toujours à ourdir quelque trame et paraît trop souvent préoccupé du bien d'autrui pour ne pas le convoiter un peu intérieurement.

---

(1) Ceci me rappelle un joli mot du roi Louis-Philippe. On parlait devant lui de M. Passy et de son importance à la Chambre des députés comme l'un des chefs de l'opposition : « Passy ? dit le roi, c'est Roland moins sa femme. »

Faible écrivain qui s'occupe beaucoup, dit-on, de la création d'un journal en affiches auquel travailleraient Robert et Camille Desmoulins et qui, reproduisant les tableaux de la Révolution, serait intitulé : *Compte-rendu au peuple souverain*.

Me tournerai-je du côté des savants et des philosophes ? J'y trouverai Monge, dont on a voulu faire un ministre de la marine. C'est Condorcet qui l'a poussé là. Le voyant si bon mathématicien, il a pensé qu'on en ferait un excellent ministre. Monge était tailleur de pierres à Mézières. Ce fut l'abbé Bossut qui le sortit de là et lui donna les premières notions de géométrie. Il n'en a pas été pour cela plus reconnaissant envers l'abbé Bossut qu'il a cessé de voir. Ce n'est point un mauvais homme que Monge, c'est un lourd personnage qui veut souvent faire le plaisant, ce qui lui va très-mal. On ne s'imaginerait pas à quel point cette manie ridicule lui nuit et le déconsidère, quand on a entendu le ministre de la marine lancer quelque grosse jo-

ialité, on ne se sent plus le courage de lui parler raison.

Condorcet est un remarquable esprit que paralyse, et paralysera toujours un caractère faible et craintif. Certes, son intelligence est grande, mais sa timidité est grande aussi et il n'y a point de pire défaut, pour un homme politique en temps de révolution.

Il y a tant de contradictions au sujet de Pache et tant d'avis différents que je me dis en songeant à lui : dans le doute, abstiens-toi. Quant à Anaharsis Cloutz, l'orateur du genre humain, j'aime mieux aussi n'en rien dire.

Mais où sont donc les hommes d'Etat dont mon pauvre pays a tant besoin ? On me dit qu'on ne les trouve dans la Gironde, hélas ! tous les Girondins me font l'effet de posséder, malheureusement, le tempérament de Condorcet.

## VI

Suite des notes destinées à Louis XVIII. V. envoyé à Blankembourg. — Comment Louis XVIII a appris si vite le dix-huit brumaire. — Soirée à l'Opéra. — Une jolie femme au lieu d'un général. — Voyage imprévu à Auteuil. — Le boudoir grec. — Un trop long quart d'heure. — Conversation entendue derrière une jalousie. — L'heure du berger. — Surprise. — Catastrophe. — Le portrait. — Comment on peut pour six francs connaître un secret d'Etat.

V. *Envoyé à Blankembourg.* — On désire savoir comment j'ai pu renseigner sur le 18 brumaire assez promptement pour qu'on ait été instruit des premiers en Europe? C'est qu'en effet je l'ai connu et annoncé avant même que le coup d'Etat n'ait été matériellement exécuté. Voici mon aventure et comment les choses se sont passées :

Je rentrais une après-midi dans le petit hôtel sombre, froid et humide où j'étais descendu rue de la Loi. On ne parlait que de Bonaparte et du banquet que l'on venait de lui donner à Saint-Sulpice, devenu un Temple de la Victoire.

— Je voudrais pourtant aussi, dis-je au garçon de l'hôtel qui vint à ma rencontre, trouver l'occasion de voir le général Bonaparte. Jamais homme ne piqua plus vivement ma curiosité.

— On croit, me répondit-il, que le général ira ce soir à l'Opéra, et ce sera là, sans doute, une excellente occasion.

Cette idée me séduisit, je me hâtai de dîner et je me rendis à l'Opéra.

Je ne savais guère, en prenant cette détermination, que j'allais ainsi au-devant d'une aventure assurément fort originale mais peu agréable au fond et qui fort heureusement finit d'une façon utile à nos intérêts. La raconter c'est faire une confession, car elle dévoile, je ne me le dissimule pas, un des mauvais côtés de mon caractère.

L'Opéra, ou plutôt le Théâtre des Arts, comme

on le nomme aujourd'hui, est encore à la Porte-Saint-Martin, pendant que l'on met la dernière main à la salle que l'on construit en face des bâtiments de la Bibliothèque et qu'on lui destine.

Ce fut donc de ce côté que je me dirigeai et, après avoir raisonnablement fait queue à la porte du théâtre, je parvins à me procurer une place d'orchestre. On donnait *Hécube* avec *le Jugement de Paris*, spectacle qui avait ordinairement le privilège d'attirer la foule.

A peine assis, je promenai mon regard sur la salle dont le coup d'œil et l'ensemble étaient en effet, bien dignes d'attirer l'attention d'un homme déshabitué, comme moi, des splendeurs mondaines. Je ne sais si le bruit répandu que le général Bonaparte assisterait à cette représentation y était réellement pour quelque chose, mais les toilettes des femmes me parurent (autant qu'il m'était permis d'en juger) d'une richesse et d'une fraîcheur exceptionnelles. La composition de la salle m'offrait, du reste, un

vaste champ d'observations et de remarques. Cette société nouvelle, si on peut lui donner ce nom, présente, en effet, le plus singulier mélange de conditions, d'instincts, de mœurs, qu'un seul lien rattache, mais lien d'une incontestable puissance : le goût effréné du luxe et des plaisirs. Il y avait des femmes charmantes de toute origine et grâce à madame Tallien, sous ce régime transitoire, les femmes commencent à reprendre une sorte d'influence. A côté d'elles, dans les loges d'apparat, on voyait des fournisseurs enrichis en quelques années par des spéculations plus ou moins avouables, et une foule de ces jeunes officiers qui vont en aussi peu de temps parcourir les étapes de la fortune militaire, tandis que se tenaient aux places plus modestes, les publicistes et cette éternelle race d'amateurs qui emploient une fortune médiocre à suivre les progrès de l'art théâtral.

Le rideau se leva et les deux premiers actes furent religieusement écoutés sans que l'arrivée du général Bonaparte vint distraire le public de

son attention soutenue. Le général brillait par son absence.

—Citoyen, demandai-je à mon voisin d'orchestre, dans quelle loge le général Bonaparte assiste-t-il ordinairement au spectacle lorsqu'il lui prend fantaisie de se procurer une semblable distraction ?

— Mais ce doit être, je pense, dans la loge du ministre de l'intérieur, me répondit le vieil habitué auquel j'avais cru pouvoir adresser cette question et, en disant cela, il me montrait une loge d'avant-scène placée au côté gauche de la salle.

Mes regards s'étaient aussitôt dirigés vers le point de la salle que m'indiquait mon obligeant voisin et y avais fait une charmante découverte, celle d'une jeune et jolie femme placée sur le devant de la loge de côté la plus rapprochée de celle qui m'était désignée. Cette agréable personne qui pouvait avoir environ vingt-cinq ans était brune et sa chevelure encadrait avec art un visage d'une blancheur sur laquelle ressortaient



des lèvres du plus vif et du plus ravissant incarnat. L'ensemble harmonieux des lignes, la structure élégante du corps qui n'excluait pas cependant l'abondance des richesses féminines, tels étaient les traits principaux de cette nature exceptionnelle et les seuls que l'éloignement permit de discuter et d'admirer. Mais il était facile de juger que les détails de cette individualité séduisante devaient nécessairement gagner encore à être vus de près. Peut-être cependant y avait-il un peu de hardiesse dans ces jolis yeux surmontés de sourcils noirs et fournis, dans cette bouche fraîche et souriante, peut-être un peu trop de science voluptueuse dans la manière dont la charmante femme se posait et se drapait devant son public, mais ces défauts d'exagération étaient précisément ceux que l'on peut reprocher à toutes les femmes de cette société de rencontre et d'ailleurs il aurait fallu une observation plus attentive, plus prévoyante et surtout plus savante que la mienne pour découvrir le côté faible de cette fraîche et attrayante nature.

On comprend que, par ces détails, je cherche à faire excuser mes entraînements.

Chose étrange, lorsque mes yeux s'étaient, par l'ascendant et l'attraction magnétique de cette jolie femme, arrêtés sur la loge dont elle ornait le devant, tandis qu'un personnage à moustaches et habit boutonné d'une façon militaire et un homme d'un âge mûr, mais cravaté de blanc avec le plus grand soin, en occupaient le fond, j'avais cru découvrir chez elle comme un furtif mouvement de satisfaction rapidement réprimé et aussi comme un léger signe d'intelligence; cela me frappa, et machinalement je regardai tout autour de moi à qui pouvait s'adresser ce mouvement de paupières de la jeune inconnue, mais je n'étais entouré que de vieux amateurs de musique et de cèladons sur le retour qui, d'écemment, ne pouvaient pas prendre pour eux des communications extérieures de cette nature délicate. Était-ce donc bien à moi que ce fin sourire s'adressait? Était-ce moi qui provoquais sciemment le léger et furtif clignement de ces

yeux rêveurs qui se reportaient ensuite avec une affectation si évidente vers les jeux de la scène, ou vers le magnifique bouquet appuyé contre un des montants dorés du cadre de la loge?

Je ne le crus pas d'abord ; puis insensiblement je m'habituai à cette idée qu'après tout la chose n'était pas impossible, et enfin une présomptueuse conviction germa dans mon cœur, si bien que vers la fin du ballet et lorsque le signe merveilleux m'apparut pour la troisième fois, j'y répondis courageusement par un signe tout semblable. Quelle serait la conséquence de tout cela ? à quels enchantements ou à quelles déceptions une pareille aventure allait-elle me conduire ? Comment pourrais-je même y donner suite, moi si étranger aux mœurs actuelles de Paris ? Je ne pris pas même le temps d'y songer, car lors de ma dernière et outrecuidante façon d'agir, on avait paru charmée d'avoir été comprise.

Bref, j'étais venu à l'Opéra pour y voir un général devenu fameux et j'en sortis amoureux d'une jolie femme.

Au moment où, le ballet venant de finir, je m'avancerais dans le couloir pour y prendre le manteau que j'y avais laissé, une ouvreuse qui semblait attendre quelqu'un s'approcha de moi vivement et me glissa dans la main un petit morceau de papier plié en quatre sur lequel étaient écrits au crayon et en caractères un peu hiéroglyphiques ces mots sacramentels : « Venez ce soir, la voiture vous attend, elle stationne sur le boulevard précisément en face du théâtre. Laissez-vous donc, beau ténébreux, conduire où l'amour vous appelle ».

Je relus deux fois ce billet évidemment écrit à la hâte et dont les termes étaient assurément fort clairs, puis mon parti fut bientôt pris. L'épithète de « beau ténébreux » m'avait complètement tourné la tête, et, sans plus y réfléchir, m'ouvrant victorieusement un passage à travers la foule compacte qui garnissait le pérystile du théâtre, je m'élançai de l'autre côté du boulevard où j'aperçus en effet une voiture arrêtée.

Un domestique très-simplement vêtu se tenait

debout auprès de la portière; je fis un geste impératif; le marchepied s'abaissa et, sans regarder derrière moi, je me précipitai dans la voiture. Mais l'état moral dans lequel je me trouvais dès que le marchepied fut relevé et que je me sentis embarqué pour une destination inconnue, entraîné vers un but mystérieux, ne saurait aisément se dépeindre. Mille sentiments confus m'agitaient tour à tour: mouvement de curiosité inquiète, regrets de ma légèreté, aspirations joyeuses vers cet amour prochain qui, à tout prendre ne pouvait guère être sombre et formidable préparé par de si jolies mains, indiqué par un si charmant sourire.

Un instant, il me vint une idée assez inquiétante: j'avais lu des romans où le héros se laissait entraîner par des intrigues de femmes dans des machinations politiques et se voyait tout à coup enlever comme je l'étais alors dans un carrosse fermé à clef; je portai rapidement la main vers le store; la glace que je m'empressai de faire glisser jouait avec la plus grande facilité et le res-

sort de la portière n'était retenu ni par un cadenas ni par un verrou. Je pouvais donc, si la moindre envie m'en prenait, appeler les passants à mon secours, et mieux, si le secours se faisait trop attendre, m'élancer hors de la voiture.

Il arriva ce qui arrive toujours, voyant que je le pouvais, je ne l'essayai même pas.

En revanche, j'appliquai toute mon attention à reconnaître quel chemin on me faisait prendre pour me conduire à ma destination romanesque, c'était naturellement chose assez difficile, mais il faisait beau clair de lune; je comptai sur le clair de lune.

La voiture longea la longue ligne des boulevards où se pressait comme toujours une foule bruyante et affairée. Je passai devant la Porte Saint-Denis, le faubourg Montmartre, la nouvelle façade des *Variétés amusantes* où l'acteur Brunet attire les amateurs du gros rire, par une succession de *Jocrisses* tous plus gais les uns que les autres, enfin les constructions nouvelles semées de jardins à la sombre verdure et les vastes

chantiers de bois de la Madeleine. Arrivée là, la voiture continua sa route par la rue de Suresne et gagna le faubourg du Roule; puis elle tourna à gauche et déboucha dans les Champs-Élysées qu'elle remonta jusqu'en dehors de la barrière.

J'avais senti que les roues quittaient tout à coup le pavé. Bientôt je vis à ma droite et à ma gauche des groupes d'arbres dessiner sur le ciel leurs silhouettes déjà plus qu'à demi dépouillées. Nous traversions évidemment le bois de Boulogne et nous nous dirigeons vers Auteuil ou vers Passy. Je commençais à comprendre que mon aventure devait rencontrer son dénouement dans une de ces jolies maisons de campagne qui animent et décorent l'aspect de la banlieue. Du reste, si un mouvement de crainte eût surgi dans mon esprit, je me serais aisément rassuré, car je porte toujours sur moi deux petits pistolets de poche et, toutes les fois que je m'avançais à la portière pour voir fuir les arbres du bois de Boulogne, je sentais la poignée de ces précieux joujoux.

Les chevaux allaient rapidement ; le voyage fut court, et, tout à coup, la voiture tourna, passa la grille d'un parc et roula sur des allées sablées qui traversaient des massifs d'arbres verts ; j'avais redoublé d'attention, mais la lune, qui jusque-là s'était montrée si favorable, me trahissait en cet instant décisif en se cachant malignement derrière un gros nuage noir. J'entrevis toutefois une façade à l'italienne devant laquelle nous passâmes ; quelques minutes après, la voiture s'étant brusquement arrêtée, je me trouvai en face de la porte d'un joli pavillon à un seul étage dont toutes les ouvertures étaient garnies de jalousies vertes, ce qui leur donnait l'aspect le plus mystérieux.

Ce pavillon était-il séparé du corps de logis principal ou se trouvait-il relié au bâtiment que j'avais aperçu d'abord, par une galerie, par une serre ou tout autre détail d'architecture ? C'est ce dont je ne pouvais me rendre un compte exact. Cependant ses dimensions assez grandes, car il contenait évidemment plusieurs pièces, pou-



parfaitement autoriser cette dernière sup-  
m.

domestique avant de baisser le marchepied, précaution de frapper deux coups secs sur la persienne qui garnissait extérieurement le pavillon. Ce signal fut entendu de leur, car immédiatement la persienne s'ouvrit pour me donner passage. Alors seulement je pus descendre et m'introduire d'un air conquérant dans la place qui se rendait ainsi libre. Je traversai d'abord un petit vestibule qui me parut lambrissé de nattes et décoré de fleurs; puis, suivant les pas de la persienne qui avait refermé la porte derrière moi et reconnu bientôt pour une très-fringante chambre, je passai dans le plus joli boudoir du palais, tendu et meublé à la grecque, éclairé par une lampe d'albâtre suspendue au plafond et tout imprégné d'un parfum très-doux qui brûlait dans une assolette placée sur un trépied bronzé. Le début promettait beaucoup et l'imagination avait qu'en être frappée et caressée. Je

m'assis, ou, pour **parler** plus exactement, je m'étendis sur une élégante causeuse placée en face de la cheminée où pétillait un petit feu clair qui, joignant son éclat naturel à la lumière de la **lampe**, répandait le plus agréable demi-jour sur les objets même les plus distants du foyer. J'inventoriai alors du regard toutes les charmantes richesses dont j'étais entouré et mes yeux se tournèrent tout d'abord vers un meuble que je n'avais pas encore aperçu : c'était un petit lit dont les rideaux de soie étaient retenus par des figurines d'amours antiques, véritable lit de camp de la beauté atteinte d'une migraine soudaine et qui veut à tout prix s'isoler. Ce boudoir servait donc aussi quelquefois de chambre à coucher, et ce détail me sembla d'une certaine importance relative.

Cependant la jolie femme de chambre s'était, ainsi que je l'ai dit, très-promptement et très-discrètement retirée aussitôt après mon entrée et elle s'était contentée de me faire presque sans me regarder, un petit geste muet qui signifiait :

asseyez-vous là et attendez. J'attendis, en effet, ainsi que je le disais, en parcourant des yeux tous les objets qui m'environnaient et cette contemplation toute passive se prolongea environ un quart d'heure. Puis je me levai et je marchai en long et en large tout en ayant soin d'amortir le plus possible le bruit de mes pas sur le tapis qui recouvrait le parquet de l'appartement. Bientôt, je crus entendre les roulements d'une voiture dans les allées du parc et un mouvement extérieur se produisit du côté de la porte par laquelle j'avais été introduit. Une curiosité inquiète et impatiente me dominait depuis quelques instants. Je m'avançai vers la pièce qui servait de vestibule au pavillon et dont, par une circonstance fortuite, la porte se trouvait légèrement entr'ouverte, tandis qu'au contraire la persienne était hermétiquement fermée. On parlait dans le jardin et deux personnes se promenaient entre les massifs qui s'étendaient à droite et à gauche du pavillon. C'étaient deux hommes ; on comprenait cela au pas et à la voix.

Cette conversation nocturne m'intrigua et, dans les singulières circonstances où je me trouvais, elle était presque de nature à m'alarmer. Je fermai donc soigneusement derrière moi la porte du boudoir afin que la lumière de la lampe ne pût parvenir jusqu'au jardin et, protégé par l'obscurité complète que je faisais ainsi dans le vestibule, je me collai contre la persienne dans une excellente position pour bien voir et bien entendre. A peine avais-je jeté un regard furtif sur les deux interlocuteurs que je reconnus dans l'un l'officier en habit bourgeois que j'avais remarqué au spectacle et dans l'autre le monsieur à la cravate blanche. Tous deux parlaient avec animation, quoique à voix basse, et aucune des paroles qu'ils prononçaient en passant et repassant devant la persienne ne pouvait naturellement m'échapper.

— Je vous demande encore une fois mille pardons de mon insistance à vous donner ici rendez-vous, c'est-à-dire dans un lieu et à une heure où nous ne pouvions être observés, disait l'offi-

cier, mais le général Bonaparte attachait à cela une importance que vous devez comprendre...

Les deux personnages s'éloignaient de moi en ce moment et leurs paroles devinrent confuses ; mais bientôt ils se rapprochèrent.

— Je le ferais avec grand plaisir, disait alors le monsieur à la cravate blanche, et cela indépendamment de toute considération étrangère à mes sympathies pour le général, mais, savez-vous que ce que vous me demandez-là c'est vraiment une très-grosse affaire ? Vous n'ignorez pas combien l'argent est rare en ce moment et une pareille somme... je sais bien que c'est une fort belle hypothèque que la gloire ; mais enfin... les temps sont si durs !

— Toute la situation va changer, reprit l'officier. » Ils s'arrêtèrent presque en face de moi ; je retins ma respiration pour mieux entendre.

— Oui, oui, je sais bien qu'on répand beaucoup de bruits souvent même contradictoires sur les projets que l'on prête à certains hauts fonctionnaires. Mais après tout, je ne vois jusqu'ici

qu'un résultat évident et palpable de toutes ces rumeurs : l'effrayante variation qui se manifeste depuis quelques jours dans le cours des fonds publics et la rareté de plus en plus grande du numéraire.

Et tout en disant cela, le monsieur à la cravate blanche fixait ses petits yeux ardents et malins sur le plénipotentiaire chargé de porter la parole auprès de lui en cette circonstance délicate. Ce regard signifiait à ne pouvoir s'y méprendre : jusqu'ici vous ne m'avez payé que de raisons médiocres ; si vous avez quelque chose de plus clair et de plus satisfaisant à me dire, dépêchez-vous ; j'attends. L'officier comprit.

— Mon cher monsieur, reprit-il, je confesse avec vous que les temps sont mauvais ; mais je vous le répète : la situation va changer..., nous sommes à la veille des plus grands événements, d'une crise, selon moi, décisive ; et ne remarquez-vous pas comme tout semble se réunir, se combiner, pour rendre en quelque sorte, indispensable l'initiative du général ? ne vous y trompez

tout est en lui, lui seul est providentiellement  
lé à sortir le pays de la déplorable situation  
es incapables l'ont placé, et il saura bien  
la lumière au milieu de nos ténèbres par le  
rayonnement de son génie !

- Ce que vous dites-là est sans doute fort poé-  
s, mon cher général, et l'on voit bien que vous  
z d'Orient en droite ligne. Mais, vous en  
iendrez, trois cent mille francs ont bien aussi  
poésie. Vous ne comprenez pas cela, vous  
es militaires, qui, pour ainsi dire, ne  
aissez pas le prix de l'argent. Ils vous semble  
ces *pékins* de la finance le remuent à la  
et doivent être trop heureux de trouver une  
re occasion de s'en défaire. Ah ! il m'est ar-  
bien souvent d'envier votre vie insouciant  
bre, votre existence si bien encadrée et clas-  
que vous n'avez, pour ainsi dire, besoin que  
ieillir pour arriver aux grandes positions de  
re belle carrière.

— Mais le tout est de vieillir, interrompit en  
nt l'officier dont je venais d'apprendre le grade

---

— Souvent vous n'avez même pas besoin de cela, et vous m'en offrez vous-même la meilleure preuve, reprit l'autre; l'argent! l'argent! il semble que cela ne soit rien, et l'on a qu'une assez faible estime pour ces traitants, comme on disait autrefois, pour ces coquins de fournisseurs et de banquiers comme cela se dit aujourd'hui qui le gagnent à la sueur de leur front... du reste qu'est-ce que c'est après tout, que ces grands événements dont chacun parle depuis quelques jours et que personne ne voit; qu'est-ce que toute cette fantasmagorie de coup d'Etat, de mouvements militaires? Qu'y a-t-il de réel au fond de tout cela, si ce n'est le retour imprévu du citoyen Bonaparte et la popularité dont il a su entourer son nom par le meilleur de tous les moyens dans ce pays-ci, par la victoire? Voyez-vous, mon cher général, il ne s'agit pour nous autres, les pékins, que de vivre à bon marché, de vendre cher nos denrées, de bien asseoir notre crédit et surtout de payer le moins d'impôts possible à l'Etat qui abuse quelquefois de la permission de nous pren-



---

dre notre argent, eh bien, pour arriver à ces heureux résultats, conditions nécessaires de la fortune publique, il faut surtout de l'ordre, de l'unité dans le pouvoir. Que nous préparez-vous ? que nous donnerez-vous ? des perturbations nouvelles.....

— Tenez, reprit l'officier qui voulait évidemment frapper un grand coup, nous ne faisons pas de mystère avec nos véritables amis.... Voilà où en sont les choses ...

Et prenant aussitôt par le bras le monsieur à cravate blanche, il l'entraîna loin du pavillon dans une marche plus animée, tout en lui parlant vivement à voix basse, pantomime qui me priva d'entendre ce que j'eusse été pourtant si curieux de savoir. Toutefois, comme j'étais à peu près certain qu'ils reviendraient de mon côté, je restai consciencieusement à mon poste et j'attendis patiemment. Sept ou huit minutes s'étaient à peine écoulées que les deux personnages reparurent, en effet, et s'arrêtèrent de nouveau auprès du massif qui touchait le pavillon. La clarté

de la lune me permettait alors de distinguer leurs traits aussi bien que leurs gestes, et je remarquai facilement que le général paraissait fort satisfait du résultat de la négociation.

— Ainsi, nous pouvons entièrement compter sur vous ? dit-il, en donnant à son interlocuteur une cordiale poignée de main.

Le monsieur à cravate blanche fit un geste affirmatif.

— Très-bien, reprit l'officier, et de votre côté vous pouvez être certain que toutes nos promesses seront remplies. Je comprends parfaitement que la position dont vous m'avez parlé puisse vous être agréable, puisque tous vos antécédents vous rendent si capable de la remplir et je puis vous garantir que vous l'aurez. Ainsi point d'inquiétude de ce côté.

— Tout est pour le mieux. Adieu mon cher général, dit le monsieur en habit bourgeois, et ils s'éloignèrent ensemble.

Je refermai aussitôt, en faisant le moins de

bruit possible, la porte du pavillon et je rentrai dans le boudoir.

Pendant tout le temps que dura cette conversation à laquelle la singularité de ma situation personnelle me faisait accorder une attention soutenue, j'avais par moments prêté l'oreille aux bruits qui pourraient me venir du boudoir de façon à entr'ouvrir la porte et à y pénétrer promptement si quelque mouvement se fût produit de ce côté.

Mais j'y retrouvai encore le silence et la solitude et je m'étais assis en réfléchissant à ce que je venais d'entendre, lorsque le bruit d'une serrure dans la pièce où la femme de chambre était entrée et un chuchotement de voix féminines me rappelèrent de suite à la réalité de la situation. Un dialogue s'engagea dont la mince cloison ne me laissait pas perdre une syllabe, dialogue moins intéressant que l'autre assurément, mais qui me touchait de plus près.

— Juliette, il est donc là ?

— Mais oui, Madame, et depuis trois quarts

d'heure, au moins. Heureusement, j'avais fait bon feu.

— Ah ! c'est bien contre mon gré que je l'ai fait attendre ainsi. . . . Dépêche-toi, Juliette. . . Mais il ne voulait pas s'aller coucher et je ne sais quelle affaire le retenait. . . . Sais-tu que c'est bien fort, bien hardi, ce que je fais là, au moins ?

J'étais parfaitement de son avis ; toutefois dans le *Faublas* de M. Louvet et dans les *liaisons dangereuses* de M. de Laclos, j'avais vu bien d'autres hardiesses.

— Mais il est si beau et puis, vois-tu, je n'ai jamais aimé comme cela ; voilà ma seule excuse, continua la voix.

— Suis-je donc si beau que cela ? me disais-je. Dans tous les cas les passions naissent vite sous ce régime-ci.

— Tiens, Juliette, reprit la voix, je suis trop impatiente. . . . Range tout cela (je me décoifferai bien seule) et amène-le moi.

Je me levai brusquement ; mon cœur battait

avec violence et il faut bien l'avouer, la situation était, en effet, assez délicate. Je fis un pas vers la porte. Elle s'ouvrit ; Juliette parut, et comme j'étais très-rapproché d'elle, elle se rangea pour ne laisser passer ; j'entrai résolument.

Dans un élégant cabinet, toujours tendu à la grecque, et devant une toilette ornée d'une glace soutenue par deux cygnes en bronze à tête dorée, ma jolie inconnue était assise achevant de détacher je ne sais quel ornement de sa coiffure antique. Dès qu'elle m'aperçut dans la glace, elle se leva et bondit vers moi comme une jeune pucelle.

Je sentis une étreinte chaude et parfumée qui me fit monter le sang au cerveau, puis par un mouvement brusque, nerveux, inattendu, inexplicable, je fus repoussé, presque renversé par cette même main qui avait serré la mienne, par cette charmante personne dont j'avais senti sur mon front le souffle embrasé.

— Grand Dieu ! s'écria-t-elle avec une indescriptible expression d'étonnement et de terreur,

et elle tomba à la renverse sur un sofa qui se trouvait là fort à propos pour cette circonstance exceptionnelle où un évanouissement était à peu près inévitable.

Au cri que sa maîtresse avait poussé, Juliette était soudainement rentrée dans le cabinet et, ne comprenant absolument rien à ce qui se passait, m'avait regardé bien en face comme pour me demander ce que cela signifiait.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle à son tour, et je vis le moment où, prise également d'une faiblesse et trouvant commode d'imiter sa maîtresse en ce difficile moment, Juliette allait aussi tomber défaillante sur un fauteuil situé en face du sofa.

Je la secouai de toutes mes forces pour la ranimer ou plutôt pour la faire parler.

— Mais qu'est-ce que tout cela signifie ? cria-je à mon tour d'une voix étouffée par l'émotion et l'impatience.

— Monsieur, je.... ne puis vous dire.... mais bien sûr ce n'est pas vous !

— Comment? ce n'est pas moi.

— Vous devez bien le savoir.

— Le savoir? en vérité c'est à en devenir  
! Est-ce une comédie? Est-ce une mystifica-  
n?

En ce moment, la jolie inconnue fit un mouve-  
ment qui annonçait qu'elle commençait à recou-  
per la perception des objets extérieurs. La fidèle  
liette se précipita vers sa maîtresse et, sur un  
ne presque imperceptible, elle vint à moi.

— Monsieur, me dit-elle d'une voix suppliante,  
trez là, je vous en prie!

Et elle me montrait la porte du boudoir tout  
me poussant légèrement de ce côté. Eperdu,  
urdi de tout ce qui m'arrivait en cette étrange  
rée, je suivis machinalement l'impulsion qu'elle  
donnait; je rentrai dans le boudoir et j'eus  
douleur d'entendre pousser un verrou derrière  
i.

Anéanti, je tombai sur la causeuse et quelques  
ntes s'écoulèrent pour moi sans que je pusse  
gager mes idées nettes, précises, conséquentes,

du chaos véritable où cet incident les avait naturellement plongées. En ce moment on parlait dans le cabinet et vraisemblablement on ne se doutait pas que les cloisons fussent si minces. J'entendis ces mots prononcés par la jolie inconnue, paroles qui n'étaient sans doute que le résumé des résolutions adoptées dans le conseil féminin qui venait d'être tenu :

— Oui, Juliette, tu as raison ; c'est encore le meilleur moyen ; cours éveiller Joseph, s'il est déjà couché, et dis-lui d'aller chercher au plus près une voiture de place. . . . Mais, mon Dieu ! quelle affreuse aventure ! Suis-je assez malheureuse ? Me trouver ainsi compromise avec un étranger. . . . c'est qu'il est certain que me voilà entièrement à sa merci, Juliette ! et puis-je, du moins, compter sur sa discrétion ?

— Calmez - vous, Madame, je vais lui parler.

— Attends ; il vaut mieux que je lui écrive un mot d'excuse. Après tout, il est jeune ; il doit encore avoir quelque délicatesse ; il ne voudra pas



me perdre par dépit, et puis, vraiment, on pouvait s'y tromper de loin.

— Oh ! certainement, madame, et j'y aurais été prise la première ; mais de près et bien en face, ce n'est plus tout à fait cela.

— Hélas ! je ne le sais que trop ! mais l'autre, où était-il et qu'aura-t-il pensé ?

Ce n'était donc qu'une méprise ! et, sottement, présomptueusement j'avais pu croire un instant que cette jolie femme m'adressait véritablement ses sourires, à moi qu'elle n'avait jamais vu ! Juliette entra tenant un papier. C'était un billet sans signature écrit à la hâte et ainsi conçu :

« Me pardonnerez-vous jamais, citoyen, la promenade nocturne que je vous ai bien involontairement procurée ? Votre ressemblance avec un de mes parents qui devait ce soir me rejoindre à la campagne a causé la plus grande partie du mal. Mon inexcusable légèreté a fait le reste, oubliez cela, je vous en supplie, et surtout n'allez pas m'en vouloir du mauvais tour que je vous ai joué ; j'en suis plus malheureuse que vous, je

vous le jure et vous devez bien le croire. Avant une heure, une voiture vous aura, du reste, reconduit à Paris. »

— Je vais aller commander la voiture, me dit Juliette; ne vous impatientez pas trop.

Et elle sortit.

Je voulais répondre au billet de l'inconnue par quelques mots pleins de dignité blessée et me poser en cœur incompris, ce qui, après tout, n'était peut-être pas la plus mauvaise position à prendre. Je me mis donc à chercher des plumes et de l'encre et je furetai pour en découvrir dans un de ces petits meubles qu'on nomme *bonheur du jour*. D'abord je remuai beaucoup de papiers et je crois, en vérité, que mon inconnue est affligée de la manie d'écrire son journal ou d'enregistrer ses pensées intimes pour les transmettre à la postérité, cette ingrante qui oublie si souvent de payer le port de l'esprit qu'on a mis à son adresse.

Il y avait là des cahiers de toutes les dimensions barbouillés de prose et de vers, mais, au

milieu de tout cela, un objet que ma main voyageuse sentit tout aussitôt et retira avec une incroyable prestesse. Cet objet, ma pensée jalouse l'avait deviné d'avance : C'était un portrait ; un portrait d'homme, sans doute, et certainement celui de l'homme aimé. Je m'élançai, muni de mon trésor, sous la lumière de la lampe d'albâtre et je jetai sur ce médaillon un regard rapide et fébrile.

Le portrait était celui d'un jeune officier de cavalerie dont les traits avaient une étrange ressemblance avec les miens ainsi que je le constatai en m'approchant d'une glace. C'était bien le même ovale, les mêmes lignes, mais avec des nuances qu'il était, d'ailleurs, bien difficile de saisir de loin.

Ce portrait était-il celui de mon frère ? mais comment celui-ci que je supposais à l'étranger, au-delà du Rhin, se trouvait-il à Paris ? comment se faisait-il qu'il portât ce costume militaire ? Il est vrai qu'il a toujours été mal pensant ; dans tous les cas par quel singulier hasard était-

il lancé dans une intrigue avec ma belle inconnue de l'Opéra ?

Je l'ai su depuis. J'ai su aussi que je m'étais un instant et fortuitement trouvé dans une sphère avoisinant de très-près, grâce aux liens du sang, celle du pouvoir.

Quelques instants plus tard, je sortais du pavillon par un passage donnant sur une serre et, toujours conduit par l'adroite soubrette, je trouvais la voiture à une petite porte du parc. Je donnai mon adresse au coin de la rue de la Loi ne désirant pas que l'on sût d'une façon plus positive le lieu de ma demeure. Joseph qui probablement avait reçu l'ordre de ne pas me quitter, les Champs-Élysées n'étant pas très-sûrs à cette heure, monta sur le siège à côté du cocher. Je lui glissai, en descendant, une pièce de six francs dans la main. Ce n'était certes pas payer trop cher les informations politiques que je rapportais d'Auteuil.

Et c'est ainsi que vous avez été avisés les premiers en Europe de ce qui se préparait à Paris.

## VII

Le 13 janvier 1793 à Rome. — Mort de Hugon de Basseville. — L'abbé Maury. — Les offres qu'on lui fait. — Pie VI. — Ses hésitations et ses craintes. — L'Homme du Transtévère. — Epreuves de l'Eglise, Napoléon 1<sup>er</sup> et le Culte catholique. — Il attire l'abbé Maury à sa Cour. — Pie VII. — Il défend à Maury d'accepter le siège épiscopal de Paris. — Désobéissance de ce dernier. — Attitude du cardinal Maury vis à vis du Saint-Siège. — Anecdote de Cour, un bon mot de la duchesse de Brancas. — Revers et chute de Napoléon. — La disgrâce du cardinal Maury. — Le prisonnier du Château Saint-Ange. — Le Franciscain. — Changements d'habits. — Humiliation après les grandeurs. — Mort du cardinal à Rome. — Les vers de Pasquin.

Ce furent les derniers emprunts que je fis à la collection curieuse de mon aimable hôte. Mais, cela m'avait mis en goût de fouiller les archives d'autrui, puis j'en vins à retrouver dans mes propres car-

tons des papiers assez intéressants dont le contenu n'avait pas pu, faute d'espace, entrer dans mes publications antérieures.

Ce que je vais raconter pourrait s'intituler : histoire de la grandeur et de la décadence du cardinal Maury, quoique, par le fait, il ne s'agisse que d'une anecdote relative à la vie accidentée du personnage.

Tout le monde sait que l'abbé Maury fit partie de l'Assemblée Constituante et qu'il y déploya un rare talent de tribun. Orateur puissant, très-ardent dans ses opinions monarchiques et conservatrices, il soutint fréquemment des luttes épiques contre les tribuns révolutionnaires et ne craignit même pas quelquefois de se prendre corps à corps avec Mirabeau dont il avait un peu la parole rugissante et le geste impérieux ; à cette époque, il était dans toute la force de l'âge. Ses cheveux noirs abondants encadraient sa figure un peu bistrée et tombaient en boucles sur ses épaules. C'était un véritable athlète et un type plutôt militaire que clérical ; on comprenait en le regardant qu'il eût

en tenir tête à la foule en certaines circonstances et on se le représentait répondant sur la terrasse des Feuillants, aux cris : « l'abbé Maury à la lanterne ! » par ces mots si courageux et si spirituels à la fois : « Eh ! quand vous m'aurez mis à la lanterne y verrez-vous plus clair ? »

La révolution marcha ; les idées les plus libérales furent dépassées. L'abbé Maury fit comme tant d'autres chercher son salut sur terre étrangère et ce fut naturellement à Rome qu'il alla demander un refuge. Pie VI occupait alors le trône pontifical ; il reçut bien l'abbé Maury dont les idées et les théories ne laissent pas, d'ailleurs, de l'effrayer un peu par leur hardiesse, et il eut pour lui tous les égards qu'il témoignait au vieux cardinal de Bernis, autrefois ambassadeur du roi de France auprès du Saint-Siège, curieux type de l'ancien clergé français, joignant à l'attitude et aux vertus de sa situation exceptionnelle, les habitudes de l'homme de Cour et les goûts d'un protecteur éclairé des arts. N'avait-il pas dans sa jeunesse sacrifié lui-

même aux muses de la plus gracieuse façon ?

L'abbé Maury nommé archevêque de Nice *in partibus infidelium*, habitait donc Rome et cherchait à trouver dans la Ville Eternelle ce calme qu'il n'avait jusque-là pu rencontrer nulle part. On était dans les premiers jours de janvier 1793, le 13 de ce mois qui devait être si fatal et voir de si tristes spectacles, l'abbé Maury réveillé par un bruit insolite s'était levé à la hâte et avait jeté les yeux dans la rue. Une émeute populaire éclatait dans Rome. Le bruit s'était répandu ou avait été semé à dessein dans les quartiers populaires, que l'envoyé extraordinaire de la République française, le citoyen Hugon de Basseville, essayait par l'ordre secret de son gouvernement de soulever contre le pape et son autorité la partie de la populace romaine sur laquelle il supposait que les idées révolutionnaires prêchées par la Convention pouvaient avoir le plus d'empire. Le peuple romain, à part quelques exceptions gagnées à prix d'argent, avait précé-



sément des opinions contraires, et, vivant sur les souvenirs de la grandeur de la papauté, n'entendait pas qu'on touchât à la tiare de Saint-Pierre.

Il est plus que probable, du reste, qu'Hugon de Basseville n'avait pas les intentions qu'on lui attribuait et surtout n'était pas assez maladroit pour braver ainsi les colères d'une population en général si peu maîtresse d'elle-même et si dangereuse dans ses fureurs.

Quoiqu'il en soit, la nouvelle s'étant répandue et n'ayant pas été démentie à temps, une tempête violente s'éleva dans les bas fonds de Rome et monta rapidement du Transtévère jusque dans les beaux quartiers de la ville. L'émeute était impétueuse, terrible et se dirigeait en poussant des cris de mort vers l'ambassade de France. On prévint le citoyen Basseville qu'il allait être assiégé. Il descendit dans la rue et fut lâchement mis en pièces par ce peuple soulevé qui, déchirant son écharpe tricolore, arrachant sa cocarde, disputant ses membres pantelants se fit une joie de trainer tout cela dans le ruisseau.

L'offense à la République française était grave ; comment son gouvernement prendrait-il une pareille insulte ? Le pays n'allait-il pas dans une semblable circonstance payer cher les colères de ce peuple surexcité qui semblait jouir avec délices de son horrible forfait et continuait ses saturnales en prodiguant à la République les plus sanglants outrages ?

Un homme s'était présenté chez l'abbé Maury dans cette affreuse journée et, connaissant ce caractère audacieux, lui avait tout simplement proposé de se mettre à la tête du peuple, de diriger le mouvement si terriblement commencé et de déclarer la guerre à la Convention, lui assurant que la majeure partie de l'Italie répondrait à ce signal de résistance contre des idées odieuses aux populations.

Cet homme était un Transtévérin, un chef de parti, bien évidemment, et dont l'influence personnelle devait avoir un grand empire sur les masses. L'abbé Maury étonné d'abord puis surexcité par les paroles de cet homme lui

da son nom, mais le Transtévérin lui répondit : « le nom ne fait rien à l'affaire, appelle Piétro. »

t ému de semblables propositions qui flat-  
ses instincts énergiques et batailleurs,  
lominé avant tout par un sentiment de pru-  
que les circonstances ne motivaient que  
l'archevêque de Nicée donna au Transtévé-  
ndez-vous dans la soirée et se disposa à se  
e de suite au Vatican.

même instant il recevait un message du  
Père qui lui demandait de se transporter  
s de lui.

bbé Maury trouva Pie VI absorbé dans son  
étude et sa douleur. Près de lui était assis  
dinal de Bernis dans les conseils duquel il  
une grande confiance, mais qu'une circons-  
aussi exceptionnelle laissait muet et gé-  
ant. Les circonstances d'un tel forfait étaient  
ives pour l'avenir de l'Eglise et de la Papau-  
e les deux vieillards n'échangeaient que  
lamentations sans parvenir à émettre

un avis sur ce qu'il convenait de faire dans une aussi extraordinaire situation.

En voyant entrer l'abbé Maury, le Pape eut un mouvement de satisfaction très-marqué ; il semblait qu'il le considérait comme une espèce de sauveur. Mais lorsque après lui avoir demandé conseil il l'entendit développer cette thèse « qu'aux révolutions il fallait opposer les révolutions » et un plan de soulèvement contre les actes de la Convention dont Rome donnerait le signal, il commença à s'effrayer des idées de son conseiller.

L'abbé Maury disait : « A Paris on foule aux pieds les cadavres des prêtres ; à Rome on a trainé dans le ruisseau celui de l'envoyé français. Assassinat pour assassinats. Le fait malheureusement accompli est désormais irréparable, et maintenant que le peuple romain est levé, que la voie est ouverte, il faut que la Papauté y entre résolûment et qu'à l'instar des Grégoire VII, des Jules II, elle appelle l'Italie aux armes pour prendre en main la défense de

e social menacé par la Révolution fran-  
C'est un grand exemple que ces hommes  
ix ont légué à l'Eglise et Votre Sainteté  
e suivre. Ce n'est point par ses ordres, ce  
pas par sa faute que le crime a été com-  
mais le soulèvement qui en a été la cause  
ste et, sans rien approuver, on peut profi-  
e cette colère populaire pour prouver aux  
ations qu'on peut jouer le même jeu qu'el-  
et les battre peut-être avec leurs propres

VI avait écouté ce hardi conseil la tête  
e; il la releva doucement et fit entendre  
parole évangélique : « Celui qui frappera  
e glaive, périra par le glaive, » et il rentra  
e silence.

Songez, très-saint Père, continua l'abbé  
, que vous vous trouvez dans cette situa-  
ou de rechercher et punir les auteurs de  
tat, c'est-à-dire de vous incliner devant les  
urs de carmagnole, ou de prendre l'atti-  
nergique que j'indiquais tout à l'heure tout

en repoussant une complicité avec les meurtriers, complicité que personne, d'ailleurs, n'oserait affirmer.

— Le glaive a été tiré dans Rome et le sang y a coulé, reprit le Pape. Voilà malheureusement un fait qui domine toute la situation et justice devra être faite. Maintenant si l'incendie dont nous sommes menacés, vient à dévorer le trône et le patrimoine de Saint-Pierre, du moins aurons-nous la consolation de penser et de proclamer que ce ne sont pas nos mains qui l'auront propagé.

Pie VI se tourna vers le cardinal de Bernis, comme pour lui demander son avis sur ce qu'il venait de dire. Le vieil ambassadeur inclina silencieusement la tête d'une façon affirmative.

— Voilà une résolution bien chrétienne assurément, dit l'abbé Maury ; mais je ne la crois pas aussi politique.

Et comme il entendait l'horloge sonner une heure du matin, il se leva pour se retirer. Le pape, toujours absorbé dans sa méditation dou-

loureuse, lui serra la main et lui donna congé avec bienveillance comme pour lui montrer que s'il ne suivait pas son avis, il ne doutait pas pour cela de ses bonnes intentions.

L'archevêque de Nicée se dirigea vers le palais que la cour de Rome avait mis à sa disposition depuis le jour où, proscrit, comprenant que sa tête était menacée en France, il était venu demander un asile à la capitale du monde chrétien. A la porte attendait l'homme qui, le matin, lui avait demandé audience; il le reconnut et le fit monter à son appartement où il s'enferma avec lui.

— Les nouvelles sont mauvaises, dit-il au Transtévérin; je viens du Vatican et le Pape hésite; il fait même plus, il refuse.

— Mais, alors tout est perdu, Monseigneur, Je ne vous le cacherai pas : ce sont les Transtévérins qui ont fait le coup, ce sont eux qui ont frappé Basseville qui, protégé par son caractère diplomatique, en abusait pour souffler partout l'esprit d'impiété. Peut-être demain mes compa-

tristes peuvent être poursuivis et condamnés. Mais demain, aussi, le pape peut apprendre en s'éveillant que cent mille voix romaines ont élu l'abbé Maury gouverneur général de Rome et des Etats romains. Ce peuple que vous avez vu dans l'ivresse d'un premier triomphe, ce peuple, je vous l'ai dit, serait heureux de confier à votre courage sa révolution naissante.

— Songez que proscrit, je ne dois qu'aux bontés du pape, la protection et l'hospitalité dont je jouis ici.

— Qu'importe ! le Saint-Père est vieux. Il y a dans son cœur autant de faiblesse que de piété. Il doit, à son âge, laisser agir les amis de la religion et de l'Eglise. Dites un mot et cinquante mille hommes aussi résolus que moi se lèveront à votre voix et une croisade ainsi commencée contre la démagogie et l'athéisme entraînera bientôt dans son action toute l'Europe chrétienne.

L'abbé Maury réfléchissait. Une telle proposition était tellement dans son tempérament et



dans son caractère que la tentation était terrible! « Etre gouverneur de Rome et des Etats de l'Eglise, se disait-il, ah ! sans doute, l'Italie courrait aux armes à ma voix ! »

— Eh bien, monseigneur, quelle est votre réponse? reprit le Transtévérin.

— J'ai besoin de réfléchir; demain, demain....

— Demain? en de telles circonstances demain n'existe pas!

— Je ne veux pas agir sans autorisation, ce serait une usurpation de pouvoir.

— Demain, j'irai vous rendre réponse chez vous. Indiquez-moi votre demeure, je ne vous ferai pas attendre.

Le Transtévérin donna son adresse d'une voix sourde, jeta un manteau sur ses robustes épaules et partit sans dire un mot de plus.

Le lendemain, dès la première heure, l'archevêque de Nicée se rendait au Vatican et racontait mot pour mot au Saint-Père, l'entretien qu'il avait eu dans la nuit avec le redoutable chef de

**parti** dont il connaissait la demeure. Il plaida encore devant le pontife la cause de la révolution catholique et de la résistance à la République française.

Pie VI le regardait et l'écoutait tristement.

— Quand la persécution frappe à notre porte, les héritiers des martyrs ne doivent pas la repousser les armes à la main. Pour ne mettre aucun tort du côté du Saint-Siège apostolique et afin de donner satisfaction au gouvernement français, nous poursuivrons et punirons les coupables. Là est le devoir. Vous dites que cet homme n'a pas trempé les mains dans le sang ? Peut-être a-t-il cru l'Eglise plus militante qu'elle ne doit l'être en réalité. Que le ciel lui pardonne comme nous lui pardonnons. Mais, comme notre cardinal sous-secrétaire d'Etat a ordre de poursuivre, il faut que cet homme disparaisse. Vous avez reçu ses confidences ; faites qu'il puisse échapper à notre justice souveraine.

L'abbé Maury s'inclina respectueusement et sortit la tête baissée du palais pontifical. Il cou-

rut à l'adresse que le Transtévérin lui avait indiquée et frappa bientôt à l'humble porte de ce pauvre logis situé dans une des rues les plus étroites d'au-delà du Tibre.

— Je viens, dit avec une grande émotion l'archevêque de Nicée, vous donner un conseil plus sage, peut-être, que ceux que vous vous étiez cette nuit chargé de me transmettre. . . .

— Sage ? dit le Transtévérin, alors l'Eglise est perdue ?

— Le pape, continua l'abbé Maury, a jugé d'une façon définitive, que le meurtre de l'envoyé français exigeait une prompte réparation et demandait une éclatante vengeance. Mais vos mains ne se sont pas souillées de ce sang et vous avez seulement voulu profiter d'une telle circonstance pour opposer, comme nous disions, révolution à révolution. Le Saint-Père ne l'entend pas ainsi. Mais tout en ordonnant que justice soit faite, il a voulu que vous ne fussiez même pas inquiété. Pour cela il faut disparaître.

— J'aurais pu me sauver moi-même, inter-

rompit le Transtévérin, mais puisque le pape a daigné s'inquiéter de moi, je remets ma destinée entre ses mains.

— Vous vouliez sauver par les armes la ville sainte menacée, vous la délivrerez par la prière. Disparaissez pour quelque temps dans l'ombre des cloîtres. Allez demander aux franciscains un asile qu'ils ne vous refuseront pas. Couvrez-vous de leur saint habit. Sous ses plis naîtront les bonnes inspirations.

Le Transtévérin jeta un indescriptible regard sur le Christ en bois suspendu au chevet de son lit ; il s'en empara, le cacha sous son manteau et dit à l'abbé Maury :

— Eh bien ! partons, Monseigneur ; je suivrai vos conseils et je suis à vos ordres.

Bien des jours s'écoulèrent ; Rome et la papauté eurent leurs années de tribulations. Enfin, Napoléon I<sup>er</sup>, ce grand restaurateur à son profit des traditions du passé, voulant faire sa paix avec l'Eglise et rétablir le culte catholique en France entra en pourparlers avec le Saint-Siège

et on obtint le Concordat. Les églises furent rouvertes ; les autels profanés furent purifiés et consacrés de nouveau. Le gouvernement rappela les membres dispersés de l'ancien clergé pour rétablir une hiérarchie devenue nécessaire à la nouvelle organisation religieuse. Napoléon avait naturellement remarqué les hommes qui, comme l'abbé Maury, joignaient au talent une énergie de caractère et une horreur de la révolution que le Chef de l'Etat avait particulièrement apprécier. Il leur fit des avances et tous n'y répondirent pas. Mais l'un des plus fameux, l'abbé Maury, qui avait toujours eu de l'ambition, accepta.

Il accepta et devint archevêque de Paris, cardinal, dignitaire dans l'ordre de la Légion-d'Honneur, enfin tout ce qu'un prélat peut être sans être pape. Il aimait le monde ; il y était fort brillant. On lui reprochait sourdement bien des infractions aux règles canoniques, bien des écarts dans la pratique du haut sacerdoce auquel il avait été appelé. Mais c'était bien là le chef du clergé de Paris qui convenait à l'Empire nais-

sant et le maître voyait toujours en lui l'homme au tempérament militaire qui, un jour que la population révolutionnaire le poursuivait en criant : « Voilà l'abbé Maury qui va dire sa messe », lui avait répondu en tirant deux petits pistolets de sa poche : « Oui, et voilà mes burettes ! »

Ce fut lui qui donna lieu à l'anecdote que j'ai racontée dans le livre intitulé : *Les salons de Paris sous Louis-Philippe* : Un soir, aux Tuileries, après un grand cercle impérial, le cardinal s'approchant du buffet et ne se souvenant probablement plus que l'on était un vendredi, se fit servir du pâté de gibier et de la galantine; près de lui se trouvait une dame de petite taille, légèrement contrefaite, mais dont l'esprit et les mordantes saillies avaient une réputation quasi-européenne, car toute l'Europe passait alors par la cour de Napoléon I<sup>er</sup>, c'était Mme de Brancas, duchesse de Cereste.

— Voilà, dit-elle à haute voix, ce qui s'appelle pratiquer les libertés de l'Eglise gallicane.

L'empereur entendit le mot.

— Est-ce que Mme de Brancas, dit-il, réclamerait la liberté d'aller dans ses terres ?

L'effet, cette fois, ne suivit pas la menace, mais il ne fallait pas s'y fier, témoin ce qui advint à l'illustre Mme de Staël :

C'était le cardinal Maury qui, parlant de Mme de Navarre, laquelle avait constitué l'Abbaye-aux-Bois et en avait fait une maison d'éducation pour des jeunes filles appartenant à des familles distinguées, disait : : « Quand Mme de Navarre est dans son jardin, entourée de ses religieuses et de ses jeunes filles, il me semble que je vois Calypso au milieu de ses nymphes. »

Bref, très-mondain, un peu léger, au fond homme excellent, charitable et beaucoup plus attaché à ses devoirs que son apparence extérieure n'aurait pu le faire supposer, le cardinal Maury traversa la période heureuse et glorieuse de l'empire ; puis vinrent les fautes bientôt suivies des revers immenses qui abattirent le colosse, l'Europe releva la tête et bientôt changea

de face. Les actes des hommes tout aussi bien que les faits matériels produits par les événements furent considérés sous un aspect nouveau et souvent très-sévèrement appréciés. La position du cardinal Maury était extrêmement délicate : Accueilli, comme nous l'avons vu, par la cour de Rome, il y était demeuré quatorze ans et pendant plusieurs de ces heureuses années il avait représenté en qualité d'ambassadeur auprès du Saint-Siège l'ancienne royauté des Bourbons que Louis XVIII personnifiait à l'étranger; ce fut lorsque le souverain pontife, après avoir admis le Concordat se rendit à Paris et consacra lui-même sous les voûtes de Notre-Dame la gloire et la puissance de l'homme qui, tout en asservissant l'Europe, avait relevé les autels, que l'abbé Maury, fasciné, ébloui, cédant aux tentations de Napoléon et aux conseils de son ambition secrète, se rendit à Paris comme n'avait pas craint de le faire Pie VII et se montra disposé à accepter les propositions du gouvernement impérial. Vainement le pape le supplia-t-il et fluit-



il par lui ordonner de ne pas accepter la situation élevée qui lui était offerte à Paris, l'abbé Maury ne tint compte ni de ces avis ni de ces ordres, et même pendant les douloureux démêlés de Pie VII avec Napoléon, il prit parti pour ce dernier et sembla lui donner raison en toute circonstance. Le cardinal Maury devait donc tomber et tomba, en effet, avec le conquérant vaincu.

Peu de temps après la journée solennelle qui vit le pape Pie VII rentrer dans Rome, alors que se prolongeait la fièvre d'enthousiasme qui s'était emparée du peuple romain à l'approche et à la vue du vénéré pasteur dont la proclamation disait textuellement : « J'éprouve le désir de vous serrer contre mon cœur, ainsi qu'à la suite d'un long et douloureux pèlerinage un tendre père presse étroitement sur son sein des enfants bien aimés. » Peu de temps après ces démonstrations ardentes à travers ces grandes voies romaines qui, depuis les triomphes des consuls et des empereurs n'avaient pas retenti de tels cris d'allégresse, une chaise de poste poudreuse et

entourée de carabiniers pontificaux s'arrêtait la nuit sur les rives du Tibre aux portes du château Saint-Ange.

Un homme en descendit et cet homme était recouvert de la pourpre romaine. Il passa rapidement et en cachant ses traits devant les pelotons de soldats rangés sur les ponts levis du château transformé en prison d'Etat, puis, franchissant les degrés de l'escalier en spirale qui conduisait dans l'intérieur de la citadelle, il s'arrêta, sur un signe de son guide, devant la porte d'un appartement qui s'ouvrit bientôt devant lui.

Ce prisonnier, car c'en était un, qui ne put retenir ses larmes en pénétrant dans ce triste séjour, ce prisonnier dont les yeux éteints et les traits contractés annonçaient les émotions violentes et cruelles, c'était le brillant, le puissant, l'énergique cardinal Maury !

C'était pour expier des erreurs fruits de l'entraînement plutôt que du calcul que les portes du château Saint-Ange s'étaient ouvertes devant lui. Enseveli dans ses réflexions et dans son deuil

il avait à peine jeté un regard sur cet appartement qui semblait devoir lui servir de prison, lorsque des pas retentirent dans l'escalier et que sa porte tourna sur ses gonds pour donner passage à un visiteur nocturne. Le cardinal, comme honteux d'un premier mouvement de faiblesse, se leva avec dignité et demanda : « Que me veut-on ? »

Le personnage qui s'avavançait était un moine franciscain, figure austère, barbe grisonnante, yeux baissés, tenant à la main un paquet de moyenne grandeur. Il s'arrêta devant le cardinal Maury, le considéra quelques instants avec une indicible tristesse et adressant enfin la parole au prélat étonné de cette attitude :

— Eminence, lui dit-il, il y a vingt et un ans que nous nous sommes rencontrés face à face en un jour qui préparait à l'Eglise de terribles tribulations. Dieu ne permit pas que la proposition que je venais vous faire au nom de mes concitoyens vous parût acceptable ; les faits s'accomplirent, mais celui qui agite ou calme les flots sut enfin tirer le bien du mal.

— Alors vous êtes Piétro, s'écria le cardinal Maury en se jetant dans les bras du moine et saisissant de ses mains fiévreuses la main calme et froide du franciscain. Il continua :

— J'ai su que caché à tous les yeux par les bons moines dans les jours du danger, vous aviez été touché de la grâce et que vous n'aviez pas hésité à revêtir leur saint costume sous lequel bien d'énergiques pensées ont dû être comprimées ; j'ai su que par votre piété et vos lumières vous aviez gagné toute la confiance de Pie VII ; aussi lorsque je vois que c'est vous qu'il a choisi pour venir vers moi, je suis convaincu que le souverain Pontife ne veut pas me perdre. Dites-lui que je veux confesser mes erreurs dans son sein et que je puis encore rendre des services à l'Eglise.

— Je n'en doute pas, cardinal Maury, mais je dois, hélas ! m'acquitter d'une mission dont Sa Sainteté m'a chargé, espérant peut-être que la parole d'un ancien ami en adoucirait la rigueur.

— Qu'est-ce donc, mon père? dit le cardinal avec angoisse.

— Ces habits de deuil, du deuil de vos grandeurs, reprit le franciscain, seront plus éloquents que moi.

Et en même temps, déployant le paquet qu'il portait, il étalait aux yeux du cardinal Maury la soutane de drap noir et les bas de laine noirs qui devaient remplacer la pourpre dont il était vêtu.

Maury avait compris; détournant les yeux de ces habits d'une simplicité vulgaire qui désormais devaient être les siens, et, retrouvant sa fermeté avec sa dignité, il se dépouilla de ses vêtements de pourpre, ôta de son cou la chaîne d'or qui y suspendait la croix épiscopale acceptée par lui contrairement aux ordres de Pie VII et, d'une main frémissante, arracha l'anneau pastoral dont sa main droite était ornée.

— Voilà, mon père, dit-il au franciscain, voilà tous les insignes dont l'Eglise avait daigné honorer un pauvre prêtre sorti comme vous des rangs du peuple.

Je ne suis plus maintenant que ce que j'étais lorsque simple abbé je m'échappai de l'échoppe de mon vieux père, Jean-Siffrein Maury le corconnier, et quittai le village de Valréas dans le comté Venaissin pour aller à Paris tenter la fortune. Je ne conserve rien de tous mes papiers que cette lettre, véritable relique, que je vous autorise à communiquer au Saint-Père. Ce sera mon meilleur plaidoyer, ma meilleure défense auprès de Sa Sainteté.

Il fouilla dans un portefeuille qui ne le quittait jamais et en tira une enveloppe jaunie qu'il tendit au franciscain. Celui-ci ouvrit la lettre et lut :

3 février 1791.

« Monsieur l'abbé,

» Vous avez le courage des Ambroise, l'éloquence des Chrisostome; l'estime des gens de bien vous environne. Comme un autre Bossuet, il vous est impossible de transiger avec l'erreur et vous êtes comme le savant évêque de Meaux en

butte à la calomnie. Rien ne m'étonne de votre part. Vous avez le zèle d'un véritable ministre des autels et le cœur d'un Français de la vieille monarchie. Vous excitez mon admiration, mais je redoute pour vous la haine de nos ennemis communs ; ils attaquent à la fois le trône et l'autel et vous les défendez l'un et l'autre. Il y a quelques jours, sans votre imperturbable sang-froid, sans vos ingénieuses réparties je perdais un Français totalement dévoué à la cause de son pays et l'Eglise un de ses défenseurs les plus éloquents. Daignez songer que nous avons besoin de vous, que vous nous êtes nécessaire et qu'il n'est pas toujours bien de s'exposer inutilement à des périls certains. Usez avec modération de ces talents, de ce courage dont vos amis et moi tirons vanité ; sachez temporer, la prudence est ici bien nécessaire ; votre roi vous en conjure, trop heureux s'il peut un jour s'acquitter envers vous et vous prouver sa reconnaissance, son estime et son amitié.

» LOUIS. »

Cette précieuse lettre fut fidèlement déposée entre les mains du Saint-Père par le franciscain dont l'autorité était déjà grande sur l'esprit de Pie VII et qui parvint ultérieurement aux plus hautes dignités de l'Eglise. Elle contribua non moins que les supplications du moine à abréger les épreuves auxquelles l'abbé Maury était destiné.

Ce dernier subit seulement six mois de captivité dans le château Saint-Ange et six autres mois au couvent des Lazaristes.

Il est mort à Rome dans la nuit du 10 au 11 mai 1817. La maladie à laquelle il succomba et qui était une affection scorbutique l'avait défiguré complètement et d'une façon affreuse. Le lendemain matin on trouvait ces deux vers satiriques aux pieds de la statue de Pasquin ;

Qui giace Maury, gallo porporato  
Che vivo e morto, fu sempre mascherato.

« Ci-git Maury, cardinal français, qui, vivant ou mort, porta toujours un masque. »



Dans une obscure église de Rome, on voit gravé sur un pilier un chapeau de cardinal, sans nom, sans inscription, sans épitaphe.

C'est dans cette ombre, dans ce silence que repose l'éloquent orateur, le rival de Mirabeau !

## VIII

Un drame intime à la fin de l'Empire. — Le bal de l'archi-chancelier. — Léonie et don Alvar. — L'étui à cigarettes. — Fernand. — Le duel dans le jardin. — L'enlèvement. — Le ministre de la police et l'Empereur. — La guerre d'Espagne. — Le défilé. — Le combat. — La clémence du marquis. — Elle lui est fatale. — La méprise. — Déplorable issue de cette histoire.

Il se passa vers la fin du premier Empire un drame intime, un drame de famille dont les péripéties se perdirent, au point de vue de l'attention publique, dans les milles complications du grand drame politique qui se jouait alors, dont le bruit fut couvert par celui de l'immense effondrement qui accompagna la chute de Napoléon 1<sup>er</sup>.

Ce drame se produisit dans les plus hautes sphères sociales et ses personnages fréquentaient

tous la cour. Je ne les désignerai que par des initiales ou par des noms de baptême, dans la crainte que des membres de ces familles n'existent encore et que la divulgation de ces faits vraiment romanesques avec accompagnement de leurs noms véritables, ne les froisse et ne les attriste, résultat que je cherche, autant que possible, à éviter.

Très peu de temps avant la guerre d'Espagne, cette désastreuse entreprise qui (pour nous exprimer ainsi) donna le premier coup de pioche à l'édifice impérial, un grand bal devait avoir lieu chez le prince archi-chancelier Cambacérès, bal ordonné par l'empereur qui voulait que les grands dignitaires de l'Empire dépensassent leurs gros traitements de telle sorte que le commerce parisien put largement en profiter. Toute la cour devait se rendre à cette fête que l'Empereur honorerait, peut-être, de sa présence.

Dans le salon d'un de ces grands hôtels de la rue de Varennes, derniers vestiges d'une génération qui, dès cette époque, s'éteignait tous les

jours, larges cadres de l'existence si large de nos pères et dont les vastes jardins sont convoités depuis longtemps par la spéculation avide; dans un salon élégant, mais élégant à la manière de l'Empire, avec une pendule à sujet romain, des vases étrusques, des chaises curules et des meubles dont les ornements étaient copiés sur les modèles d'Herculanum et de Pompéi, la comtesse L\*\*\* femme d'un général de division ayant à Paris un commandement important, disait à un jeune homme de bonne mine, aide-de-camp de son mari :

— Léonie n'est plus là, monsieur Fernand! l'heure s'avance et je suppose qu'elle est montée dans son appartement pour s'occuper de sa toilette.

— Je le pense aussi, madame; ses crayons et ses pinceaux ont été abandonnés sur cette table avec l'esquisse qu'elle avait commencée.

— Tant mieux; je suis heureuse de voir Léonie un peu moins absorbée dans ses idées sombres. Je ne m'explique pas sa tristesse; sa mé-

lancolie me fait peur, Je puis vous dire cela à vous, monsieur Fernand, qui faites en quelque sorte partie de la famille; pour Léonie, j'ai accepté avec le plus grand empressement une nouvelle occasion de distraction et de plaisir. Pour moi cette fête ne sera qu'une fatigue; mais voir Léonie s'amuser d'un bal, la rendre au monde qu'elle a fort négligé jusqu'ici, c'est tout ce que je désire.

— Je vous remercie de votre confiance, madame; comme vous j'ai remarqué la tristesse et les préoccupations de mademoiselle Léonie; il faut espérer que la fête de ce soir à laquelle elle semble se préparer avec un certain empressement, les verra se dissiper.

— Je vais achever ma toilette; la voiture est commandée pour huit heures. Le général qui dîne aux Tuileries viendra nous rejoindre au bal. Je compte sur votre exactitude ordinaire.

— La toilette d'un officier n'est pas bien longue, madame.

Les chevaux avaient plus d'une fois piaffé dans

---

la cour et l'heure était passée lorsque Léonie sortit de son appartement. La comtesse et Fernand l'attendaient sous le péristyle de l'hôtel. Elle parut enfin accompagnée de sa grand'mère et dans la toilette la plus élégante, toilette fort étudiée à coup sûr. Elle était si belle ainsi que la comtesse ne put s'empêcher d'adresser à sa fille un petit compliment maternel. On partit.

Le bal de l'archi-chancelier était superbe. Cambacérès avait bien compris les idées du maître et avait fait les choses largement. Les invités arrivaient nombreux et empressés dans ses beaux salons; les nouveaux venus, femmes ou hommes, sénateurs ou princesses, après avoir salué le maître de la maison, allaient prendre place sur les nombreuses banquettes qui garnissaient les salles de danse; l'orchestre de Julien, le célèbre mulâtre, préludait par de brillantes symphonies dont les notes affaiblies venaient frapper les oreilles des nombreux curieux du dehors. A huit heures et demie les salons étaient pleins (on voit que ce temps-là était bien diffé-

---

rent du nôtre) et lorsque la comtesse arriva avec sa fille, ces dames eurent quelque peine à se bien placer. Cependant le grand renom du général et la beauté remarquable de Léonie firent que les groupes s'écartèrent instinctivement et la comtesse, que son mari ne tarda pas à venir rejoindre, put bientôt, ainsi que sa fille, occuper des places très-enviées et fort en vue.

Quant à Léonie, elle jouissait franchement de ses succès qu'elle avait dédaignés jusques-là et dont, par un singulier caprice, elle semblait fière aujourd'hui. Pour la première fois elle se laissait aller avec toute la bonne grâce de ses jeunes années aux bruyants plaisirs de ce monde qu'elle avait détesté toute sa vie. C'était, en quelque sorte, la première sensation de ce genre qu'il lui faisait éprouver. Elle n'y avait jamais rencontré que l'ennui, elle n'y avait trouvé ni intérêt ni attrait. Peut-être la découverte de cet attrait était-elle récente, mais, à coup sûr, un pareil changement était digne de l'attention sérieuse de la comtesse calme pourtant et confiante, si

heureuse surtout des préoccupations mondaines de sa fille, qu'elle ne réfléchissait pas à cet intérêt si promptement compris, à ce goût si subitement venu.

A peine Léonie avait-elle été assise, que vingt jeunes gens s'étaient élancés pour obtenir la faveur de danser avec elle. Objet de l'admiration générale dans ces salons où étaient réunis les plus gracieuses femmes de France et les personnages les plus connus du monde entier, elle pouvait s'attendre à cet hommage. Mais des vingt élégants empressés de se tourner vers le nouvel astre qui leur apparaissait si radieux, aucun ne put avoir la première contredanse de Léonie. Elle l'avait déjà donnée et cet adroit mortel dont l'invitation semblait avoir été acceptée au vol, placé à quelques pas de la jeune fille, veillait très-notoirement au maintien de son droit, car de temps en temps il jetait à la dérobée un regard vers elle. Ce jeune homme était remarquable sous plus d'un rapport. Sa tête pâle qui annonçait une énergie peu commune, était om-



gée de cheveux noirs aussi brillants et aussi que des cheveux de femme. Il y avait de l'énergie et de la dignité dans son maintien, une noble distinction dans sa mise et lorsqu'il avait passé la parole à Léonie un léger accent avait révélé son origine étrangère.

La comtesse ne le vit que lorsqu'il s'approcha pour réclamer la promesse que Léonie lui avait faite.

— Quel est donc ce jeune homme, demanda-t-elle vivement à l'aide-de-camp, Fernand, qui se tenait à quelques pas d'elle les quadrilles se terminant.

— Que je voudrais savoir son nom ! ajouta-t-elle.

Fernand étonné de l'importance que la comtesse semblait attacher à cette enquête, courut demander à tous ses amis s'ils connaissaient le nom du danseur.

Les premiers lui répondirent : « C'est, dit-on, un riche étranger ; il a un cabriolet fort élégant et des chevaux superbes. »

Cette réponse qui suffit ordinairement à Paris, ne suffisait pas à l'aide-de-camp. Il revint plusieurs fois à la charge et on lui répondit (ce fut une dame cette fois, et il est à remarquer que les dames sont toujours bien renseignées), « c'est un Espagnol et il se nomme don Alvar d'Aspeja. »

Fernand revint alors auprès de la comtesse dont les yeux étaient encore fixés sur le cavalier de Léonie et put satisfaire ainsi cette curiosité maternelle qui ressemblait à de la défiance. La contredanse venait de finir : Léonie se rapprocha de sa mère, conduite par son danseur qui la salua gravement et se retira.

La comtesse avait attendu cet instant avec une vive impatience et, dès que sa fille fut à ses côtés, elle lui demanda si elle voyait l'étranger pour la première fois :

— Non ma mère, dit Léonie, je l'ai déjà rencontré quelquefois dans le monde.

— C'était alors lorsque j'étais souffrante et que ton père t'y conduisait à ma place, car je ne me souviens pas de l'avoir jamais vu.

— Sais-tu son nom, Léonie? ajouta la comtesse après quelques instants de silence.

— Je ne me le rappelle pas bien, ma mère, répondit timidement Léonie, que ce mensonge irréfléchi fit rougir, mais c'est un étranger, un espagnol.

En ce moment le général vint rejoindre sa femme et sa fille. Il causa quelques instants à voix basse avec son aide-de-camp, puis il dit à la comtesse que, d'importantes affaires le rappelant chez lui, il n'attendait pas pour se retirer, la fin de la fête qui se prolongerait longtemps encore et la comtesse lui répondit qu'elle l'accompagnerait.

On venait d'ouvrir une vaste serre où le plus magnifique souper était servi. Le général attendit la fin d'un quadrille où figurait Léonie et conduisit ces dames au souper digne en tous points de l'amphytrion qui l'offrait à ses invités. Lorsque la comtesse était entrée dans la serre, son regard avait cherché dans le groupe nombreux des jeunes gens la tête noble et expressive

de l'Espagnol; mais ce regard inquiet ne put le rencontrer.

Bientôt l'orchestre du mulâtre entama énergiquement le « Grand-Père » sorte de « cotillon » de l'époque et en dépit des invitations dont Léonie était assaillie, le général emmena sa femme et sa fille. Fernand fit avancer leur voiture dans laquelle le général lui dit de monter avec eux, puis tout ce monde brillant se dispersa, et chacune de ces ombres légères qui, tout à l'heure, animaient les brillants salons du prince archichancelier, mit sur ses épaules un soyeux tissu ou une chaude fourrure pour éviter le froid du soir.

L'élégante et rapide voiture qui emportait don Alvar, s'arrêta devant une des plus neuves et des plus jolies maisons de la rue de la Victoire. L'Espagnol donna quelques ordres à son cocher puis gagna son appartement, entre-sol meublé avec luxe, où un valet de chambre de confiance attendait depuis longtemps son maître. Un cabinet de travail précédait la chambre à coucher. Don

Alvar s'arrêta un moment dans la première de ces deux pièces, s'assit à son bureau et écrivit un billet qu'il remit à son valet de chambre, Fabrice, en lui disant : « Tiens, voilà une lettre qu'il faut dès demain matin, et avec toutes les précautions convenues, faire remettre à la fille du jardinier de la rue de Varennes, » puis il se coucha et s'endormit de l'air d'un bienheureux qui vient d'entrevoir le Paradis.

Cependant, quinze jours environ après le bal que je viens de raconter, durant une promenade matinale autour du vaste jardin de l'hôtel du général, Fernand, l'aide-de-camp, se dirigeait du côté d'une porte qui donnait sur la rue, lorsqu'un petit objet attira ses regards vers le gazon où la rosée perlait encore.

Il se pencha et ramassa un étui en paille de riz qui contenait quelques cigarettes de manille.

Fernand avait certainement oublié le danseur de Léonie; la découverte qu'il faisait vint, au moment même, par une puissante corrélation d'idées, le rappeler à son souvenir. Il est certain

que cette découverte était de nature à éveiller bien des soupçons, surtout à une époque où ce n'était pas, comme à présent, une habitude et une mode de fumer. Le général L\*\*\* lui-même ne fumait pas.

L'aide-de-camp rentra tout pensif dans l'hôtel. Pendant le déjeuner de famille, ses regards se tournèrent souvent du côté de Léonie qu'il observait avec soin, mais les traits de la jeune fille ne trahissaient aucun trouble intérieur et cette contenance sans embarras déjouait toutes suppositions fâcheuses.

Dans la journée, la comtesse était sortie pour faire des visites, laissant Léonie aux soins de sa grand'mère. Mais la présence de la vieille dame qui faisait tout ce que voulait sa petite-fille, n'était pas, contre les dangers possibles, une suprême garantie. Léonie trouva le moyen de faire seule le tour du jardin et d'avoir derrière un massif un petit colloque avec la fille du jardinier. Fernand vit tout de sa fenêtre, et ce manège le frappa vivement.

Après une soirée fort tranquille, chacun se retira. La nuit vint. Depuis une heure environ, tous les bruits de l'hôtel avaient cessé lorsque l'aide-de-camp descendit silencieusement de sa chambre et se dirigea vers une des portes du grand vestibule. Laisant alors le flambeau qui avait éclairé sa marche, et sortant avec précaution, il s'avança rapidement vers les massifs du jardin que la lune éclairait assez incomplètement.

La marche de Fernand était inégale et saccadée. Tantôt lente, tantôt vive, elle semblait obéir à une fiévreuse impulsion. Quelquefois, il s'arrêtait, retenait son haleine pour mieux écouter et puis, au bout de quelques minutes, il continuait d'avancer à travers les allées ombragées du jardin. Fernand avait tout compris par instinct, tout deviné. Le billet qu'il supposait avoir été remis par la fille du jardinier et mille observations passagères sur l'humeur et le caractère de Léonie, revenant à son souvenir, se représentaient à sa pensée maintenant qu'il savait qu'une intelligence pouvait exister entre don Al-

var et la jeune fille, lui faisaient avec raison redouter quelque démarche hasardée de l'Espagnol ou même quelque embûche habilement préparée.

Au détour d'un sentier, il fut en face de la petite porte; elle était entr'ouverte.

En ce moment la lune sortit d'un nuage; elle éclaira la clairière qui séparait la porte des premiers massifs du jardin et deux épées brillèrent sous le bras de Fernand. Ces deux épées de combat qu'un habile armurier avait montées tout exprès pour le général et que celui-ci avait données à son aide-de-camp qu'il considérait comme un fils, figuraient encore paisiblement, quelques instants avant la sortie de Fernand, au trophée qui ornait son alcôve.

Voyant la porte ouverte, il rentra brusquement dans l'allée qu'il venait de quitter et revenant sur ses pas, s'avança vers la pelouse qui s'étendait devant la maison et se plaça en sentinelle sous un arbre touffu.

Bientôt, le bruit léger d'une marche lointaine,



retentit dans la partie de l'allée circulaire que Fernand n'avait pas suivie tout d'abord. Serrant convulsivement ses deux épées contre sa poitrine, il s'avança du côté où le frémissement du sable s'était fait entendre, et bientôt il vit près de lui un homme enveloppé d'un manteau.

— Qui êtes-vous, monsieur, pour pénétrer aussi tard dans le jardin du général L<sup>\*\*\*</sup>, dit-il, et où allez-vous ?

Don Alvar, surpris de cette brusque apparition, recula de deux pas.

— Où allez-vous, monsieur ? reprit vivement Fernand.

Don Alvar garda d'abord le silence ; peut-être cherchait-il quelque idée, quelque prétexte plausible qui put le tirer de cette position cruelle, mais sa présence d'esprit lui fit défaut et alors il répondit avec hauteur :

— Mais, vous-même, qui êtes-vous pour m'interroger ainsi ? qui êtes-vous pour parcourir à cette heure les abords de cette maison ?

— Toute explication de ma part n'est que de

la condescendance. Qu'il vous suffise de savoir que mon devoir et l'intérêt naturel que je porte à la famille du général, m'autorisent à faire les questions qui semblent tellement vous embarrasser.

— Vos questions ne m'embarrassent pas ; mais, croyez-moi, séparons-nous sans discuter davantage ; allons chacun de notre côté et terminons sans bruit une scène fort ridicule pour tous deux.

— Mais vous vous méprenez étrangement ! votre présence à cette heure dans ce jardin, près de ce pavillon, n'est pas simplement ridicule, elle est odieuse ! et jusqu'à plus ample explication, je vous préviens que je tiens votre conduite pour celle d'un lâche !

— Monsieur ! s'écria don Alvar avec rage, on ne m'a jamais fait entendre un pareil langage et celui qui l'aurait tenu, s'en serait promptement repenti !

— Vous voyez que j'ai tout prévu, dit froidement Fernand ; voilà deux excellentes épées, deux

lames d'une égale force; choisissez promptement. Il y a, vous le comprenez, des actes qui ne peuvent s'expier que par le sang.

Don Alvar saisit brusquement une des épées que Fernand lui tendait. Fabrice qui avait suivi son maître et que le bruit avait attiré, s'élança entre les deux adversaires et jeta vers don Alvar un regard suppliant: mais le maître furieux, éloigna sévèrement le serviteur fidèle.

— Voici un témoin tout trouvé ! dit Fernand.

Le combat s'engagea; lent et indécis d'abord, on eut dit un assaut d'adresse. Les deux jeunes gens étaient à peu près de la même force, mais don Alvar avait pour lui la vigueur du bras et un imperturbable sang-froid. Évidemment, il ne voulait pas d'abord tuer ou même blesser grièvement son adversaire qui, après tout, pouvait être un parent, un frère de Léonie. Mais peu à peu, une idée de jalousie lui vint à l'esprit, idée dominante, impérieuse. Fernand, de son côté, las de cette lutte inoffensive, oublia toute règle, toute mesure, et s'élança vers l'Espagnol avec

une colère qui donnait à son arme un mouvement convulsif; en cet instant, le fer des deux épées grinça d'une façon sinistre. Don Alvar attendait son adversaire la pointe au corps; il le repoussa rudement et Fernand qui ne s'était pas ménagé une favorable position pour rompre, reçut dans la poitrine un violent coup d'épée. Il tomba comme frappé de la foudre.

La porte du pavillon venait de s'ouvrir, et Léonie parut échevelée, tremblante. Depuis longtemps la jeune fille attendait le signal de l'entrevue dernière qu'elle avait accordée à don Alvar et que Claire, gagnée par l'Espagnol, leur avait ménagée dans le jardin; avertie par le bruit des armes, elle voulait sans doute se jeter entre les combattants.

Pendant que Fabrice et le jardinier s'efforçaient de secourir le mourant, don Alvar s'élança vers elle; mais Léonie vit aussitôt les taches du sang qui avait jailli sur ses vêtements, et, muette et pâle, elle parut devant lui comme une apparition funèbre, vainement Alvar éper-

du, lui donnant une explication rapide, voulut-il alors la conduire dans le pavillon pour l'éloigner de cette scène de douleur, la jeune fille dont les genoux fléchissaient, demeura sur le seuil et se livra au plus affreux désespoir.

Puis, comme les bruits intérieurs pouvaient faire supposer que la maison se réveillait, perdant toute présence d'esprit devant le cadavre de Fernand, ne pouvant plus penser à sa famille sans voir sa propre honte et la terrible catastrophe dont elle était cause, Léonie s'écria :

— Don Alvar, je ne peux pas rester ici un moment de plus ! emmenez-moi ! partons, partons !

Et elle tomba évanouie dans les bras de l'Espagnol qui, la voyant chanceler, s'était élancé pour la secourir.

Trois heures après, une calèche attelée des quatre merveilleux chevaux que possédait don Alvar, atteignait un relai assez éloigné des environs de Paris, où quatre vigoureux chevaux

---

de poste les remplaçaient et s'élançaient à fond de train sur la route de Bayonne.

Cependant, avant le jour, le général demandait à voir le ministre de la police, lequel était encore couché à une heure si matinale, mais qui fit introduire immédiatement le visiteur considérable qu'on lui annonçait.

Le général lui expliqua avec une vive émotion et en peu de mots, le drame qui venait de se passer dans le jardin de son hôtel. Il lui demandait de faire poursuivre immédiatement les fugitifs et de lui rendre sa fille.

Le ministre avait écouté fort attentivement le récit, mais semblait montrer une froideur que le général ne pouvait guère comprendre.

Ce dernier fut jeté dans une véritable stupeur lorsque le ministre lui dit :

— Vous vous exagérez peut-être votre malheur, général, et peut-être aussi le mal n'est-il pas aussi grand que vous le supposez. C'est un très-grand seigneur que ce don Alvar de Aspeja (ce qui, par parenthèse, n'est que le plus

humble de ses noms), il est marquis et.....

— Que m'importe ? s'écria le général avec colère.

— Cela m'importe beaucoup à moi, dit le ministre, et vous allez le comprendre : vous n'êtes pas sans savoir, mon cher général, que Sa Majesté l'Empereur est sur le point de déclarer la guerre à l'Espagne; toutefois, la pensée de cette expédition est encore absolument secrète. Le public croit à une guerre prochaine, mais il ignore laquelle. Sa Majesté ne doit lancer que dans trois semaines ou un mois, une fameuse proclamation dont j'ai eu connaissance, moi, et qui étonnera l'Europe par la netteté de son audace. Eh bien ! dans ces circonstances toutes spéciales, j'ai reçu des Tuileries des ordres particuliers concernant les Espagnols grands et petits qui se trouvent en France. Ces ordres sont formels : on ne veut donner l'éveil par aucune tracasserie, par aucune sévérité envers les Espagnols, surtout ceux qui habitent Paris. C'est à ce point, que mes agents verraient, je crois,

un homme de cette nation tirer un rouleau de cinquante napoléons de la poche d'un maréchal de France, qu'ils détourneraient les yeux pour ne pas l'arrêter.

— Je cours chez l'Empereur, dit le général.

— C'est ce que vous avez de mieux à faire ; officieusement je me mettrais à votre disposition en cette circonstance, mais officiellement, je ne devrais pas agir.

Le général se retira fort mécontent et se rendit aux Tuileries. Mais le ministre de la police avait déjà eu le temps de faire parvenir à l'Empereur une courte note concernant cette affaire. L'audience au lieu d'être accordée de suite, fut ajournée au soir, et Napoléon, reprenant le thème de son ministre de la police, dit au général que le mal n'était pas si grand peut-être qu'il le supposait et que « tout finirait comme à Feydeau, par un doux mariage ; » toutefois, des ordres furent donnés en apparence.

Cependant, la rapide calèche qui emportait Léonie, don Alvar et Claire, la fille du jardinier



qui n'avait pas voulu séparer sa fortune de celle de sa maîtresse, franchissait les derniers espaces qui séparaient Saint-Jean-de-Luz de l'Espagne. Quatre jours plus tard, Léonie prenait possession du château d'Henarès, manoir héréditaire de don Alvar d'Aspeja, marquis d'Henarès, grand d'Espagne de première classe et l'un des personnages les plus considérables de sa province.

Dès le soir de son arrivée, Alvar cédant loyalement aux instances de Léonie, avait fait venir un prêtre et consacrer religieusement dans la chapelle du château les nœuds qui les unissaient, cérémonie qui tranquillisa en partie la conscience de Léonie mais ne calma pas les douleurs que lui causait le deuil dans lequel elle avait plongé sa famille.

Deux mois après, Napoléon lançait une proclamation dans laquelle il déclarait déchue du trône d'Espagne la famille des Bourbons et faisait connaître sa volonté de placer sur ce trône son frère Joseph alors roi de Naples.

Toute l'Espagne courut aux armes comme un

seul homme, et le marquis d'Henarès qui rapportait de Paris des impressions qui l'avaient trop bien préparé à cette déplorable détermination du grand conquérant, ne fut pas le dernier à organiser la résistance dans la province dont il était un des chefs naturels.

Le château d'Henarès, vieille construction des Maures, devait son nom à la rivière dont les eaux argentées traversaient la riche vallée qu'il dominait. Assis sur un trône de rochers escarpés, ramifications imposantes de la chaîne de Somosierra, il semblait gouverner et protéger tout ce beau côté de la Vieille-Castille. Le marquis le fortifia en prévision d'une attaque peu probable, du reste, et se mit à la tête des troupes et des guérillas de la province.

Cependant les Français avaient franchi la frontière espagnole et s'avançaient en dépit des efforts de ce peuple que l'on voulait asservir sans le consulter sur le choix du maître et dont la haine profonde pour les nouveaux dominateurs que la France lui envoyait se manifesta promptement.

ment par la plus opiniâtre, la plus héroïque résistance.

Quelque temps après le commencement de cette funeste guerre, un convoi français s'était aventuré à la chute du jour dans le redoutable défilé de Pancorvo. Le village appelé « las penas de Pancorvo » placé au pied de ces montagnes sauvages leur a donné son nom. Jamais plus sombre paysage ne s'est présenté aux regards de l'artiste ou du voyageur.

Un château ruiné paraît chanceler au sommet de ces rochers immenses. C'est, dit-on, le manoir de Roderic, le dernier roi des Goths ; ses murailles grises que l'on aperçoit avec peine du fond de la vallée ressemblent à de vieux géants prenant leurs ébats dans ces régions presque inaccessibles.

Le convoi français après avoir marché une grande partie de la journée sous un soleil ardent était arrivé au moment où le jour tombait à l'entrée du défilé de Pancorvo. Les mules fatiguées d'un long trajet n'avançaient plus qu'avec peine

et lenteur. On s'arrêta quelques instants dans le village qui avait été peu de jours auparavant le théâtre d'une lutte sanglante entre les troupes françaises et les partisans espagnols. Ce bourg dévasté et à demi incendié n'offrait plus au milieu de ses décombres qu'un abri trop incertain pour que le détachement pût y passer la nuit, d'ailleurs l'officier qui le commandait avait ses instructions précises et devait hâter sa marche, le convoi poursuivit donc sa route après deux heures de repos.

Une avant-garde de voltigeurs précédait le convoi français, les soldats qui la composaient, habitués qu'ils étaient déjà aux embûches espagnoles, marchaient avec prudence, écoutant attentivement tous les bruits de la montagne. C'était un dangereux défilé à franchir que celui de Pancorvo et certainement il eût été plus sage de ne pas s'y hasarder ainsi à la chute du jour. Ces gigantesques rochers ne pouvaient-ils receler toute une armée dans leurs flancs noirs et déchirés? mais les ordres étaient formels. Ces ordres étaient basés

sur la persuasion où l'on était au quartier général que le premier combat qui avait eu lieu au village de las Penas de Pancorvo, en permettant aux Français de traverser le défilé, avait reporté une première fois sur un autre point les efforts des guérillas espagnoles, et puis, grâce à la lune, la nuit était claire presque comme un jour du pâle soleil de France.

Cependant sur les débris du vieux manoir de Roderic, au sommet de ces blocs immenses, un homme était assis pensif et tout absorbé par la contemplation du vaste et admirable panorama qui l'entourait de tous côtés. Près de lui étaient posés sur une ogive brisée sa carabine et son manteau. C'était don Alvar, c'était le marquis d'Henarès, il avait reçu de la « junte » de la Vieille-Castille l'ordre de venir réoccuper les montagnes qui coupent la route de Burgos afin d'intercepter les communications françaises et il lui avait fallu trouver le courage de se séparer de Léonie demeurée sous bonne garde au château d'Henarès.

---

Il admirait en ce moment le magnifique paysage qu'il dominait et que l'ombre transparente des nuits d'été ne déguisait pas entièrement, cette plaine dont l'œil ne pouvait mesurer l'étendue et qui renfermait deux provinces, ce tableau grandiose contenu entre de noires montagnes et le ciel lumineux, ces vastes campagnes coupées par des rivières dont les sinuosités éclairées ressemblaient à de longs serpents d'argent, ces lointains majestueux qui conservaient encore quelques teintes de pourpre, en un mot toute cette belle nature immobile sur laquelle régnait un religieux silence.

Un bruit éloigné s'était fait entendre dans le défilé. Don Alvar, s'appuyant aux pierres grises des ruines venait de se pencher du côté de la plaine. Mais c'était du défilé même que partaient ces bruits. Les Français en avaient déjà franchi une partie; leur marche était lente, car les mules se soutenaient à peine sur le chemin difficile qui devait exercer longtemps encore leur patience et leur habileté. Cinq fourgons et une

voiture de voyage composaient le convoi que quatre cents hommes accompagnaient. Cette escorte, imposante dans la plaine, devenait bien insuffisante pour traverser la montagne où deux cents guerilleros déterminés eussent facilement écrasé un détachement plus nombreux. Or, la troupe du marquis en contenait le double. Don Alvar cherchait encore à reconnaître le bruit qui avait attiré son attention lorsqu'un cri lointain se fit entendre. Au même instant un homme couché à quelques pas de lui, derrière un figuier nain, se leva brusquement et dit : « Señor, les voilà ; c'est le signal. »

Aussitôt un coup de sifflet retendit dans les ruines et cent hommes étendus sur l'herbe se dressèrent en se drapant dans leurs manteaux bruns, apparition véritablement fantastique et théâtrale. Alors don Alvar fit approcher deux des chefs auxquels il donna des ordres à voix basse, puis la troupe descendit silencieusement la montagne et rejoignit les partisans embusqués dans les rochers. Saisissant brusquement sa

carabine, don Alvar se hâta lui-même de quitter les ruines afin de se rapprocher du lieu du combat et d'empêcher par sa présence tous les malheurs inutiles qui suivent presque toujours une victoire qu'il prévoyait.

Cette victoire fut prompte, en effet. Les voltigeurs français ajustés de près par d'invisibles ennemis, tombèrent en grand nombre sous le premier feu des Espagnols, puis ceux-ci voyant qu'ils avaient mis le désordre dans les rangs de leurs adversaires, sortirent des rochers et se précipitèrent avec impétuosité sur le convoi. Bientôt au milieu des cris de terreur poussés par les blessés français, qui tombaient dans les précipices immenses dont cette route est bordée et malgré les prodigieux efforts de l'officier qui commandait l'escorte, le convoi français fut emporté par les partisans du marquis d'Henarès.

Don Alvar avait fait preuve pendant le combat d'une bravoure presque téméraire. Dès que la lutte fut terminée, il chercha à en adoucir les suites, mais il est difficile en pareil cas, de



contenir le soldat espagnol. On fit cependant quelques prisonniers et parmi ceux-ci se trouvait l'officier qui commandait le convoi et qui, adossé contre un rocher, s'était longtemps défendu contre quatre assaillants, on l'amena devant le marquis.

Déjà ce dernier avait entendu murmurer à son oreille des paroles telles que celles-ci : « Señor, vous savez que les Français ont fusillé il y a quelques jours l'alcade de Las Penas de Pancorvo ? ou : Señor, vous n'ignorez pas que les Français ont pendu dernièrement Fra Antonio qu'on voit d'ici tourner encore au clair de la lune. »

Le prisonnier s'approcha :

— Où conduisiez-vous ce convoi ? lui demanda le marquis en français.

Mais ayant jeté les yeux sur lui, il fit entendre un cri sourd. Don Alvar venait de reconnaître Fernand, son adversaire du jardin de la rue de Varennes, l'homme qu'il croyait avoir tué. Dans ce premier mouvement qu'il n'avait pu maîtriser,

le marquis d'Henarès s'était levé brusquement comme pour fuir un spectre vengeur, mais cette émotion terrible fut aussitôt dominée par lui; les assistants comprenaient bien qu'il se passait là quelque chose d'extraordinaire. D'un geste impérieux il les écarta et fit signe qu'il voulait parler sans témoin à l'officier français. Puis, s'avancant vers Fernand, dont l'attitude noble et fière ne décelait aucune frayeur, il lui dit :

— Ne me reconnaissez-vous pas ? avez-vous perdu tout souvenir ?

Fernand leva les yeux, une expression soudaine d'étonnement et de colère vint animer ses traits.

— Je veux vous sauver, continua le marquis d'Henarès parlant à voix basse, comme s'il eût encore la crainte d'être entendu.

— Me sauver ? dit Fernand. Merci, merci ! je ne veux pas de votre pitié ! et d'abord, qu'avez-vous fait de la malheureuse Léonie ? abandonnée sans doute, morte, peut-être ! . . .

— Silence ! Monsieur, dit don Alvar avec une

grande dignité, vos insultes ne peuvent m'atteindre. Mlle Léonie est devenue ma femme, la marquise d'Henarès et je la crois aussi heureuse qu'elle puisse l'être loin des siens. Je veux vous sauver, je le répète; j'ai résolu de vous arracher à une mort certaine et, bien que ce soit difficile, j'espère réussir, si toutefois vous ne vous opposez pas vous-même, par d'imprudentes et inutiles colères, à l'accomplissement de mon dessein.

— Mais pourrez-vous sauver aussi la femme que j'étais chargé de conduire à Burgos? Sans doute elle attend avec effroi ce que vous déciderez sur son sort.

— Quelle est donc cette femme ?

— C'est la comtesse elle-même qui allait rejoindre le général.

— O Providence ! tu me permets de réparer une partie du mal que j'ai fait. Oui, je vous sauverai tous les deux ; vous pourrez tout à l'heure annoncer à la comtesse que, par un miracle du ciel, elle échappé au plus terrible des dangers.

Il est inutile de me nommer, un guide chargé d'un sauf-conduit va vous indiquer des routes promptes et sûres; les débris de l'escorte que vous commandiez vont vous être rendus. Seulement j'exige de vos soldats et de vous-même le serment de ne plus porter les armes contre l'Espagne, contre mon pays.

— J'engage ma parole d'honneur qu'il en sera ainsi pour eux comme pour moi, dit Fernand.

Le marquis d'Henarès fit un signe et les officiers de la guerilla se rapprochèrent. Il parla bas à l'un d'eux qui emmena le prisonnier.

— Messieurs, dit froidement le marquis à ceux qui étaient demeurés près de lui, j'ai fait prendre par nos prisonniers l'engagement de ne plus porter les armes contre l'Espagne, je les renvoie à Burgos avec un sauf-conduit; j'ai les plus graves raisons pour agir ainsi; de plus, c'est une bonne leçon que j'ai voulu donner aux Français, une leçon de générosité: ceux-ci diront à leurs camarades que les Espagnols n'ont jamais

mérité le nom de brigands qu'ils leur donnent.

J'ai dit que les partisans qui avaient assisté à l'interrogatoire de Fernand avaient bien compris au cri de surprise et presque de terreur du marquis d'Henarès à la vue de l'officier qu'on lui amenait, qu'il y avait dans tout cela quelque chose d'extraordinaire ; mais ils accueillirent avec stupeur le résultat final de l'entretien et baissèrent la tête en grondant. L'acte de clémence du marquis les détacha singulièrement de lui.

Don Alvar put bientôt s'en apercevoir : très-peu de jours après la scène que je viens de rapporter, dans un combat avec les Français, il se vit tout à coup entouré d'ennemis. Ses soldats eussent aisément pu le sortir de cette position critique ; ils ne le tentèrent pas et le marquis fut fait prisonnier à son tour.

L'engagement avait été aussi vif qu'important. Les guerilleros du marquis n'avaient pas combattu seuls ; les troupes anglaises les soutenaient. Les Français étaient commandés par le général comte L. . . . , le champ de bataille leur resta.

Le général qui s'était fait rendre compte du rang et de l'importance des principaux prisonniers ne voulut pas décider de leur sort, particulièrement de celui du marquis d'Henarès avant d'avoir reçu des instructions spéciales du grand quartier-général de Madrid auquel il expédia aussitôt des dépêches.

Quelques jours plus tard, le général L.... arrêté sur l'un des plateaux de la Somosierra et entouré de quelques officiers français, considérait avec admiration la plaine si fertile et si riche qui chatoyait étendue à leurs pieds comme un brillant tapis de Turquie. En face d'eux, la Vieille-Castille se prolongeait jusque dans les brouillards de l'horizon. Au-dessous d'eux la petite rivière d'Henarès serpentait paisiblement en mille détours et à l'une des extrémités de l'arc formé par l'imposante chaîne de montagne, la silhouette du château d'Henarès apparaissait elle-même comme digne complément d'un si remarquable tableau.

— Ce château commande, en effet, tout le

---

pays, et serait une prise importante, dit le général comme se parlant à lui-même. Vous le nommez ?

— Le château d'Henarès, mon général, dit un des officiers.

— Henarès ? il me semble que j'ai entendu ce nom quelque part.

— C'est le nom de l'un de vos prisonniers, d'un des chefs les plus importants et les plus dangereux de cette province.

— Et vous pensez que ce paysan a dit vrai et qu'il existe un chemin détourné conduisant sous ces vieilles murailles.

— J'ai tout lieu de le croire, mon général ; d'abord la position du château autant que nous pouvons la juger d'ici, indiquerait assez bien le chemin couvert dont il nous a appris l'existence, et puis cet homme que je menaçais d'une mort immédiate n'aurait pas, avec ses religieux scrupules, voulu mentir *in extremis*.

— C'est juste ; eh bien ! il faut que nous soyons sous peu maîtres de cette vieille forteresse.

Cependant Léonie qui avait d'abord accepté son étrange destinée avec une fermeté inspirée tout à la fois par l'amour et le désespoir, mais dont les conséquences se produisant lentement et une à une renouvelaient sans cesse le pénible souvenir, Léonie dans les premiers temps de sa vie nouvelle, de sa vie d'Espagne, s'était efforcée d'oublier les terribles incidents qui avaient amené ce brusque et complet changement d'existence ; parfois une sorte d'attrait romanesque la rattachait à cette vie que le destin lui avait préparée, enveloppait don Alvar d'un voile mystérieux et faisait du noble possesseur d'un manoir dans la Vieille-Castille, quelque féal chevalier d'autrefois, jaloux de l'amour de sa dame et de l'honneur de son pays.

Mais la première absence du marquis fut une bien cruelle épreuve pour la jeune femme. Isolée dans cette vieille forteresse tenue sur le pied de guerre, et dont le commandement avait été remis à Fabrice dont elle connaissait l'antipathie pour les Français, Léonie passait les plus tristes jours.



Par une fatalité déplorable, la seule personne qu'elle eût amenée de France, Claire, la jeune fille du jardinier de la rue de Varennes, était tombée subitement malade peu de temps après son arrivée au château, et avait promptement succombé à des souffrances que le climat d'Espagne avait causées *peut-être*. Avec son imagination si impressionnable, Léonie devait voir dans ce malheur une nouvelle punition, un avertissement nouveau. Cette mort frappa vivement son esprit. Était-elle bien naturelle ? en pleurant sur l'infortunée et dévouée compagne de son exil, elle crut entrevoir sa propre tombe. Mais Alvar était là, Alvar l'adorait, Alvar la protégerait.

On remplaça Claire auprès de la marquise par Pepita, la sœur de Fabrice, et qui avait les mêmes antipathies que lui.

Léonie attendait donc le marquis d'Hénarès qui avait promis de venir la visiter de temps en temps. Sa tristesse après le départ de don Alvar s'était changée en une souffrance sourde dont elle ne comprenait pas bien la cause. Sa tête

s'alourdissait par moments et les remèdes qu'on lui avait donnés avaient plutôt irrité son mal qu'ils ne l'avaient calmé.

Une nuit, un grand bruit se fit entendre ; la fusillade retentissait autour du château ; bientôt elle redoubla et le tumulte avec elle. Les Français, parvenus jusqu'aux pieds des murs sans avoir été découverts, s'étaient introduits dans la première enceinte et il leur avait été bien facile alors de vaincre la petite garnison surprise. La lutte fut courte, mais sanglante, et il fallut passer sur le corps de Fabrice pour pénétrer dans l'intérieur du vieux manoir.

Léonie épouvantée avait voulu quitter sa couche, mais elle était tombée inanimée sur le sol. Ce fut là que la trouva Pepita lorsqu'elle se précipita dans son appartement, au moment où les Français envahissaient le château de toutes parts.

— Sainte Vierge ! dit Pepita en s'enfuyant, la señora marquise est morte !

Le général L.... qui dirigeait l'attaque en per-

sonne s'élança dans la chambre, et saisissant le flambeau que la main défaillante de Léonie avait laissé choir, il en dirigea la clarté vers l'estrade où gisait sa malheureuse prisonnière et dans cette belle tête à demi couverte par de longs cheveux noirs, dans ce corps inanimé si admirablement gracieux, le comte L.... reconnut avec effroi sa fille Léonie.

— Du secours ! s'écria-t-il ; un médecin !

Le médecin militaire ne tarda pas à paraître. Le comte et lui replacèrent Léonie sur son vaste lit de châtelaine.

— Où est Claire, la jeune fille qui l'avait accompagnée ? dit le général à Pepita.

— Elle est morte depuis quinze jours, répondit la sœur de Fabrice.

Le général fronça le sourcil.

— Major, dit-il au médecin militaire, ne me cachez rien de ce que vous pensez, je vous en conjure !

— Général, dit celui-ci, je n'ai pas perdu toute espérance, ce n'est point là la mort, mais un en-

---

gourdissement léthargique. Je vais tâcher de faire prendre à madame un puissant antidote, car je flaire ici un empoisonnement.

— Ah ! les misérables ! s'écria le comte furieux.

Et déchirant aussitôt une page de ses tablettes il écrivit rapidement un ordre qu'il fit immédiatement porter à son quartier général.

C'était l'arrêt de mort du marquis d'Hénarès.

.....

Quelques années plus tard, on voyait souvent sur les terrasses du jardin des Tuileries, une femme en deuil toute jeune encore, et dont les traits se gravaient vite dans le souvenir, conduire doucement sa mère vers les endroits échauffés par le soleil. Près d'elle marchait quelquefois un homme dont la figure pensive et altérée trahissait les luttes intérieures, les souffrances morales. De temps en temps il jetait à la dérobée un triste regard sur sa jeune et belle compagne et quelquefois aussi les yeux de Léonie rencon-

---

traient involontairement ceux de Fernand. Mais entre elle et lui se dressait un terrible obstacle : la tombe d'un homme aimé.

Cette histoire vraiment romanesque passa de bouche en bouche à la cour de Napoléon I<sup>er</sup> et, je le répète, elle eût eu un retentissement bien plus considérable encore à cause de son étrangeté, si le bruit qu'elle fit ne s'était perdu dans celui bien autrement grand de l'effondrement de l'Empire.

## IX

**Le marquis du Hallay-Coëtquen. — Son portrait au physique et au moral. — Plus humain et plus sensible que sa réputation. — Réceptions des gentilshommes ordinaires de la chambre du roi aux Tuileries. — Un mot sévère de la Dauphine. — Tenue irréprochable du comte l'Espérance de l'Aigle. — Éloge formulé par Charles X. — Excursion au château de Romilly. — Opinion du marquis du Hallay sur les femmes. — Histoire d'un duel. — L'insulte, le combat et le serment au blessé. — Le bal de l'Opéra. — La rencontre amoureuse. — Une soirée au Marais. — La bague antique.**

J'ai beaucoup et très-particulièrement connu le fameux marquis du Hallay lequel, malgré la différence d'âge qui existait entre nous, m'avait pris en grande amitié, amitié que, par parenthèse, il m'a continuée jusqu'à la fin de sa vie. C'était un homme qui valait cent fois plus, au fond, que

la réputation qu'il s'était faite par ses trop nombreux duels et, en se posant, tout seul, en tribunal d'honneur des maréchaux de France, il a passé les dernières années de sa vie à réparer le mal qu'il avait fait lui-même et empêché, autant que possible, le mal que les autres pouvaient se faire entre eux.

Grand, assez gros, carré d'épaules, les cheveux coupés en brosse, il avait conservé le type et la raideur militaire; il louchait, et cette irrégularité du regard jointe à sa qualité de gaucher devait, dans un duel, le rendre, non moins que sa force comme manieur d'épée, un des plus redoutables adversaires qu'on pût rencontrer.

Boutonné jusqu'au cou dans son habit noir, lorsqu'il se montrait dans un salon ou qu'il paraissait dans les couloirs de l'Opéra où il avait une loge à l'année, ceux qui, par hasard, ne le connaissaient pas, ne manquaient pas de demander son nom, tant sa personnalité avait quelque chose de particulier. Il semblait que ce fût le dernier échantillon d'une espèce disparue et à lui

---

seul, il représentait toute une époque de la Restauration, celle de la lutte continuelle et sanglante entre les officiers de l'armée de la Loire et ceux de la maison du Roi.

Il m'arriva de lui demander combien de duels il avait eus dans sa vie :

— Je ne m'en souviens pas, répondit-il.

— Mais enfin à peu près ?

— Je ne tiens pas à vous le dire, mon cher, parce que la génération actuelle ne comprend pas cela et que peut-être cette énumération vous donnerait injustement une mauvaise opinion de moi. Que de gens qui jugent sévèrement certains faits et ne comprennent pas les entraînements, les excitations, les nécessités d'une situation ou d'une époque. Cela me rappelle qu'en 1827, à la suite de la promotion, de la *fournée*, comme on disait, qu'on fit alors de gentilshommes ordinaires de la chambre du Roi, promotion dans laquelle on avait daigné me comprendre (1), lors-

---

(1) Le marquis du Hallay-Coëtquen se trouvait appartenir à la meilleure noblesse de France.



---

que je fus à mon tour présenté à madame la Dauphine et que je m'avançai pour lui faire mon salut, elle me dit avec cette grosse voix qu'elle tenait du malheureux Louix XVI: « Il paraît, M. du Hallay, que vous êtes corrigé. »

Ce dont, je vous assure, je me sentis fort confus.

— On l'eût été à moins.

— Ce fut en ce moment que je regrettai ma batailleuse jeunesse. Mais voici un souvenir moins sérieux de ce jour-là qui me revient en tête : figurez-vous que l'Espérance de l'Aigle que tout le monde, vous le savez, avait surnommé « le » ci-devant jeune homme » non à cause de ses prétentions, justifiées d'ailleurs, à la jeunesse, mais parce qu'il affectait de s'habiller toujours à la dernière mode, figurez-vous, dis-je, que de l'Aigle, compris également dans l'ordonnance, portait si bien son habit brodé ; la culotte courte et l'épée et qu'il salua la Cour avec tant de grâce que Charles X, bon connaisseur en ce genre, ne put s'empêcher de dire: « Il n'y a encore que

l'Espérance pour avoir conservé les belles traditions ! » mot qui fit un succès à ce brave et excellent de l'Aigle, tout en le rendant le lion de la présentation.

— « Le ci-devant jeune homme » n'était-ce pas une pièce qu'on avait jouée ou qu'on jouait encore aux Variétés ?

— Précisément ; c'était un très-amusant vaudeville, dans lequel l'inimitable Potier (le ci-devant jeune homme) disait à son tailleur, qui lui apportait à essayer une culotte de peau : « M. Carrick, je vous en préviens, si j'entre dedans je ne la prends pas ! » De l'Aigle a vécu fort longtemps et, tout vieux qu'il était, vous l'avez vu, jusqu'à la fin du règne de Louis-Philippe, remonter à cheval les Champs-Élysées avec la grâce, la tenue et la solidité d'un jeune homme.

Mais, pour en revenir aux duels trop nombreux dont vous me parliez, je ne puis vous dire qu'une chose qui en explique la fréquence, c'est qu'à cette époque on se battait pour la première femme venue, pour un mot, pour un œillet, pour une place

---

au théâtre, pour une table chez le restaurateur, pour une omelette..... hélas! mon ami, il m'est arrivé de me battre pour une omelette.

— Et j'espère que, cette fois-là, vous n'avez pas tué votre homme?

— Mon Dieu, je n'en sais trop rien.

Le marquis du Hallay aimait beaucoup les femmes; il était même très-galant et avait rue de Londres (il l'avait eue d'abord rue de Sèvres) une véritable petite maison où était réunie une fort belle collection pornographique. Cette collection, qui renfermait à peu près tout ce qui avait été imprimé, gravé, peint et inventé en ce genre depuis l'antiquité jusqu'à nos jours, avait une grande valeur; le marquis en donnait la clef à quelques-uns de ses amis.

Du reste, s'il aimait les femmes, s'il était même galant avec elles, il ne les estimait guère: un jour il me menait avec lui en poste visiter le beau château de Romilly qu'il possédait du chef de sa première femme, dans le département de l'Eure et qui a dû revenir à sa fille, madame la baronne

---

de Poilly. Pour tuer le temps, car ce voyage était assez long, nous causions d'une foule de choses passées et présentes et la conversation, étant tombée sur les femmes, il me raconta, à l'appui de sa thèse : qu'il fallait aimer les femmes, s'en amuser et ne jamais s'y fier, deux histoires assez piquantes dans lesquelles il me semblait bien avoir joué personnellement un rôle.

Je vais tâcher de les reproduire de mon mieux :

C'était dans les premières années de la Restauration. Deux jeunes officiers de la garde royale, en bourgeois, se promenaient nonchalamment dans un des passages qui étaient alors une des nouveautés de Paris, et tout en causant ils avaient gagné la ligne des boulevards. Ils y arrivaient précisément à l'heure où les jolies promeneuses, profitant des rayons d'un soleil d'automne, descendaient vers les Tuileries où à cette époque il était de bon ton de venir s'asseoir.

— Ah ! regarde, Alphonse, dit à voix assez haute, l'un des deux jeunes gens à son ami, regarde cette femme charmante qui vient devant

ous. Avec quel plaisir on jouerait sa vie pour elle dans un temps où on la risque pour si peu de choses ! et cet homme qui lui donne le bras, est-il laid, mon Dieu ! est-il laid ! et de plus son regard dit qu'il est jaloux.

Ces propos avaient été parfaitement entendus des deux promeneurs. La rougeur subite de la face et un signe fait par son cavalier en passant côté du jeune officier le prouvaient surabondamment. Ce signe voulait dire : « encore quelques instants et je suis à vous. »

Et, en effet, le monsieur ayant conduit sa compagne dans un magasin vers lequel ils se dirigeaient, revint à pas pressés vers les deux jeunes gens qui avaient continué lentement leur chemin.

— Tu vois, mon cher Alphonse, reprit son camarade, je ne m'étais pas trompé. L'homme a conduit la jolie femme dans une boutique, puis en est ressorti et vient vers nous.

Tous deux firent alors la remarque que l'étranger portait des moustaches et avait des

---

éperons à ses bottes, ce qui désignait parfaitement un officier de cavalerie ; car le temps des *calicots* était passé et d'ailleurs en ce cas-là, il ne pouvait y avoir aucune méprise : la figure du monsieur n'était évidemment pas celle d'un calicot.

Mais, s'il était militaire, comme tout l'indiquait, à quelle armée appartenait-il ? l'ancienne ou la nouvelle ? la question avait son importance.

Hélas ! il appartenait à la nouvelle et même à la maison du Roi ; c'était un garde du corps.

Il s'approcha vivement de celui des deux jeunes gens qui avait élevé la voix.

— Monsieur, dit-il, votre enthousiasme pour la dame que j'accompagne est une insulte, et quant à moi, si je suis laid, j'espère vous prouver demain matin que je suis brave.

— Monsieur, répondit avec insouciance celui auquel il s'adressait, et que je nommerai simplement Charles, ne voulant pas donner ici de noms de famille, Monsieur, je maintiens ma réflexion. Votre heure ?

— La plus rapprochée me convient. Je m'appelle de V... et, si vous trouvez belle la personne à laquelle je donnais le bras, croyez que je suis digne d'elle. Mon quartier n'est pas loin du Champ-de-Mars ; aussitôt nos exercices finis, je vous attends chez moi.

Puis, il s'éloigna en donnant sa carte et s'empressa de rejoindre sa compagne inquiète.

— Allons, dit Charles en s'éloignant avec son ami, il faut donc demain se servir encore une fois de sa bonne épée, ah ! comme depuis quelque temps nous précipitons les événements de notre vie ! Ne dirait-on pas en vérité, que nous voulons nous en débarrasser le plus vite possible ? et moi qui avais tant promis, après notre affaire du mois dernier, à la dame de mes pensées, de ne plus me lancer dans aucune rencontre semblable, combien va-t-elle m'en vouloir ?

— J'y songeais précisément, dit Alphonse en souriant, mais je ne suis pas inquiet pour toi ; l'amour se chargera du raccommodement. Va...  
puisons aujourd'hui à la coupe des plaisirs,

comme on dirait poétiquement, en d'autres termes, tâchons de raccrocher quelques camarades sur les boulevards et emmenons-les dîner au Café de France (1), où nous absorberons beaucoup de champagne. Il est inutile d'avoir toujours devant soi l'idée du duel de demain.

L'idée était sage et elle fut mise à exécution.

Le lendemain, le temps était froid ; le soleil n'avait pas eu le temps de faire disparaître les traces de la gelée de la nuit ; vers huit heures du matin, un fiacre s'arrêtait devant une maison de la rue de Grenelle au faubourg Saint-Germain. Le quartier aristocratique dormait encore à cette heure-là. On fit demander M. de V. . qui était prêt et, en attendant, jouait au billard dans le café qui se trouvait situé au bas de son logement. Il fit répondre d'abord qu'après sa partie terminée il viendrait, réponse qui, naturellement, exaspéra Charles.

— Allez, dit-il, demander à Monsieur de V...

---

(1) C'était un restaurant fort à la mode à cette époque.



de la part du monsieur qui l'attend dans le fiacre, si hier il ne se trouvait pas une bien jolie femme donnant le bras à un fort laid cavalier en face d'un des passages de Paris.

Ce souvenir suffit pour mettre M. de V... fort en colère. Il laissa là sa partie de billard et se présenta aussitôt; on convint d'un endroit favorable à la rencontre; c'était une contre-allée écartée du Champ-de-Mars. On y fut bientôt rendu. Chacun avait ses épées et Charles avait apporté en cas de besoin, une boîte de pistolets; on jeta l'habit sur l'herbe et on mesura les armes.

— Dépêchez-vous, Messieurs, je vous prie, car je suis pressé, dit M. de V..., donnez les épées.

— Monsieur, interrompit Charles, je ne vous ai dit hier que mon nom de baptême; vous choisissez l'épée; or, je m'appelle de ...; c'est vous dire que j'y suis exercé; prenez donc le pistolet si vous le voulez.

— Je vous remercie, Monsieur, dit de V..., mais voilà à peine quinze jours que j'ai donné une

leçon peut-être trop sévère à quelqu'un qui était aussi fort que vous, et, voyez mon pied gauche, je le pose ici et *oncques* n'ira plus en arrière. Ainsi nous pouvons jouter.

Alphonse serra la main de son ami et lui dit, à voix basse : « Sois prudent, car il paraît que c'est une aussi bonne lame que toi. Attention! »

Le combat s'engagea ; la main de M. de V... était plus vive que celle de Charles. L'idée qu'il avait quelque chose à venger, la pensée de la femme qu'il aimait, pour laquelle il se battait, lui donnaient une ardeur particulière ; son pied gauche ne bougeait pas comme il l'avait dit, ou du moins ce n'était que pour le porter en avant, car les attaques étaient vives et les ripostes aussi.

— Halte ! cria tout à coup le témoin adverse, M. de V... est touché. »

Charles le savait bien ; il avait déjà rompu et tenait son épée la pointe haute. On s'approcha ; c'était une profonde blessure à la poitrine que de V... avait reçue. Son témoin chercha à appeler

le sang qui ne voulait pas couler et le blessé s'affaiblissait. Sa vue devint trouble et il se crut près de sa fin; ses lèvres balbutièrent un adieu à cette femme, cause innocente du duel, puis il pria par signes Charles de s'approcher et de prêter l'oreille.

— Le sort des armes m'a été fatal; je vais probablement cesser de vivre; j'ai une grâce à vous demander, c'est de ne jamais revoir la personne avec laquelle vous m'avez rencontré.

Charles, par une poignée de main expressive lui fit ce serment.

Le blessé, satisfait, tomba presque aussitôt sans connaissance; mais le sang avait paru, ce qui donnait de l'espoir; on fit approcher la voiture et on le transporta chez lui; où il languit pendant cinq ou six mois sur le lit de douleur; enfin, pourtant il s'en tira.

A quelque temps de là, le carnaval étant à sa fin et les Parisiens si dévoués au plaisir se pressant de jouir de ses derniers jours, il arriva que Charles eut envie d'aller au dernier samedi des

---

bals de l'Opéra. Les bals de l'Opéra n'étaient pas encore devenus une cohue de masques plus ou moins excentriques. Il était de bon ton d'y aller. Charles y alla, comme il en avait le désir, et comme c'était la mode de le faire.

Et en racontant cela, du Hallay ne manquait pas d'y ajouter un petit tableau satirique des bals de l'Opéra au point de vue du mariage :

— Plus d'un ménage, disait-il, se trouve là sans le savoir. Voyez le domino qui s'échappe si vite et cet homme inquiet, car il a cru reconnaître une voix à lui bien familière ; il dit à son ami auquel il donne le bras : Parbleu ! si je ne savais à n'en pas douter, que ma femme est chez elle, je croirais que c'est elle. L'ami s'efforce de le désabuser, il a des raisons pour cela : Il est dans le secret de Madame et sait à quelle marque il doit, un peu plus tard, la reconnaître et la rejoindre ; il sait aussi quel domino doit occuper le mari.... Les deux époux sont-ils arrivés ensemble ? Voyez, vers le matin, ce promeneur à la mine allongé. Il attend depuis longtemps. Sa

moitié lui a bien dit : à telle heure, trouvez-vous sous la pendule ; mais, au bal de l'Opéra, les heures furent vite. Enfin elle arrive, cette chère épouse. Elle était avec son amie, Madame de ..., c'est celle-ci qui a intrigué quelqu'un ; l'amie vient certifier elle-même au mari que c'est par sa faute que la femme s'est trouvée en retard, et la paix se fait jusqu'à nouvel ordre.

Mais je reprends mon récit :

Charles venait de quitter un domino qui ne l'avait intéressé que jusqu'au moment où il l'avait reconnu. En ce lieu les vieilles histoires ennuiant, et il y faut absolument du nouveau. Il rejoignait bientôt le groupe des élégants du jour, mais bientôt aussi il leur laissait voir, par un baillement significatif, qu'il n'était pas venu au bal de l'Opéra pour des conversations d'hommes. En ce moment, le léger frôlement d'un domino de satin l'avertit que c'était à lui qu'on en voulait. On prit son bras et on l'entraîna loin de ses amis. Le domino était, du reste, impénétrable.

Aucun mot ne fut d'abord prononcé par la

personne qui lui donnait le bras et ce fut à lui à prendre la parole.

— Masque silencieux, lui dit-il, comme ta main frémit dans la mienne? Tu es donc bien ému? Crains-tu quelque jaloux? Si tu me connais, tu dois cependant être rassuré; ma protection est bonne, parle-moi, et tu auras beau déguiser ta voix, elle me sera toujours, j'en suis sûr, bien douce à l'oreille.

On lui répondit enfin. La voix était tremblante; puis on se rassura. On lui parla avec beaucoup d'esprit du monde, d'abord, puis de lui même, de sa loyauté et aussi de son audace. Une fois sur ce terrain, la conversation devint fort animée, fort intime et alla très-loin.

Vers le matin, Charles rejoignait au foyer quelques dandys restés les derniers; ils l'emmènèrent souper au café de France. Mais Charles était distrait, pensif, et en vain la gaité de ses amis venait-elle chercher la sienne. On finit par connaître la cause réelle de sa tristesse et de sa taciturnité; le domino n'avait jamais voulu ôter

---

son masque et sauf une bague antique d'une forme singulière, remarquée à la jolie main de l'inconnue, aucun indice ne pourrait jamais permettre de la retrouver.

L'hiver passa vite et on arriva aux derniers jours du mois d'avril presque sans s'en être aperçu. A cette époque si peu avancée pour nos habitudes actuelles, le grand monde parisien, sans se disperser encore, ne se retrouvait plus dans de grandes réunions. Les bals et les fêtes avaient cessé absolument. Paris était encore assez brillant ; les élégants ne pouvaient point partir sitôt pour les eaux, les femmes à la mode pour leurs terres où la vie paisible de château viendrait bientôt leur redonner fraîcheur et santé, réparant ainsi le mal causé par les nombreuses veilles de l'hiver. On ne se réunissait plus que dans la plus stricte intimité.

Un matin, Alphonse parut chez son ami.

— Charles, lui dit-il, j'ai disposé de ta soirée, tu m'accompagneras chez M. de M...; tous les quinze jours j'y rencontre une personne qui m'est

bien chère, tu le sais ; c'est une soirée à moi d'ennui, j'en conviens, mais je peux lui parler malgré son mari. Jusqu'ici, je n'ai pas voulu t'enlever à tes bals, mais, maintenant qu'on ne danse plus, tu me feras plaisir en m'accompagnant. Me voir toujours seul, peut donner quelques soupçons que ta présence contribuera beaucoup à écarter.

Charles accepta pour obliger son ami, sauf à lui imposer quelque jour une corvée semblable, et le soir venu, lorsqu'il monta en voiture, son cocher se fit répéter deux fois l'adresse : rue Saint-Louis-au-Marais, car jamais il n'avait conduit son maître dans ce quartier démodé.

Tout était grave et paraissait austère dans le centre où Alphonse entraînait ce soir là son ami : une vieille porte d'hôtel sculptée, un vaste escalier désert, des domestiques qui probablement depuis un demi-siècle étaient chargés d'introduire et d'annoncer les visiteurs ; tout annonçait des habitudes très-différentes de celles du Paris moderne. Dans une partie du salon les



eurs étaient réunis et la politique faisait le  
de la conversation; aussi quel élan ! c'était  
il rendrait la France plus heureuse s'il était  
gé de la gouverner.

Le reste du salon était pris par des tables de  
t, puis, dans une pièce à côté, les jeunes  
nes et les jeunes gens réunis jouaient au  
t-et-un.

Charles présenté par son ami comme officier  
de garde, fut parfaitement reçu du maître et  
de la maîtresse de la maison, royalistes très-cha-  
reux. Mais Alphonse ne tarda pas à l'enlever  
un assommat verbiage politique qu'on avait  
entamé avec lui et l'entraîna vers le salon  
où les jeunes se trouvaient réunis.

Charles s'approcha de la table de vingt-et-un.  
A ce temps-là les habitants des Marais avaient  
une mise et une tournure de province;  
au milieu de ce cercle vulgaire brillait une  
dante femme dont la tournure et la toilette  
nantes faisaient le plus étrange contraste  
cet entourage qui semblait n'être là que

---

pour faire une ombre à ce frais tableau.

— Mais regarde donc, Alphonse, dit Charles en lui prenant le bras, regarde donc cette jolie femme; je ne me trompe pas, c'est celle à laquelle de V... donnait le bras sur le boulevard, celle pour laquelle il s'est battu avec tant d'ardeur et a failli se faire tuer.

— C'est ma foi vrai ! dit Alphonse.

— Vois donc, continua Charles, comme elle est charmante et mise avec goût ! la grâce embellit tout chez elle, jusqu'à ces cartes qu'elle tient de cette jolie main qu'elle aime à montrer.....

Tout-à-coup, Charles s'interrompt ; il frémit de tout son être.

Il venait de reconnaître sur cette main qu'il admirait, la bague de forme singulière dont un moment de délire n'avait point affaibli chez lui l'ineffaçable souvenir !

## X

Deuxième histoire en calèche. — Les grenadiers à cheval de la garde royale. — Le jeu. — Deux amis. — Aventure nocturne sur la route de Saint-Cloud à Paris. — Une menace d'émeute. — Emploi fréquent des *Germanicus*. — Etudiants et gardes du corps. — La chaise à porteur de M. de Chauvelin. — L'homme au cheval blanc du faubourg Saint-Antoine, opinion des faubouriens d'alors. — Alphonse à Frascati. — Sa décision. — Ses adieux dissimulés à Charles. — Le drame de Fontenay-sous-Bois. — La veillée mortuaire. — Lettre d'une femme au général de La Rochejaquelein. — Elle réclame des pistolets damasquinés. — Quels étaient ces pistolets ?

— Eh bien ! mon cher, croyez donc aux femmes ! avait dit du Hallay en finissant son récit, allez, c'est toujours le mot de François I<sup>er</sup> : bien fol est qui s'y fie.

— Peut être, dis-je, celle-ci ne présente-t-elle, après tout, qu'une monstrueuse exception.

— Une exception? fit-il avec explosion, une exception. Alors, si vous n'êtes pas encore convaincu, deuxième histoire. . .

Et il se mit à me raconter l'anecdote suivante que je vais tâcher de reproduire, mais ce que je ne reproduirai jamais, c'est le pittoresque des gestes et de l'intonation de voix ; aussi n'est-ce pas à lui que je laisse la parole, je la prends moi-même.

Alphonse de P... avec lequel nous avons déjà fait connaissance avait un terrible défaut : il était joueur. Il faisait ainsi que Charles, partie du régiment de grenadiers à cheval de la garde royale nommé les grenadiers de La Rochejaquelein. Après un semestre passé dans une ville des environs de Paris, ce régiment venait pendant deux mois faire le service auprès du Roi soit à Paris, soit à Saint-Cloud ; à Versailles où il se trouvait alors en garnison, Alphonse passait ses journées à un certain café où toute la garnison se réunissait et où on jouait un jeu d'enfer. Charles venait souvent l'en arracher le soir, mais, arrivés à

leur demeure (ils habitaient ensemble) et à peine Alphonse le croyait-il endormi que ce dernier se relevait, s'habillait, puis couvert de son manteau, allait retrouver ses amis du tapis vert et ne rentrait qu'au lever du soleil pour chercher un repos qui le fuyait toujours à moins qu'il n'eût gagné.

Quelquefois, il arriva à Charles de passer, quoiqu'il n'aimât pas les cartes, toute la nuit dans ce fatal café, espérant toujours qu'il pourrait enlever Alphonse au danger de la perte et même, un certain lundi, il eut l'ennui de rentrer avec lui à leur domicile commun en grande tenue du dimanche (l'habit à brandebourgs d'argent) aux yeux d'une population étonnée.

L'amour, cette passion qui absorbe la vie de tant de jeunes gens, était devenu un accessoire dans celle d'Alphonse; son amitié, par contre, était pleine de dévouement, surtout lorsqu'il s'agissait de Charles, malgré l'attitude de Mentor que ce dernier avait prise vis-à-vis de lui et en dépit de l'opposition qu'il lui faisait si fréquemment

relativement au jeu. En voici une preuve convaincante.

Pendant une nuit du mois de janvier, Charles qui s'était absenté de Versailles sans avoir de permission, revenait de Paris dans un cabriolet de place. Une pluie fine et froide qui tombait sans relâche rendait le temps si obscur que le cocher du cabriolet avait beaucoup de peine à rester dans le droit chemin ; deux heures du matin avaient sonné à Sèvres lorsqu'en quittant ce bourg et à peine dans la plaine le cheval effrayé se jeta de côté. Un grand cavalier enveloppé dans son manteau se penchant du haut de sa monture jusque sous la capote du cabriolet demandait : « Est-ce toi, Charles ? » celui-ci avait reconnu la voix d'Alphonse.

— Oui c'est moi, dit-il ; mais par quel hasard en uniforme à cette heure et à la tête de ce détachement ?

Il venait d'apercevoir les premiers grenadiers à cheval de la troupe que commandait Alphonse.

— Ecoute, dit celui-ci ; c'était ton tour de ser-

vice. On est venu te transmettre l'ordre de partir à l'instant avec vingt-cinq hommes afin de te rendre près du général commandant la brigade pour te tenir à sa disposition. Tu étais sans permission à Paris; tu aurais été sévèrement puni; cela t'eût fait tort aussi de ne pas être à ton poste au moment du danger, car on dit qu'une conspiration éclate cette nuit; j'ai donc répondu pour toi; je me suis seulement fait connaître de l'adjudant-major et l'on croit que c'est toi qui es en marche; j'espérais te rencontrer et j'avais raison, maintenant sois prompt, et prends mes habits et ma place.

Il n'y avait pas à hésiter, en effet, quoique le changement de toilette dans ce mauvais cabriolet où l'on était si mal abrité ne fût rien moins qu'agréable par cette pluie froide, et puis, bien qu'Alphonse fût aussi grand et aussi fort que Charles, il y avait cependant entre eux une différence de taille. Enfin, bien ou mal équipé, ce dernier monta à cheval et se mit à la tête de la petite troupe, tandis qu'Alphonse revêtu de ses habits bourgeois reprenait le chemin de Versailles.

les, car le régiment allait très-probablement être mis sous les armes.

C'était là, il faut l'avouer, du véritable dévouement.

La conspiration n'était d'ailleurs qu'une fausse alerte : des étudiants s'étaient réunis aux abords de la Chambre des députés et à la sortie, avaient fait une ovation à M. de Chauvelin. Celui-ci était en chaise à porteur et ce fut aux cris de : « Vive notre bon député ! » qu'il fut reconduit chez lui.

Tout s'était assez bien passé cette fois, parce que la scène s'était produite entre libéraux et qu'il n'y avait eu par conséquent aucune contradiction ; mais, le lendemain les choses ne se passèrent pas de la sorte : des gardes du corps en bourgeois et de jeunes officiers de la garde royale portant également l'habit civil, mais tous armés de ce qu'on nommait alors des *Germanicus*, depuis la représentation orageuse de cette tragédie à allusions, de ce que les muscadins du Directoire appelaient « mon pouvoir exécutif » de gourdins en un mot affectant une forme contournée qui



leur donnait d'abord une apparence d'innocence bien éloignée de la réalité, des royalistes, disais-je, vinrent guetter la sortie des députés et, attendant que les libéraux renouvelassent leurs démonstrations de la veille, tombèrent dessus à coups de bâtons lorsqu'ils recommencèrent à saluer à leur passage, les députés de leur opinion, les étudiants étaient aussi armés de gourdins; une mêlée terrible s'en suivit. M. de Chauvelin et sa chaise à porteur furent rudement secoués au milieu de la bagarre; des cris « à l'eau! » se firent même entendre et, sans l'intervention de la police, tout cela eût pu mal finir. Lorsque les passions d'un parti politique descendaient alors dans l'arène avec leur cortège de jeunes gens au sang impétueux, elles attiraient naturellement les représailles du parti contraire et l'ovation amenait l'insulte. On n'en était encore qu'aux coups de canne; plus tard, en 1830, on en venait aux coups de fusil.

Le lendemain, quelques détachements de la cavalerie de la garde stationnaient sur les diffé-

rentes places de Paris, et, à ce propos, je veux, avant d'en revenir à Alphonse, raconter une assez plaisante anecdote.

Les grenadiers à cheval avaient un escadron sur la place de la Bastille; entre autres ordres, on leur avait transmis celui d'arrêter, et cela en dépit de toute résistance, un homme monté sur un cheval blanc qui descendrait le faubourg Saint-Antoine. Son signalement était donné : redingote brune, chapeau à bords assez larges, etc., etc. Était-ce le général Lafayette qu'on avait voulu désigner ainsi, d'abord parce que Lafayette aimait à se mêler de toutes les conspirations, petites ou grandes, ourdies contre les Bourbons, ensuite parce que son cheval blanc était devenu légendaire?

Déjà, de longues heures d'ennui s'étaient écoulées sans le moindre événement, car, dans ces temps-là, les faubouriens se montraient plutôt les amis des soldats (qu'ils avaient, d'ailleurs, respectés si longtemps sous l'Empire) que des étudiants et des libéraux, dont ils ne compre-

naient pas bien les combinaisons constitutionnelles. On en voyait même s'approcher des cavaliers et leur dire : « S'il n'y avait que nous pour faire du bruit, vous pourriez laisser vos chevaux bien tranquilles à l'écurie et, vous, aller vous amuser. » A dix ans de là, ce même faubourg Saint-Antoine était le foyer de la révolte ; dans la rue et de leurs maisons, les mêmes ouvriers faisaient pleuvoir balles et pavés sur les soldats.

Enfin, on signale l'homme au cheval blanc et à la redingote brune ; il vient par le faubourg. Alphonse et Charles partent aussitôt au galop, le sabre au poing ; ils l'arrêtent, mais, à leur grand étonnement, il ne fait aucune résistance. Le forcené conspirateur se met à trembler de toutes ses forces ; puis, dans son émotion, explique que sa femme ne voulait pas le laisser partir, crainte de l'émeute, de Saint-Mandé où il a sa maison de campagne. C'est un bon négociant du faubourg Saint-Antoine ; il est connu dans toutes les boutiques comme l'homme le

plus inoffensif du quartier. Vérification faite, tout cela se trouve être exact; on lui fait des excuses tout en lui donnant le conseil de ne plus se promener un jour d'émeute dans le faubourg Saint-Antoine, monté sur un cheval blanc; il répond à cet avis en déclarant que, dès le lendemain, il mettra Cocotte en vente à cause de sa blancheur immaculée, et il finit en invitant les deux amis à venir dîner à Saint-Mandé où ils feront connaissance avec sa femme.

Revenons à Alphonse: depuis peu de temps dans la garde, il n'avait encore passé qu'un hiver à Paris. Les garnisons qu'il avait faites en province avec son régiment de ligne, n'avaient pu ni favoriser, ni même satisfaire son goût pour le jeu. Charles redoutait pour lui, non sans raison, le séjour de deux mois à Paris, ville qui offrait alors tant de facilités au joueur. Alphonse devint, en effet, un des habitués de Frascati. Le soir, à peine son détachement rentrait-il au quartier, que promptement il endossait la tenue bourgeoise et se rendait à sa mai-

son de jeu favorite. Il avait, depuis son arrivée, perdu de très-fortes sommes et s'était même endetté vis-à-vis de prêteurs Juifs ; mais, dans sa fière détresse, il ne voulait confier sa position à personne, pas même à Charles son meilleur ami.

Un jour celui-ci allait monter la garde aux Tuileries ; leurs chambres se touchaient ; Charles passa chez Alphonse pour lui dire adieu ; Alphonse lui saisit les mains avec une expression extraordinaire et l'embrassa.

— Quel accès de sensibilité ! Alphonse, lui dit Charles ; tu as certainement quelque chose ; confie-moi ton chagrin ; serais-tu, par hasard, trahi par celle que tu aimes ?

— Non ! dit Alphonse.

— As-tu encore perdu de l'argent ? parle ; tu sais que je suis prêt à t'obliger.

— Merci mille fois, Charles ; avant vingt-quatre heures tu sauras tout, en attendant, garde-moi le même cœur.

— Allons, à demain !

Puis Charles s'enfuit, car l'heure de son ser-

vice approchait. Il était au bas de l'escalier qu'Alphonse qui le suivait des yeux, lui criait encore : « Adieu, Charles ! »

Le lendemain, et comme il descendait la garde, Charles, avant de rentrer chez lui, reçut l'ordre de passer chez le colonel du régiment, le général de La Rochejaquelein (on sait que tous les colonels de la garde royale avaient le grade de général).

— J'ai une pénible nouvelle à vous apprendre, lui dit M. de La Rochejaquelein : votre ami, Alphonse de P... s'est suicidé ce matin à Fontenay-sous-Bois, près Vincennes, j'en reçois l'avis à l'instant. C'est une terrible conséquence de sa passion pour le jeu. Elle vous ôte un ami et au Roi un brave et loyal officier. Il vous est peut-être arrivé de jouer quelquefois ? Que cette catastrophe soit pour vous un exemple et que, de votre vie, vous ne touchiez une carte sans penser à votre ami. Allez lui rendre les derniers devoirs. Prenez avec vous monsieur de M..., qui a été lieutenant à votre régiment ; vous étiez liés tous

---

trois; qu'il vous accompagne. C'est dans une maison isolée que vous trouverez le corps d'Alphonse de P... chez une parente à lui.

Ce fut d'une voix bien émue que Charles promit au général d'exécuter ses ordres. Il fit prévenir de M... anéanti comme lui de cette triste nouvelle. Tous deux partirent le cœur gros, car c'était un triste devoir à remplir. Ils arrivèrent à ce village de Fontenay qui semble, en effet, caché au milieu des bois. On leur indiqua la maison. Ce fut un vieux concierge qui vint leur ouvrir la porte; il était seul; sa maîtresse était absente depuis un mois.

Quant à sa femme et à sa fille, elles avaient été passer quelques jours chez des voisins parce qu'elles avaient peur de l'homme qui s'était suicidé. Il mena Charles et de M... à l'orangerie. C'était là que le corps d'Alphonse avait été déposé; mais le concierge montra en passant dans le jardin l'endroit où le malheureux s'était déchargé dans le cœur un pistolet à deux coups. C'était au milieu des fleurs qu'il était tombé.

— Ouvrez cette porte, de M..., dit Charles à son ami lorsqu'ils furent parvenus à l'entrée de l'orangerie, pour moi, je n'en ai pas la force.

La porte fut ouverte; Alphonse était étendu sur un matelas que sa plaie avait largement ensanglanté. Ses grands yeux noirs étaient ouverts, mais sa figure n'était pas convulsée; elle était calme et il est à remarquer que chez les hommes qui se suicident avec une arme à feu, la figure n'est pas décomposée comme quand c'est avec le fer; pourquoi?

Personne n'avait osé toucher au cadavre, il était revêtu de son uniforme et, pour mieux se frapper, il avait retiré sa croix qu'il tenait encore serrée dans sa main. De M... en prenant cette main glacée fut ému au point de verser quelques larmes. Charles ne pleurait pas et n'en souffrait que davantage. Il n'y avait pas de prêtre pour veiller le mort. La religion refusait, d'ailleurs, ses prières au suicidé. Ce furent ses deux amis qui passèrent la nuit auprès du cadavre.



A un mois de là, le général de La Rochejaquelein manda Charles chez lui.

— Mon cher, lui dit-il, vous allez retourner à Fontenay; je reçois une lettre confidentielle de Mme de ..... Je sais la liaison qui existait entre elle et votre ami. Elle a le cynisme de réclamer des pistolets qu'elle lui prêta, dit-elle. Ils sont au greffe de Fontenay; vous les réclamerez de ma part et les lui adresserez.

Charles partit aussitôt; il exécuta l'ordre qu'il avait reçu; les pistolets lui furent remis. Ils étaient, ma foi, magnifiques, tout damasquinés en or. Mais comment la pensée avait-elle pu venir à cette femme de les redemander?

Charles n'entendit plus parler de Mme de ....., A l'époque où avait eu lieu la mort d'Alphonse de P... elle avait un fils âgé de dix ou douze ans. A sa majorité elle lui donna les biens qui lui revenaient et il entra dans le monde où Charles le connut et se lia avec lui. Un jour il se trouvait chez ce jeune homme :

— Tenez, regardez, lui dit celui-ci, le beau

cadeau que ma mère vient de me faire pour ma fête.

Et Charles reconnut en frissonnant les pistolets de Fontenay.

.....  
— Eh bien ! me dit le marquis du Hallay après avoir fini son histoire, que pensez-vous des femmes ?

Je baissai la tête et ne répondit rien.

## XI

**Dispersion, en 1830, de la cour des Tuileries et de la maison du Roi. — Les conseillers perfides par sottise. — Vers sur un jeune exilé. — Sarcasme contre les hommes nouveaux et la nouvelle cour. — Installation de Louis-Philippe aux Tuileries. — Cour militaire. — Simplicité de la royauté de 1830. — Grands bals et bals de la Reine. — Convenance parfaite de la tenue de la maison royale. — Le mariage de M. Thiers. — Et Schubart? — Préliminaires du mariage de M. le duc d'Orléans. — Mission secrète de M. Cousin. — Les princes d'Orléans en Allemagne. — Berlin et Vienne. — La princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin. — Le duc de Broglie à Ludwigslust et le duc de Choiseul à la frontière. — Anecdotes diverses sur les hommes de 1830.**

Quelques années plus tard, après des jours de prospérité et de gloire, la cour des Tuileries, ses gentilshommes brodés, ses brillants gardes du corps, sa fidèle garde royale, étaient dispersés

---

au vent des révolutions. Des conseillers, convaincus peut-être, mais inhabiles à coup sûr et ignorants de la situation morale du pays, avaient pesé sur l'esprit facile de Charles X et perdu la branche aînée des Bourbons.

Triste spectacle que celui de cette trinité royale parcourant à pas lents le chemin de l'exil !

Ces conseillers qu'on a pu et dû maudire alors sont, d'ailleurs, une race vivace et toujours renaissante ; il est trop démodé d'en dire qu'elle n'a rien appris ni rien oublié. Mais on peut affirmer qu'ignorante des progrès forcés de l'humanité, et se heurtant aux idées modernes des peuples qui marchent constamment et providentiellement sans jamais revenir en arrière, elle ressemble à ces oiseaux de nuit que la clarté du soleil aveugle et abrutit dès qu'elle les frappe.

N'avons-nous pas vu récemment ces malencontreux conseillers faire repousser par un roi légitime un des plus beaux trônes du monde pour une question de drapeau ?



Une fois la révolution de juillet accomplie et la cour de Charles X dispersée, les regrets et les espérances du parti vaincu s'exhalèrent ainsi que la haine du pouvoir nouveau, en vers et en prose dans la presse comme dans les salons du faubourg Saint-Germain qui tinrent toujours riens aux Tuileries nouvelles. On colportait alors ces jolis vers :

Jeune lis, tendre fleur qui croissait pour la France,  
Toi, dont le blanc calice exhalait l'espérance,  
Toi, dont l'éclat charmait nos yeux,  
Nous ne te verrons plus ; cette tige élégante,  
Qu'agitait du zéphir l'haleine caressante,  
Cède à l'ouragan furieux.

Qu'est devenue, hélas ! ta splendeur passagère ?  
Te voilà végétant sur la terre étrangère,  
Au gré de l'aquilon fatal !  
Ah ! puisses-tu du moins, à l'abri de l'orage,  
Retrouver l'air pur et le calme et l'ombrage,  
Refusés par ton sol natal.

Enfant que le Seigneur bénit dès sa naissance,  
Mais, gardé par ton âge et par ton innocence,  
Il te montrera le chemin.  
Le Dieu qui de Joas fut l'appui tutélaire,

---

**A tes persécuteurs saura bien te soustraire.  
Peuples et rois sont dans sa main**

**Si le malheur des temps t'exclut du rang suprême,  
Si ton front ne ceint pas le triste diadème,  
    Qu'il eût peut-être ensanglanté. . . .  
Prince, tu dois encor un grand exemple au monde,  
Songe que, dans son sein, l'adversité féconde,  
    Porte un fruit d'immortalité.**

A mesure que le trône de juillet se consolidait, les railleries des légitimistes, qu'on appelait alors les carlistes, redoublaient contre les hommes du pouvoir nouveau et contre les familiers de la cour nouvelle, laquelle était d'ailleurs établie sur les bases les plus modestes. L'Académie française ayant décidé, en interprétant le testament de M. de Monthyon, que ce dernier avait fondé un prix pour la meilleure comédie, on déclarait que ce prix était tout naturellement acquis à la « Comédie de quinze ans. » On nommait M. le duc d'Orléans, ce prince si distingué, d'abord « grand poulot » en souvenir d'un tendre surnom que la reine lui donnait dans son enfan-

ce; puis « poule d'eau, » lors de l'intervention française en Belgique et de l'expédition d'Anvers, où il prouva, ainsi que M. le duc de Nemours, qu'il ne faisait pas le plongeon au sifflement des balles. On annonçait la mise en vente, chez les libraires du palais Royal, du « traité d'économie domestique ou l'art de couper un liard en quatre, » allusion à la sage réglementation introduite par le Roi dans les dépenses de la liste civile. Si les princes étaient caricaturés et parodiés dans une certaine presse, comment les ministres et les principaux hommes d'Etat ou simplement les familiers qui entouraient le trône auraient-ils été épargnés ? Aussi MM. Casimir Périer, Guizot, de Talleyrand, Thiers, Dupin, de Broglie, Persil, de Montalivet, Vatout, etc., etc., furent-ils longtemps tympanisés, quelquefois sérieusement calomniés par les feuilles républicaines et légitimistes.

Mais, s'il avait ses adversaires passionnés, ce régime possédait aussi ses partisans, et cette cour, toute modeste qu'elle fût, avait ses courti-

sans. Elle était pourtant montée sur un pied bien philosophique et bien peu luxueux. Chose singulière, Louis-Philippe, en devenant Roi, avait amoindri sa maison au lieu de l'agrandir ; comme prince, sous la Restauration, il avait des écuyers, des gentilshommes de la chambre, des aumôniers : désormais, ses aides-de-camp et officiers d'ordonnance suffiraient à tout ; ils étaient au nombre de seize, parmi lesquels on comptait, comme on sait, les généraux de Rumigny, Athalin, Marbot, Beaudrand, Gourgaud et d'Houdetot. Le comte Anatole de Montesquiou demeura chevalier d'honneur de la Reine comme il l'était de la duchesse d'Orléans.

La maison de la Reine ne se composa jamais de plus de quatre dames d'honneur. Rien de plus simple et l'on peut dire de plus bourgeois que l'aspect du salon de famille du Palais-Royal dans les premiers jours de 1830, alors que Louis-Philippe, au milieu de ses beaux enfants, entouré de la Reine, de madame Adélaïde, de quelques aides-de-camp et des anciens familiers ou parti-



sans qui n'avaient pas attendu l'heure du succès pour se rattacher à sa fortune, recevait avec une bonhomie plus apparente que réelle, d'ailleurs, mais, dans tous les cas fort courtoise, les personnes qui avaient désiré l'entretenir et obtenu une lettre d'introduction.

Lors de l'installation de la famille royale aux Tuileries ses habitudes ne changèrent guère; l'apparence extérieure de la royauté fut tout aussi simple que ses habitudes intérieures. L'été, Louis-Philippe se rendait quelquefois à Neuilly dans un char à bancs découvert, véritable voiture de famille dont on a plaisanté quelquefois, mais qui était parfaitement commode et n'avait que le tort d'être sans prétention. Les carrosses de la cour ne furent d'abord conduits qu'à deux chevaux; puis un peu plus tard ils furent attelés à quatre avec un postillon et un seul piqueur devant. Ces voitures étaient peintes en jaune clair et sur le panneau du milieu se détachait un écusson très-simple reproduisant les lettres initiales des deux noms du Roi surmontées de la cou-

ronne royale. Le soir, lorsque Louis-Philippe ou la Reine sortaient par hasard, leur voiture était précédée, suivant l'ancien usage, d'un piqueur portant une torche, ce qui, par parenthèse, produisait un effet très-pittoresque au milieu de la nuit sombre.

Jamais il n'y eut (et encore successivement) que deux personnes chargées en qualité d'écuyer de l'ordonnance des équipages du Roi et de ceux de M. le duc d'Orléans : ce furent M. de Strada et M. de Cambis.

Les équipages de Louis-Philippe n'en furent pas moins toujours d'une convenance parfaite et ceux des princes d'une véritable élégance.

Revenons à la cour des Tuileries, et l'on peut d'autant mieux insister sur le mot *cour* que dès l'année 1832, il se trouvait un libraire qui lançait un *Almanach de la Cour et de la Ville* dont l'apparition était ironiquement saluée par les journaux républicains et légitimistes.

Mais il n'y a rien de brutal comme un fait. Rien ne pouvait empêcher désormais qu'une

nouvelle génération politique n'entourât et même avec une sorte de courtoisie, ce nouveau trône constitutionnel payé trop cher et (de même) qu'une nouvelle génération de danseurs ne sollicitât avec instance l'honneur de figurer dans les quadrilles du palais des Tuileries.

Il n'y eut jamais sous la monarchie de 1830 qu'un maître des cérémonies, introducteur des ambassadeurs : c'était M. de Saint-Maurice, et, je le répète, la maison de Louis-Philippe, pour être une maison purement militaire, n'en était pas moins parfaitement suffisante. L'ordre des réceptions et les convenances du palais n'ont jamais eu à souffrir de l'absence de chambellans, de grand-maître et de maîtres des cérémonies, de préfets du palais, de maréchaux des logis, etc., etc, nombreux bataillon qui, sous le régime suivant, s'inscrivait au budget pour une somme plus forte que dix bataillons de l'armée. L'entourage de la royauté d'alors était d'une simplicité philosophique qui répondait d'ailleurs à toutes les exigences du temps.

A cette époque on trouvait fort bien également des pairs de France sans leur donner de traitement, des députés sans leur distribuer d'indemnités. L'honneur, la notoriété, et une légitime influence suffisaient pour allécher toutes les ambitions.

Il y avait tous les hivers aux Tuileries, quatre grands bals, deux petits bals de la reine, plusieurs concerts et quelquefois, lorsque M. le duc d'Orléans fut marié, un bal chez M. le duc d'Orléans.

Toutes ces fêtes étaient aussi brillantes, aussi nombreuses, aussi bien ordonnées que celles qu'on y donna sous le second Empire. L'espace entier compris entre le pavillon de Marsan et le pavillon de Flore étincelant de lustres, resplendissant de dorures, décoré avec somptuosité et parcouru par plus de trois mille personnes en habits brodés ou en uniformes français et étrangers ; trois orchestres, disposés dans cet espace qui présentait le plus magnifique coup d'œil, et, au bout de ces brillants salons, la salle de spectacle, devenue la salle du souper, égayée, elle

aussi, par deux orchestres militaires, tel était l'ensemble des grands bals qui, un peu trop nombreux, au commencement du règne, étaient promptement rentrés dans les limites convenables et faisaient, à bon droit l'admiration des étrangers.

Les petits bals de la Reine auxquels on invitait à peine six cents personnes, et les concerts encore moins nombreux, se donnaient dans la salle des maréchaux.

Pour assister à ces bals officiels, les femmes étaient naturellement en très-grande toilette sans qu'il y eût précisément un costume de cour. Les hommes, lorsqu'ils n'avaient pas d'uniforme particulier, portaient un habit bleu orné de broderies de fantaisie au collet et aux parements avec un pantalon de casimir blanc à larges bandes d'or. Ce costume subissait un changement lorsqu'il s'agissait d'un *petit bal* ou d'un bal chez le duc d'Orléans et chez le duc de Nemours après la mort du prince royal. Alors le pantalon à bandes d'or était remplacé par la cu-

---

lotte courte en casimir blanc et le soulier à boucle.

Etant donnés une cour et des gens de cour, il n'était pas très-surprenant qu'on s'y préoccupât beaucoup du prochain et que les histoires et anecdotes y abondassent.

Ce fut d'abord le mariage de M. Thiers qui éveilla l'attention des habitués des Tuileries. L'auteur de l'*Histoire de la Révolution*, auquel la nature avait plutôt prodigué les avantages intellectuels que les avantages physiques avait trouvé, dans une maison dont il était le familier, une jeune femme des plus agréables et dont l'esprit était capable de comprendre celui d'un tel homme. Il s'était trouvé un capitaliste, homme habile et homme de sens, qui, ayant compris, car il avait du *flair*, comme on dit en diplomatie, tout le mérite de son futur gendre déjà ministre des Beaux-Arts et du Commerce, n'avait pas hésité à donner ce placement à la dot de sa fille.

M. Thiers était venu à Paris presque dénué de

tout. La protection du député Manuel qui amena celle de tout le parti libéral, le don de quelques actions du *Constitutionnel*, telles furent les bases de sa fortune politique. Aux Tuileries où l'on connaissait bien toute sa valeur, mais où on ne l'aimait pas à cause des plaisanteries qu'il se permettait dans l'intimité contre le Roi, on ne lui épargna pas les cancans sarcastiques lorsqu'on vit qu'il avait le vent en poupe et que la fortune le favorisait :

— Et Schubart? disait-on en riant, qu'a-t-il fait ou que va-t-il faire pour Schubart?

Schubart était un brave homme d'allemand qui avait connu M. Thiers lors des débuts de ce dernier à Paris, à l'époque où, avec son ami M. Mignet, il logeait au fond du passage Montesquieu, dans une misérable chambre d'hôtel garni, située sous les combles. La misère de celui qui devait être un jour chef du pouvoir en France, était lamentable. Schubart aurait pu faire la réponse que Romieu faisait un jour à quelqu'un qui lui demandait :

— Mais, enfin, de quoi manque votre ami ?

— Mon ami manque de tout.

Ce fait est que M. Thiers n'avait ni habits, ni chaussures ; Schubart partageait sa garde-robe avec lui ; il partageait sa bourse, il partageait son diner ! il partageait tout. Il allait vantant et prônant le jeune journaliste avec l'entrain d'un homme convaincu. Il déclarait partout (et il n'avait pas absolument tort), que c'était là l'homme de l'avenir. Il envoyait avec enthousiasme dans son pays les principaux articles de son ami devenu une des étoiles du journalisme et beaucoup de ses compatriotes partageaient son engouement.

Quel bon moment passa Schubart lorsqu'il apprit que M. Thiers, jadis si éprouvé, si dénué de ressources, devenant riche peu à peu, avait quitté son affreuse chambre d'hôtel garni pour aller habiter un appartement plus que convenable, se faisait habiller par le tailleur le plus à la mode, portait des bottes fines et dinait au café Anglais.



Le bonheur de Schubart allait être complet lorsqu'il apprit par le *Moniteur* que M. Thiers était ministre, car le brave homme prenait pour ainsi dire tout cela pour un succès personnel et s'en enorgueillissait comme de son œuvre. N'était-ce pas lui qui avait lancé son ami?

Alors une pensée lui vint, pensée bien naturelle assurément : sa bourse était absolument épuisée et il était convenable de songer un peu à lui-même.

Schubart se résolut à aller réclamer de son ami puissant les secours qu'il lui avait lui-même prodigués jadis. Il se rendit donc à son nouveau domicile et sonna. Un domestique en livrée vint ouvrir.

— Comment, se dit Schubart en l'apercevant, mon ami Thiers a des domestiques galonnés?

— Que demandez-vous? dit ce superbe valet de chambre.

— Je voudrais parler à mon ami, M. Thiers.

Le valet le regarda du haut en bas! Ce mot d'ami avait favorablement frappé son oreille.

L'inspection de l'extérieur de cet ami inconnu de son maître détruisit immédiatement ce favorable impression.

— M. Thiers est en ce moment au journal, dit-il, avez-vous une carte de visite sur vous?

— Non ; mais je m'appelle Schubart ; oh ! je suis bien connu de votre maître, allez.

Le domestique fit un salut et ferma la porte ; quant à Schubart, il se précipita dans l'escalier et courut tout droit au *Constitutionnel*.

Il se présenta dans les bureaux.

— M. Thiers, fit-il ?

— M. Thiers ? répondit le garçon de bureau, mais il n'est pas visible en ce moment, il corrige ses épreuves et j'ai l'ordre formel de ne laisser pénétrer personne jusqu'à lui.

— Même Schubart ? car enfin si vous alliez le prévenir que c'est Schubart qui le demande ?

— Je perdrais infailliblement ma place ; voilà tout.

— Cette correction d'épreuves, ce sera-t-il long ? si je revenais ?

— Je ne vous le conseille pas. M. Thiers en a pour longtemps et puis je sais qu'il dine en ville ce soir. Revenez un autre jour.

Schubart revint au *Constitutionnel* le lendemain et alors on lui dit que, M. Thiers ayant fini sa besogne de bonne heure, il était sorti à cheval pour aller se promener avec des amis au Bois de Boulogne.

— A cheval ? au bois de Boulogne ? s'écria Schubart effaré.

— Tenez, dit le garçon de bureau qui au fond était compatissant, je vous conseille de vous présenter demain chez lui sur les cinq heures, c'est-à-dire au moment où il s'habille d'ordinaire pour aller ensuite dîner au café Anglais ou au café de Paris. C'est pour vous, je crois, le seul moyen de mettre la main dessus.

Schubart suivit ce conseil, il se présenta le lendemain à cinq heures au domicile de M. Thiers. La porte s'ouvrit et le valet de chambre lui dit avec une affliction bien jouée :

— En vérité, vous n'avez pas de chance !

Monsieur est parti à quatre heures pour aller dîner à Maisons, chez M. Laffite.

Le pauvre Schubart se retira pensif et consterné.

Il écrivit à peu d'intervalle plusieurs lettres qui, dit-on, demeurèrent sans réponse. Finalement, assure-t-on encore, il s'en retourna à pied dans son pays.

A la Cour des Tuileries où l'on n'ignorait pas les sarcasmes que M. Thiers se permettait assez fréquemment contre certains personnages de la famille royale, il n'est pas très-surprenant que voyant M. Thiers *arrivé* et non *parvenu* selon la spirituelle distinction faite par le prince de Talleyrand, on se soit plaisamment écrié :

— Et Schubart? qu'a-t-il fait ou que va-t-il faire pour Schubart?

Quant à moi, personnellement, je ne tiens pas M. Thiers pour un ingrat et je le considère comme un des plus grands hommes d'Etat qu'ait eus la France, je reconnais ses fautes, mais je dis tout simplement ceci :

En 1870 et 1872, au milieu des malheurs inouïs de notre patrie, il n'existait pas au timon des affaires, au sein du pays même, un *seul Français* qui, par sa connaissance approfondie des hommes et des choses de l'Europe fût capable de nous tirer, comme il l'a fait, de l'affreux abîme dans lequel nous étions tombés. Voilà la réalité historique. Les cancans et les plaisanteries ne détruiront jamais ce grand fait. .

Les préliminaires du mariage de M. le duc d'Orléans donnèrent lieu aussi à beaucoup de commérages et de commentaires ; un fait généralement assez peu connu, c'est que M. Cousin, l'illustre philosophe, auquel le roi Louis-Philippe accordait une grande confiance, fut, à la suite de plusieurs audiences particulières, chargé par ce prince de la mission importante et délicate de se rendre en Allemagne, d'en parcourir le royaume et les principautés et, tout en traversant les diverses cours, de prendre des notes sur les princesses à marier qui ne sembleraient pas imbuës de préjugés contre la dynastie de juillet et trop

effrayées du caractère politique moderne de la nation française. M. Cousin créé pair de France par Louis-Philippe, était parfaitement en mesure par sa situation personnelle, sa profonde sagacité, et l'immense réputation dont il jouissait en Allemagne, de remplir cette mission que son fin talent d'observateur lui rendrait, du reste, facile. Ce fut lui, très-probablement, qui rapporta aux Tuileries la vive appréciation des rares mérites de la princesse Hélène, future épouse du prince royal.

Louis-Philippe désirait vivement (et la chose était naturelle) que la révolution de juillet ne demeurât pas toujours une infranchissable barrière entre les cours de vieille date et son propre trône. Le moyen le plus simple qui se présentât pour atteindre ce but ardemment souhaité, c'était le mariage de M. le duc d'Orléans avec une princesse appartenant à une cour allemande. Toutefois, sur ce terrain difficile, il fallait s'avancer avec une certaine prudence, de là, la mission secrète de M. Cousin, il fut ensuite décidé que le prince royal accompagné de son frère le duc de

emours, ferait un voyage en Allemagne. On ressentit sur ce projet les cours de Berlin et de Vienne et on obtint leur assentiment.

Les princes français devaient d'abord se rendre en Prusse. Le roi Frédéric-Guillaume III, qui avait beaucoup contribué à la solution pacifique de la question belge, semblait, en effet, depuis lors, adopter un système hautement avoué de conciliation et chercher à dissiper les préventions que les cours de Saint-Petersbourg et de Vienne nourrissaient contre les hommes et les choses de France de 1830. Le voyage des princes à Berlin était une occasion très-favorable pour témoigner de ces bonnes dispositions. Frédéric-Guillaume la saisit avec empressement. Laisant de côté les froides règles de l'étiquette, il accueillit, ainsi que les princes de sa maison, les fils de Louis-Philippe d'une façon aussi empressée que significative. Il y avait là bien évidemment dessein prémédité de prouver à l'Europe les bonnes intentions du cabinet prussien envers la France et son gouvernement. On sait, du reste, que ce

voyage des princes français en Allemagne ne précéda que d'une année le mariage du duc d'Orléans avec la duchesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin et que Frédéric-Guillaume III, qui avait dit en parlant du duc d'Orléans, et peut-être en faisant allusion aux instincts militaires qu'il lui supposait : « Il faut marier ce jeune homme de bonne heure, » agit lui-même ouvertement auprès de la famille de Mecklembourg.

M. le duc d'Orléans, tout en obtenant à Vienne des succès de salon que sa tournure élégante, son excellente éducation et la distinction de ses manières pouvaient lui promettre à coup sûr, ne vit pas se réaliser l'espérance qu'il avait conçue. Suivant peut-être en cela des indications rapportées par M. Cousin, il avait remarqué l'archiduchesse Thérèse, fille de l'archiduc Charles, et si les unions princières étaient soumises aux mêmes lois que les mariages entre particuliers, il est probable que celle-là se fût accomplie. Mais il fallait avant tout consulter la politique. Cela se passait en 1836 et M. Thiers était président du



Conseil. Désireux d'unir aux souverainetés légitimes la jeune dynastie dont il était alors un des plus habiles serviteurs, il adressa avec empressement à l'ambassadeur français, M. de Saint-Aulaire, une lettre destinée à être communiquée au prince de Metternich, sans que le caractère de cette communication engageât par trop, en cas de refus, la dignité du roi des Français. M. de Metternich, tout en accueillant cette ouverture avec une grande convenance, en référa à la famille impériale elle-même que les exigences politiques circonvenaient de toutes parts.

Deux barrières s'élevaient entre la princesse et le duc d'Orléans; l'origine de la souveraineté de Louis-Philippe; le jugement sévère porté sur le prince royal par la diplomatie allemande qui le supposait à la tête d'un parti militaire en France et instinctivement attiré vers un système de propagande armée. La négociation volontairement trainée en longueur par la cour d'Autriche, n'aboutit pas et le duc d'Orléans quitta Vienne. La Providence n'avait pas voulu qu'une

princesse de la maison d'Autriche fût encore une fois victime de nos déplorables dissensions.

Le 18 août 1837, le comte Molé, plus heureux que M. Thiers, auquel il venait de succéder, faisait connaître à la Chambre des députés la conclusion du mariage de M. le duc d'Orléans avec la duchesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin. Grâce à l'habileté diplomatique de M. Bresson, ministre de France à Berlin, diplomate d'une grande valeur, qu'attendait une destinée non moins fatale que celle du prince auquel il avait contribué à préparer cette alliance germanique, grâce surtout à l'intervention bienveillante du roi de Prusse, l'affaire avait été menée à bien.

Ce fut de ce comte Bresson qui se suicida à Naples, où il venait d'être envoyé après la conclusion des mariages espagnols, que M. le prince de Joinville disait dans la remarquable lettre adressée à son frère M. le duc de Nemours, lettre bien connue, mais que les journaux ont

récemment reproduite : « la mort de Bresson m'a *funesté.* »

La princesse Hélène de Mecklembourg-Schwerin s'était habituée à envisager avec une certaine audace d'imagination le rôle qui lui serait destiné si elle acceptait l'alliance proposée. Elle aimait la France d'ailleurs, et avait, dit-on, toujours rêvé d'épouser un prince français ; mais elle l'aimait mélancoliquement, car elle conservait présent à sa pensée le tableau de nos longues dissensions civiles à la fin du dernier siècle et des dangers que, durant cette fébrile période de notre histoire, les princes avaient courus sur le sol de la patrie nouvelle à laquelle elle aspirait. Douée d'un esprit studieux et sérieux, la princesse Hélène apportait du reste à son royal fiancé une véritable dot d'érudition littéraire, acquise dans la fréquentation des hommes les plus éminents de l'Allemagne contemporaine, où dans l'étude des belles œuvres du passé. Personne n'était mieux instruit qu'elle de la situation des sciences et des arts en France. Personne aussi ne savait

parler à chacun des membres de cette orageuse et susceptible république des lettres un langage plus sympathique, plus flatteur, mieux en rapport avec les mérites et les prétentions individuels. Faculté bien précieuse chez une princesse placée sur les marches d'un trône constitutionnel.

Ce fut M. le duc de Broglie que le roi chargea d'aller en mission extraordinaire à Ludwigslut, capitale du petit état, pour accomplir la formalité de la demande officielle de la main de la princesse. Le duc de Broglie devait l'accompagner dans son voyage jusqu'à Fontainebleau où Louis-Philippe avait décidé que se ferait le mariage.

La princesse se montra durant toute la route pleine d'attentions délicates pour le noble envoyé, à ce point qu'elle lui fit, dit-on, remarquer des sites d'Outre-Rhin témoins de victoires remportées par le maréchal de Broglie, son grand-père. A la frontière de France, un autre représentant de la vieille aristocratie française, M. le duc de Choiseul attendait la princesse par ordre du Roi, qui avait mis dans ces choix une sorte de coquet-

terie. Elle fut reçue sous des arcs de triomphe et, le 29 mai, elle arrivait à Fontainebleau, accompagnée de la petite cour que le Roi lui avait faite.

Louis-Philippe avait également voulu lui former une maison qui eût une certaine importance aux yeux de l'Allemagne. Cette maison se trouva ainsi composée : la maréchale comtesse de Lobau, dame d'honneur ; les comtesses Anatole de Montesquiou, de Chanaleilles, d'Hautpoul, dames pour accompagner ; la marquise de Vins, lectrice ; le duc de Coigny, chevalier d'honneur ; les ducs de Trévise et de Praslin, chevaliers d'honneur adjoints ; le comte de Flahaut qui, sous le second empire, devait être ambassadeur et sénateur, était en même temps nommé premier écuyer du prince royal.

Tout était préparé au palais de Fontainebleau pour recevoir la princesse avec une pompe peu usitée jusque-là à la cour des Tuileries. Louis-Philippe, peut-être en prévision de quelque important évènement dynastique, avait splendide-

ment décoré ce palais, si merveilleusement orné par les maîtres de la Renaissance et tout rempli des souvenirs de cette grande trinité de rois : François I<sup>er</sup>, Henri IV, Louis XIV. Les formalités du mariage civil furent accomplies le 30 mai dans la galerie de Henri II. Le baron (depuis duc) Pasquier, récemment élevé par le Roi à la dignité de chancelier de France, faisant les fonctions d'officier de l'état-civil, les quatre vice-présidents de la Chambre des députés remplissant l'office de témoins, ainsi que les maréchaux Soult, Gérard, Lobau, le prince de Talleyrand, le duc de Choiseul, le baron de Rautzan et M. Bresson, ces trois derniers témoins de la princesse. Une double cérémonie devait avoir lieu puisque la princesse était luthérienne, et depuis le premier mariage de Henri IV pareille chose ne s'était point vue à la cour de France. Il y eut de grandes et brillantes réceptions, auxquelles furent conviées à tour de rôle, indépendamment des membres du corps diplomatique, spectateurs pour ainsi dire obligés de ces sortes

de solennités, les individualités les plus marquantes de la haute société parisienne ralliée au pouvoir de 1830. Mais quelque brillantes que fussent ces fêtes données à Fontainebleau, elles devaient toutes être surpassées par l'inauguration du musée historique de Versailles, l'une des plus grandes et des plus intéressantes scènes du règne de Louis-Philippe.

La cour, en quittant Fontainebleau le 4 juin 1837, vint à Saint-Cloud, et ensuite eut lieu l'entrée de la duchesse d'Orléans à Paris; le cortège, dont les moindres dispositions avaient été réglées d'avance, devait passer sous l'arc de triomphe de l'Etoile, récemment terminé. Cette cérémonie eut beaucoup d'éclat et le peuple parisien fit un accueil sympathique à la jeune étrangère qui ne craignait pas de venir le voir de près. Une mesure prise par le ministère et dont l'initiative appartenait au comte Molé, avait merveilleusement préparé l'opinion publique à l'enthousiasme : une amnistie venait d'être accordée à tous les condamnés politiques détenus.

dans les prisons de l'Etat. Cette mesure de l'amnistie qui, je le répète, fut particulièrement patronnée par le comte Molé et ne triompha que grâce à lui des répugnances de certains membres du cabinet, lui fit une place toute spéciale dans l'affection de M. le duc d'Orléans. Le prince lui a témoigné par un paragraphe de son testament la vive satisfaction qu'il avait ressentie de cet acte habilement précurseur de son mariage.

La fête d'inauguration du musée de Versailles fut splendide de tout point. Les portes du palais, ouvertes avant midi, donnèrent passage aux invités du Roi, et ces invités nombreux, appartenant aux grands corps politiques ou académiques, aux arts ou à la presse, témoignèrent une admiration réelle pour l'œuvre entreprise par Louis-Philippe. C'était, en effet, un grand et magique spectacle que celui de cette longue série de tableaux ou de portraits embrassant l'ensemble de notre histoire depuis son origine jusqu'aux révolutions les plus récentes, reproduisant sinon avec un égal talent, du moins avec une sincérité



constante, les phases diverses de nos annales trop compliquées. A trois heures, un magnifique banquet fut somptueusement servi ; puis le Roi, précédé de valets portant des flambeaux et suivi de tous ses hôtes, véritable état-major de l'intelligence française, parcourut toutes les galeries dans une promenade qui ne dura pas moins de quatre heures. A huit heures du soir, la salle de spectacle, restaurée avec un goût merveilleux et qui aujourd'hui sert de cadre aux séances de l'Assemblée nationale, réunit les invités, qui assistèrent à la représentation du *Misanthrope*. C'était une heureuse pensée que d'associer ainsi le grand Molière à la rénovation du vieux Versailles ; elle fut très-goûtée de cette réunion d'élite à laquelle l'étiquette avait imposé l'uniforme ou l'habit de cour.

On parla longtemps du riche habit *Vert de Mer* qu'avait porté, en cette circonstance, M. Eugène Sue, qui n'était connu alors que par sa brillante littérature maritime.

Un autre fait particulier, en se produisant à

l'occasion de cette fête, donna lieu à quelques commentaires et eut un certain retentissement :

Madame la duchesse d'Orléans, en sa qualité d'allemande lettrée, connaissait et appréciait l'œuvre capitale de l'un des chefs de l'école romantique en France, de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*, l'une des meilleures productions de ce talent étrange et incomplet, œuvre éclatante de style qui eut cette bonne fortune de voir le jour au moment même où le courant de l'opinion remontait avec fureur vers le Moyen-Age dédaigné.

La princesse avait désiré connaître l'écrivain dont le roman bizarre avait popularisé le nom de l'autre côté du Rhin. Elle en parla au duc d'Orléans qui s'empressa, pour satisfaire son désir, de faire inviter M. Hugo à la fête artistique de Versailles. Cette avance directe de la cour fut repoussée d'abord par le poète : Il répondit que devant au roi Charles X la décoration de l'ordre de la Légion-d'Honneur, il se croyait engagé par la reconnaissance à ne pas se rappo-

er du nouveau pouvoir. Un tel refus était honorable ; il devint habile à l'insu du poète, car le duc d'Orléans insista en lui envoyant la croix officier de l'Ordre, et Victor Hugo partit aussitôt pour Versailles. Les tendances de l'esprit prince se retrouvent dans ce détail historique. Quant à l'écrivain, il devait plus tard solliciter d'obtenir de la royauté de 1830, la pairie, objet de nombreuses convoitises, et entrer au Luxembourg comme vicomte Hugo. L'histoire des variations du citoyen Hugo, aujourd'hui républicain avancé et protecteur du journal le *Rappel*, a été vraiment trop longue à écrire.

Voici un spécimen des écrits satiriques sous le règne de Louis-Philippe, d'un goût plus que douteux, qu'on fit circuler dans les salons ou qu'on inséra dans les journaux de l'opposition, à propos du mariage du duc d'Orléans. Le saynète suivante lui fut envoyée sous bande et il fut le premier à en rire de bon cœur.

## SCÈNE PREMIÈRE.

*Un salon aux Tuileries.*—L'HUISSIER. —  
M. DE MATRIMORNOFF.

L'HUISSIER. Monsieur a une audience du prince?

M. DE MATRIMORNOFF. Mais apparemment.

L'HUISSIER. Je prendrai la liberté de demander le nom de monsieur.

M. DE MATRIMORNOFF. Le baron de Matrimornoff.

L'HUISSIER. Je n'ai pas l'honneur d'avoir le nom de monsieur sur ma liste.

M. DE MATRIMORNOFF. C'est possible; mais je suis chargé de dépêches pour Son Altesse royale.

L'HUISSIER. Serait-ce une indiscretion de demander à monsieur le baron de quelle part?

M. DE MATRIMORNOFF. De la part du baron de Brandestein, Ministre des Affaires étrangères du grand-duché de Mecklembourg.

L'HUISSIER *levant les yeux au ciel.* Enfin!

nonsieur le baron était bien impatiemment attendu ici.

M. DE MATRIMORNOFF. J'ai fait cependant grande diligence ; nous n'avons mis que sept jours et six nuits, mon compagnon de voyage et moi, pour venir de Schwerin à Paris.

L'HUISSIER. Monsieur le baron n'est pas venu seul ? (*souriant malignement*), monsieur le baron avait peut-être une dame ou une demoiselle avec lui ?

M. DE MATRIMORNOFF. Non, j'avais un marchand de chevaux. On ne voit que cela dans le Mecklembourg.

## SCÈNE II.

*Entre le Prince.*

M. DE MATRIMORNOFF *s'avançant le corps plié en deux et le front à la hauteur de l'abdomen du Prince* ; il lui remet humblement une dépêche posée sur la forme de son chapeau. Monseigneur.

LE PRINCE *après avoir parcouru la dépê-*

---

*che des yeux.* Ah ! je sais ce que c'est ; je suis charmé de vous voir. Avez-vous amené avec vous cette merveille dont on me parle depuis deux mois ?

M. DE MATRIMORNOFF. Monseigneur, l'étiquette ne permettait pas..... il y a des formes et des usages à la cour de Schwerin.....

LE PRINCE. Oui, oui, je sais que vous êtes attaché à la cour et que vous êtes spécialement chargé de la remonte et des croisements.

M. DE MATRIMORNOFF. Monseigneur veut dire des alliances.

LE PRINCE. Comme il vous plaira ; nous ne discuterons pas sur les mots lorsque nous serons d'accord sur le prix.

M. DE MATRIMORNOFF. Monseigneur, veut dire la dot.

LE PRINCE. A la bonne heure si vous appelez cela une dot dans votre pays, je le veux bien ; sur la dot soit ! au fait quel est son âge ?

M. DE MATRIMORNOFF. Monseigneur, elle n'a pas vingt-quatre ans.

LE PRINCE. Ah ! miséricorde, vingt-quatre ans ! enfin c'est égal ; si elle a encore de l'apparence, de l'encolure, de la représentation, je m'en arrangerai.

M. DE MATRIMORNOFF *fronçant le sourcil.*  
Oilà, Monseigneur un langage auquel je ne suis point accoutumé !

LE PRINCE. Vous attendiez-vous par hasard, à ce que j'allais faire de la diplomatie avec vous ?

M. DE MATRIMORNOFF. Les formes diplomatiques sont cependant de règle dans ces sortes de négociations.

LE PRINCE. Vous voulez dire dans ces sortes de marchés. Mais, allons au but et traitons. Que demandez-vous ?

M. DE MATRIMORNOFF. D'abord, le grand-duc lui prend le plus vif intérêt à cette négociation, il demande une maison convenable et digne de sa place.

LE PRINCE. Vous voulez dire une écurie ? Soyez tranquille les miennes sont superbes. Elle y sera très-convenablement.

M. DE MATRIMORNOFF *ébahî*. Une écurie ! Une écurie !

LE PRINCE. Et où voulez-vous que je la mette ? dans ma chambre à coucher ?

M. DE MATRIMORNOFF *furieux*. Monseigneur, le Mecklembourg ne souffrira jamais un pareil outrage, et moi-même je sors de vos appartements pour ne pas sortir du respect que je vous dois.

LE PRINCE. Il me paraît que cet homme est fou et que les Mecklembourgeois sont sujets aux lubies.

### SCÈNE III.

L'HUISSIER *annonçant*. M. Galopeus envoyé du Mecklembourg.

LE PRINCE. Faites entrer. Il faut espérer que ce Mecklembourgeois sera plus sérieux que l'autre.

GALOPEUS. Pardon, monseigneur, si je me présente devant votre Altesse Royale en habit de voyage ; mais j'étais si pressé d'arriver.... Daignez jeter les yeux sur mes lettres de recomman-



lation. *Il remet au prince un large pli cacheté.*

LE PRINCE, *après avoir lu.* M. le baron, prenez la peine de vous asseoir. Je suis enchanté de vous voir, mais vous devez être très-fatigué et je regrette vraiment que vous n'ayez pas pris le temps de vous reposer.

GALOPEUS. Ne faites pas attention ; je suis accoutumé à courir à franc étrier ; nous autres, hommes de cheval, nous ne nous fatiguons pas sur la selle.

LE PRINCE. Vous avez servi dans la cavalerie ?

GALOPEUS. Vingt-cinq ans, maréchal-des-logischef, dans les hussards de Schwerin.

LE PRINCE. Et vous avez quitté le service pour entrer dans les affaires ?

GALOPEUS. Oui ; le commerce m'allait beaucoup mieux.

LE PRINCE. Le commerce ?

GALOPEUS. Pardon, altesse, si je ne m'exprime pas bien ; mais peu familiarisé avec la langue française et je n'ai pas toujours le mot propre.

LE PRINCE. N'importe, Excellence, nous nous entendrons toujours assez ; vous avez donc une alliance à me proposer ?

GALOPEUS. J'ai à vous offrir ce qu'il y a de mieux dans tout le Mecklembourg ; jeune, svelte, la jambe fine, l'œil vif, le cou charmant, le poitrail magnifique, cinq pieds un pouce, portant la tête haute, un vrai port de reine.

LE PRINCE. Et les cheveux !

GALOPEUS. Alezan brûlé.

LE PRINCE. Vous voulez dire châains.

GALOPEUS. Et à tous crins ! elle marque encore.

LE PRINCE. Elle marque encore ? que voulez-vous dire Monsieur ?

GALOPEUS. Qu'elle n'a pas sept ans.

LE PRINCE. Sept ans ! et de qui me parlez-vous donc ?

GALOPEUS. Et parbleu ! Altesse, de la magnifique jument que je viens vous vendre. La plus remarquable qui soit sortie des haras de Ludwiglust.

LE PRINCE. Mais, c'est une femme que j'attends ! vous ne venez donc pas de la part de M. le baron de Brandestein ?

GALOPEUS. Non, je viens de la part du comte de Plessen, le grand écuyer.

LE PRINCE. J'ai reçu tout à l'heure le maquignon qu'il m'a envoyé. C'est un fou que j'ai fait mettre à la porte.

GALOPEUS. Mais, mon prince, il y a erreur.

LE PRINCE, *regardant les deux lettres*, comment se fait-il que ces deux lettres ?....

GALOPEUS. Je vois ce que c'est ; nous avons fait route ensemble avec M. le baron de Matrimornoff et, à l'auberge, nous nous serons trompés de portefeuille.

LE PRINCE. Ainsi, j'aurai pris le diplomate pour le maquignon et le maquignon pour un diplomate. (*D'un ton désespéré*). O ! mon Dieu, que faire ? M. de Matrimornoff ! où est-il ? où est-il ? qu'on le rappelle ! il me faut M. de Matrimornoff. (*Il sort en courant*).

Le duc d'Orléans avait, je le répète, trop d'esprit pour ne pas rire de cette boutade un peu gauloise.

Mais il ne la communiqua pas à son auguste épouse.

## XII

A propos des lois d'apanages. — Envoi d'un ambassadeur extraordinaire au mariage de la reine Victoria. — Qui paiera les frais ? — L'intendant du maréchal Soult et l'intendant de la Liste civile. — Les fêtes du Roi. — Dialogue entre deux familiers des Tuileries. — Souvenirs de 1830 et de 1848. — Erreurs de certains écrivains. — Anecdote sur M. le duc de Nemours.

Les mariages princiers dans les Etats constitutionnels, amènent d'ordinaire après eux des demandes de dotations, des lois d'apanages. L'opposition fit alors courir la parodie suivante d'une strophe bien connue :

La Seine a vu sur ses rivages  
Les méchants bourgeois de Paris,  
Attaquer les lois d'apanages,  
Et les dénoncer au pays.  
Cris impuissants, fureurs bizarres !  
Tandis que ces monstres barbares

Poussaient d'insolentes clameurs,  
Guizot, pour remplir ses sacoches.  
Allait, vidant toutes les poches  
De ces obscurs blasphémateurs !

Lorsqu'il s'agit d'envoyer un ambassadeur extraordinaire à Londres pour représenter la France au mariage de la reine Victoria, les plaisanteries redoublèrent sur le personnel de la cour citoyenne et sur l'embarras où elle allait se trouver pour choisir dans cette foule plébéienne un ambassadeur digne de la France. On insinua même que, dans le but d'écarter les nombreux concurrents qui pourraient induement se présenter, Louis-Philippe avait déclaré que tous les frais de la mission seraient supportés par l'ambassadeur qui devrait, en cette circonstance, se trouver encore trop honoré de représenter son pays à ses propres dépens.

Le maréchal Soult, duc de Dalmatie fut, comme on le sait, honoré de ces hautes fonctions et on le représenta envoyant son intendant à M. de Montalivet pour le pressentir sur les con-

ditions dans lesquelles devrait s'accomplir cette fameuse ambassade.

— Le maréchal doit être content de nous, disait M. de Montalivet, nous l'avons choisi pour une mission bien honorable.

— Oui, répondait l'intendant du maréchal, M. le Président du Conseil lui a fait connaître hier le choix de Sa Majesté.

— Ce voyage va le rajeunir de vingt ans.

— Ça ne lui ferait pas de peine. M. le Maréchal m'a envoyé auprès de vous, M. le Comte, pour savoir comment la liste civile comprend cette mission.

— Sous quel rapport ?

— Sous le rapport de la représentation.

— Tout ce qu'il y aura de plus somptueux ; un état de maison des plus nombreux, le plus grand éclat dans toutes les parties de l'ambassade, hôtel à Londres, pavillon à Windsor, table ouverte, équipages brillants, livrées neuves.... Que vous dirai-je ? En faisant trop, le maréchal ne fera pas même assez.

— A merveille, c'est bien ainsi que le maréchal comprend sa mission.

— Le maréchal doit se persuader qu'il représente la nation la plus florissante de l'Univers et il faut prouver à nos voisins que notre noblesse militaire ne le cède en rien, pour la générosité et le faste, à la noblesse anglaise.

— Nous l'entendons bien ainsi.

— Et que si l'Angleterre a ses ducs de Wellington, de Devonshire, de Northumberland, nous avons, nous, notre duc de Dalmatie.

— Le maréchal qui veut tenir un rang digne de lui, a évalué de douze à quinze cent mille francs les frais de cette ambassade pour lui et sa suite.

— Eh bien ! voilà juste mes prévisions et je suis enchanté de me trouver d'accord avec lui. J'adopte complètement ses évaluations.

— Il craignait de vous voir le chicaner sur ses dépenses.

— Pas le moins du monde ; il n'en fera jamais trop.



— Allons, puisque nous voilà d'accord sur le chiffre, il ne nous reste plus qu'à nous entendre sur le mode de paiement.

— Ah ! j'engage M. le Maréchal à tout payer comptant.

— Et vous avez bien raison ; ainsi donc, vous allez me remettre cinq ou six cent mille francs pour les premiers frais et nous ouvrir un crédit sur la maison Rothschild de Londres, pour au moins pareille somme, et nous compterons après.

— Comment ? je ne vous comprends pas bien... Est-ce que M. le Maréchal n'entend pas payer de ses propres deniers une forte partie des dépenses que va lui coûter cette magnifique ambassade ? Certains envoyés de France l'ont fait à une autre époque pour leur plus grande gloire. Ainsi lorsque le célèbre maréchal de Richelieu alla à Vienne en 1726. . . .

— M. le duc de Dalmatie ne prend point du tout les choses de cette façon.

— Apprenez que lorsque le duc de Northum-

berland est venu en France pour le sacre de Charles X, il y est venu à ses frais.

— N'oubliez pas que lorsque le maréchal Marmont est allé représenter la France au sacre de l'empereur Nicolas, il en a coûté 1,800,000 francs à la cassette particulière de Charles X. M. le duc de Dalmatie entend les choses comme on doit les entendre : qui va-t-il aller représenter à Londres?

— Le roi des Français.

— Eh bien ! donc, il ne faut pas être un grand logicien pour en conclure que ce sont les Français qui doivent payer.

— Mais, en effet... certainement; comment diable n'avons-nous pas vu cela de suite? où avons-nous la tête? Ceci tranche toutes les difficultés; le budget a si bon dos, il a les reins si forts, qu'un million ou deux de plus ou de moins ne lui pèsent pas une once, allez dire au maréchal qu'il fasse ses malles, qu'il dispose ses affaires. Il peut graisser ses bottes.

— Il le fera avec empressement pourvu que

les contribuables se chargent de mettre du foin dedans.

Plus tard, à propos de la fête du Roi, on mettait en scène deux familiers du château et on leur faisait dire :

JACQUEMINOT.

Oui, je viens au château complimenter le Roi ;  
Je viens selon l'usage et plein d'un doux émoi  
Célébrer avec vous cette belle journée  
A la fête du Roi dignement consacrée.  
Que les temps sont changés ! sitôt que de ce jour  
Le belliqueux rappel annonçait le retour  
Des soldats citoyens les cohortes foulées  
Du boulevard au loin inondaient les allées ;  
Et tous bien ficelés, rangés en bataillon  
Sur leurs têtes portant de beaux bonnets d'ourson  
Tout joyeux à Philippe ils présentaient les armes,  
C'était, il faut le dire, un temps rempli de charme ;  
L'hydre de l'anarchie arrêtant ce concours  
En vilains jours de pluie a changé ces beaux jours.  
Bref, mon cher, contre nous quand tout se coalise  
Il me semble qu'on peut s'attendre à quelque crise.

MONTALIVET.

Celui qui sous ses lois tient nos municipaux  
A des mouchards aussi pour flairer les complots.  
Rempli de confiance en sa personne sainte  
Je crains tout mon ami et n'ai pas d'autre crainte.

Je vous sais gré pourtant de l'observation  
Que vous inspire ici la situation  
Je vois bien que la chambre en secret vous irrite  
Et que vous gémissiez de son vote insolite ;  
Le ciel en soit béni ! mais ce secret courroux,  
Mon brave et digne ami, vous en contentez-vous ?  
La foi qui n'agit point est-ce une foi sincère ?  
En faveur du château ne pouvez-vous rien faire ?

JACQUEMINOT.

Eh ! que puis-je au milieu de ce monde abattu ?  
Liadières est sans force et Vatout sans vertu ;  
Le jour qui vit de Thiers Molé prendre la place  
Eteignit tout le feu de leur antique audace.  
On n'entend plus parler de tous ces noirs complots  
Qui jadis avaient l'heur d'effrayer les badauds  
La charte est dégoûtée et ne rend plus d'oracles.

MONTALIVET.

Et quel temps fut jamais plus fertile en miracles ?  
Quand juillet a-t-il mieux montré tout son pouvoir ?  
Sur tes yeux as-tu donc toujours un éteignoir,  
Peuple ingrat ? quoi ! toujours les plus rares merveilles  
Sans chatouiller ton cœur, frapperont tes oreilles !  
Faut-il, mon cher, faut-il vous rappeler le cours  
Auquel le trois pour cent atteint de nos jours ?  
Des despotes du Nord les célèbres disgrâces,  
Et le fier Nicolas tremblant à nos menaces ;  
Don Carlos aux abois, forcé de décamper  
Du royaume espagnol qu'il voulut usurper ?

---

Le budget, chaque année, enflant outre mesure  
Et l'avocat Dupin roulant toujours voiture ?

JACQUEMINOT.

C'est vrai ; mais dites donc à quoi pense Paris ?  
D'ou vient que dans les airs on n'entend pas de cris ?  
Pourquoi lorsqu'aux plaisirs la police s'apprête  
Ne voit-on pas un chat prendre part à la fête ?

MONTALIVET.

Oh ! je n'y comprends rien ; mais quand l'astre du  
Aura sur l'horizon terminé son grand tour, [jour].  
Revenez au château ; vous savez que je loge  
A l'étage au-dessus du cadran de l'horloge ;  
Vous pourrez voir alors Paris très-ponctuel  
Pour un feu d'artifice affronter l'eau du ciel.  
Allez, dans ce grand jour il faut que je me rase,  
Et depuis trop longtemps avecque vous je jase.

JACQUEMINOT.

Adieu donc ; aussi bien les pairs, les députés  
Accourent vers le trône en chars numérotés ;  
A leurs beaux compliments il faut que je m'unisse,  
Cela vaut bien, je crois, votre feu d'artifice ?

Ces revues de la garde nationale, tantôt bril-  
lantes, tantôt passablement tapageuses, quel-  
ques-uns les regrettaient en effet, mais les plus  
sages ne les conseillaient pas au Roi à cause des

manifestations malencontreuses qu'elles pouvaient produire. On a beau dire aux gardes nationaux que la force armée ne délibère pas; on ne peut jamais les empêcher de vociférer leur opinion lorsque le chef de l'Etat vient à passer devant eux. C'est toujours la théorie naïve de « la petite leçon » qu'on donne au pouvoir.

C'est ainsi qu'arrivent les révolutions de surprise, comme celle de février 1848, par exemple.

Odilon Barrot, dans les Mémoires posthumes qu'on vient de publier, en raconte les péripéties de façon à bien mettre en relief tous les dangers d'une pareille milice dans les temps de trouble. Ces mémoires peuvent également servir à prouver, du reste, combien les hommes de sa trempe sont dangereux, dans leur naïveté politique, en temps de révolution. L'organisateur des banquets, en dépit de son honnêteté, est un grand coupable devant l'histoire.

Chose assez singulière, quoiqu'il se soit trouvé dans les deux révolutions de 1830 et de 1848,

en situation de bien voir les choses, puisqu'il était, comme on dit vulgairement, aux premières loges, Odilon Barrot a commis un certain nombre d'erreurs de détail, qui étonnent un peu le lecteur.

Ainsi, pour n'en relever qu'une, il dit en parlant de la retraite du roi Charles X sur Cherbourg après la révolution de juillet, que M<sup>me</sup> la duchesse de Berry vint rejoindre le cortège royal à Dreux, et qu'afin de pouvoir traverser les campagnes avec plus de sécurité, elle s'était revêtue de la veste et du chapeau d'un meunier. Ceci est absolument faux : la duchesse de Berry était à Saint-Cloud au moment des journées de juillet et même, à ce sujet, je mentionnerai un fait peu connu que je tiens de la meilleure source :

Ce ne fut point un homme de cour, un grand personnage qui lui insinua l'idée de se rendre à Paris et de se présenter au peuple son fils dans ses bras. Cette noble idée, d'une exécution difficile mais non pas impossible, avait germé tout d'abord dans la tête d'un écrivain peu connu

maintenant, mais qui avait eu son petit moment de vogue, de Bouilly, l'auteur des *Conseils à ma fille* et des *Contes offerts aux enfants de France*. Ce brave homme tout imbu de son idée et ne connaissant que son dévouement, franchit au milieu de mille dangers la distance de Paris à Saint-Cloud, pénétra jusqu'à la princesse, dont il était connu et exposa tout ému le plan qu'il avait rêvé.

— C'est aussi ma pensée et j'en parlais encore tout à l'heure à Mme de Gontaut, dit la princesse.

On en référa à Charles X qui interdit formellement une si périlleuse démarche; il est bon d'ajouter à cet égard, que les abdications n'étaient point encore décidées et signées. Je tiens cette anecdote concernant Bouilly d'un auteur dramatique très sûr de ses souvenirs, et qui l'avait beaucoup connu.

Ce fut Mme la Dauphine qui rejoignit le cortège royal en avant de Rambouillet; et, à ce propos, je m'étonnerai que l'écrivain masqué qui signe *Ignotus* au journal *le Figaro*, et qui dit que son



service l'appelait souvent dans les appartements de cette noble princesse, ait écrit, deux fois dans un récent article sur M. le comte de Chambord, que Mme la Dauphine était à Bordeaux au moment de la révolution de juillet.

Tout le monde sait que cette princesse revenait alors de Vichy, où elle se rendait tous les ans pour sa santé, et qu'instruite des événements par le télégraphe, elle dut faire un assez long détour pour éviter les grandes villes et se soustraire aux démonstrations hostiles des populations soulevées.

M. Odilon Barrot dit dans ses Mémoires :

« Un de mes amis, M. Biesta, se chargea du duc de Nemours qu'on avait pour ainsi dire oublié et qui ne savait que devenir, il donna asile à ce prince pendant la nuit dans sa maison et trouva le moyen le lendemain, par l'intermédiaire du général Courtais, de le faire embarquer au Havre pour l'Angleterre. Par une étrange coïncidence, lorsqu'il revenait après avoir rempli cette mission, il se rencontra avec Louis-Napoléon qui,

---

au premier bruit de la révolution, accourait à Paris pour essayer de la faire tourner à son profit ; ils durent passer la nuit ensemble dans un hôtel à Amiens. »

Il y a là encore une légère erreur : ce n'est point au Havre, mais à Boulogne que le prince s'embarqua.

Je retrouve précisément dans mes papiers l'histoire très-curieuse de cet incident, écrite par moi, d'après les propres notes de M. Biesta, lesquelles me furent communiquées par un de ses amis intimes qui était aussi le mien, M. le président Grellet.

Après l'envahissement de la Chambre, les mille péripéties qui suivirent et le départ de Mme la duchesse d'Orléans pour la maison de campagne de M. de Mornay, M. le duc de Nemours commençait naturellement à se préoccuper de sa situation personnelle. M. Biesta offrit l'hospitalité de sa demeure située rue de Madame, et le prince, lui tendant la main, accepta sans hésiter l'offre loyale d'un homme qui, le

matin encore, était pour lui un inconnu. Il partit donc immédiatement et à pied, accompagné de MM. d'Arragon et Biesta, pour la rue de Madame, où il espérait trouver enfin un peu de repos après une pareille journée de fatigues et d'émotions. La famille de M. Biesta, très-inquiète de son absence prolongée (il était alors près de huit heures du soir), reçut les voyageurs avec un vif empressement. M. le duc de Nemours fut présenté comme un ami qui avait besoin, au milieu de ces circonstances extraordinaires, d'un abri pour la nuit, et la mère de M. Biesta, trompée par l'habit de garde national que le prince avait revêtu, costume qui lui donnait quelque ressemblance avec le fils d'un ancien hôte de la maison, fit à M. le duc de Nemours cette question si étrangement frappante dans la situation donnée: « Comment se porte donc monsieur votre père? » le chef de la famille s'empressa de faire comprendre à sa vieille mère qu'il y avait erreur, et l'on se mit à table, chacun des convives y apportant plus de distraction que d'appé-

tit ; après le repas arriva le comte Reille, aide de camp de M. le duc de Nemours, qui était resté à l'hôtel Montesquiou d'où la duchesse d'Orléans était partie. C'était un hôte de plus ; un lit fut dressé pour lui dans la chambre du prince, au pied même de son lit ; puis on tint conseil et il fut décidé que dès le lendemain matin, MM. d'Arragon et Biesta s'occuperaient uniquement des moyens à prendre pour mettre en sûreté hors de Paris et même de la France, le fils de Louis-Philippe, qui accablé de fatigue, se retira enfin dans l'appartement où il allait essayer de reposer, ayant le comte Reille à ses côtés.

Mais vers quatre heures du matin, on entendit frapper à la porte de la maison, l'émotion fut vive, était-ce un ami ou un ennemi ? C'était un ami, c'était M. Jules de Lasteyrie qui, revenant à pied de Saint-Cloud, apportait au prince une lettre de la reine Marie-Amélie, lettre écrite à la hâte et dans laquelle la Reine rassurait son fils sur le sort du Roi, de la duchesse de Nemours, de ses enfants, tout en lui annonçant leur départ

pour le château d'Eu. Ce fut une vive inquiétude enlevée à ce noble cœur de savoir la duchesse de Nemours et ses enfants en sûreté auprès de la Reine.

M. Jules de Lasteyrie, député de l'opposition et appartenant à la famille du général Lafayette, n'en était pas moins attaché à plusieurs des princes de la maison d'Orléans. Durant cette journée du 24 février, après l'abandon des Tuileries et le départ du Roi, il avait reconnu et recueilli dans la foule Mme la duchesse de Montpensier qui, oubliée au milieu de cet immense désordre, fuyait sans savoir où se réfugier. Il l'avait conduite chez lui et remise au soin de Mme de Lasteyrie, puis était parti à pied pour Saint-Cloud, afin de faire connaître la retraite de la jeune princesse et là, il s'était rencontré avec M. Borel de Bretizel, un autre aide de camp de M. le duc de Nemours, qui venait de son côté annoncer que le duc était en sûreté dans la maison d'un ami de M. Odilon Barrot, M. Biesta. Ce dernier se trouvait être parfaitement connu de

M. de Lasteyrie qui se fit le garant de sa loyauté et de son dévouement. Ce fut alors que Marie-Amélie écrivit à son fils cette lettre apportée dans la nuit par l'honorable député, qui n'hésita pas à faire une seconde fois à pied le trajet de Saint-Cloud à Paris. Je dirai tout à l'heure comment Mme la duchesse de Montpensier parvint à sortir de France ainsi que la princesse Clémentine, recueillie également pendant les premières heures de la révolution sous le toit de M. de Lasteyrie. M. le duc de Montpensier avait rejoint le Roi à Saint-Cloud.

Dès que le jour parut, le marquis d'Arragon et M. Biesta n'eurent plus d'autre préoccupation que le salut du duc de Nemours et les moyens de le faire sortir de Paris, ils allèrent se concerter avec M. de Malleville et reconnurent en commun que, dans le désordre auquel la ville était livrée, il n'y avait rien de plus sûr que de s'adresser directement à M. de Lamartine, chargé du portefeuille des affaires étrangères et de se confier à sa loyauté, ils se rendirent donc à

l'hôtel de la rue des Capucines, mais M. de Lamartine n'y avait pas encore paru, et, tout absorbé par ses travaux de l'Hôtel-de-Ville, ne devait même s'y présenter que plusieurs jours après. Fort incertains du parti qui leur restait à prendre, MM. Biesta et d'Arragon se dirigeaient à tout hasard, vers le siège du gouvernement provisoire, lorsque, traversant la place du Carrousel, l'idée leur vint de s'adresser au général de la garde nationale Courtais, qui prenait en ce moment possession de son commandement, ainsi que du logement occupé la veille par le général Jacqueminot. Son état-major s'organisait; des chevaux sortis des écuries royales étaient à la porte; le général Courtais allait partir pour Vincennes où, avait-on dit, un régiment hésitait à faire sa soumission. MM. d'Arragon et Biesta s'étant approchés et lui ayant dit qu'ils avaient à l'entretenir d'une affaire très-grave, toute confidentielle, il ne vit pas de lieu plus sûr pour les entendre que les combles du château où il les fit immédiatement monter, là M. Biesta lui con-

fia leur secret, leur embarras et (l'histoire doit lui tenir compte de ce bon mouvement au milieu de ses trop nombreuses faiblesses) M. de Courtais n'hésita pas à leur faire délivrer, au nom du gouvernement provisoire, sous sa propre responsabilité, un passeport où tous deux étaient qualifiés d'envoyés extraordinaires de la République auprès du gouvernement anglais, avec ordre à toutes les autorités constituées de leur prêter aide et main-forte pour remplir leur mission. Il y fit apposer le sceau de la garde nationale à côté de sa signature.

Ces messieurs avaient, d'après ce passeport, la faculté d'emmener avec eux un secrétaire qui fut dénommé Durand (Charles-Edouard).

Munis de cette pièce, ils revinrent de suite avvertir M. le duc de Nemours qu'il fallait en profiter, sans aucun retard, et il fut arrêté qu'on partirait dans la soirée, M. Biesta procéda lui-même à la toilette du prince, dont les moustaches et les favoris blonds furent coupés et les cheveux teints en noir. Vers six heures, on quitta la maison de



à la rue de Madame pour se rendre à la poste aux chevaux, car on avait appris que les chemins de fer étaient partiellement détruits ; mais à la poste il n'y avait ni voiture de voyage ni chevaux disponibles ; des commissaires de la République en ceintures rouges étaient là requérant impérieusement des moyens de transport pour toutes sortes de missions plus ou moins sérieuses. Heureusement, M. Biesta connaissait le directeur de la poste de Paris, M. Dailly, et le savait très-dévoué à la famille de Louis-Philippe, dès qu'il lui eut dit quel était son compagnon de voyage, M. Dailly s'empressa de mettre à sa disposition sa voiture et ses propres chevaux, avec ordre au postillon de ne s'arrêter (sans avoir égard aux relais) que lorsque l'équipage serait épuisé de fatigue. Il était près de minuit lorsque les voyageurs arrivèrent à la barrière et, là, de nouvelles difficultés se produisirent. Des commissaires plus ou moins autorisés de l'Hôtel-de-Ville, veillaient aux portes de Paris et une population nombreuse, très-effervescente, s'y pressait, les deux préten-

— dus envoyés faisaient grand bruit de leur mission, se nommant et se montrant.

Un inconnu de mauvaise mine vint, une lanterne à la main, regarder dans leur voiture et se retira en disant.:

— Il y a ici un prince de la famille royale; mais, soyez tranquilles, je garderai le secret.

Ils franchirent enfin la barrière et, une fois lancés sur la grande route, gagnèrent Pontoise d'un seul trait.

M. le duc de Nemours voulait aller à Eu, point vers lequel, d'après la lettre de la Reine, il pensait que Louis-Philippe s'était dirigé. On prit à tout hasard cette direction, à chaque relais M. d'Arragon descendait, pressant le postillon, parlant haut de la République et de la mission dont il était chargé par le gouvernement provisoire, la nuit se passa de la sorte; mais, au jour, vers six ou sept heures du matin, comme ils sortaient de la ville de Beauvais, se félicitant de l'avoir traversée heureusement, les meneurs improvisés du parti républicain firent courir après leur voi-

ture ; elle fut ramenée à l'Hôtel-de-Ville où il fallut exhiber le fameux passeport ; ce passeport ne fut trouvé ni régulier, ni suffisant, et l'on parlait de retenir les voyageurs, lorsque élevant la voix, M. Biesta fit entendre de terribles menaces au nom du gouvernement nouveau dont on osait ainsi arrêter les envoyés, rendant la ville de Beauvais responsable des retards qu'on leur faisait subir. Effrayés d'une si véhémence sortie, inquiets de leur propre zèle, les coryphées républicains de Beauvais n'osèrent plus insister, et les voyageurs purent repartir. Pendant ce débat qui fut très-long et très-animé, on n'avait vu que les deux soi-disant envoyés, M. le duc de Nemours étant resté dans la voiture.

Il leur fallait encore traverser Abbeville lorsque, à une station du chemin de fer, ils apprirent que les convois pouvaient se rendre sans obstacle jusqu'à Neufchâtel, c'est-à-dire jusqu'à une lieue environ de Boulogne. Laissant leur voiture à cette station, ils se jetèrent dans un des wagons du premier convoi qui vint à passer, puis

enfin, arrivés à Boulogne, ils se firent directement conduire chez M. Hamilton, consul d'Angleterre. Sous le bizarre costume de Charles-Edouard Durand, le consul reconnut difficilement le prince fugitif qu'il accueillit aussitôt, non-seulement comme un hôte sacré, mais encore comme le cousin par alliance de la reine d'Angleterre. Il n'y avait pas dans le port de navires français ou étrangers en partance pour l'Angleterre ; mais le bateau-poste devait prendre la mer pendant la nuit. Malgré le temps horrible, malgré les sages avis et le récit des accidents éprouvés par ce même bateau pendant la traversée qu'il venait de faire d'Angleterre à Boulogne, le duc de Nemours voulut partir ; ses compagnons de route l'accompagnèrent au port où par un hasard singulier, le prince retrouva sa sœur la princesse Clémentine, duchesse de Saxe-Cobourg, qui avait également gagné Boulogne, avec cette pensée de s'éloigner rapidement des côtes de France. Les adieux du prince à MM. Biesta et le marquis d'Arragon furent pleins

d'effusion ; il les embrassa avec une vive émotion et remit à M. Biesta, comme le seul témoignage de reconnaissance qu'il pût alors lui laisser, la lettre que la reine lui avait écrite de Saint-Cloud, lorsqu'elle quittait ce palais avec le roi et la duchesse de Nemours.

Un curieux incident signala le retour à Paris des deux prétendus agents de la République française : dès que le prince fut embarqué sur cette mer pleine de périls, ils revinrent tristes et pensifs chez le consul Hamilton et passèrent la nuit sous son toit à discuter avec leur hôte les suites possibles des incroyables événements auxquels ils avaient assisté depuis trois jours. Ils ne supposaient pas alors que la solution frappât déjà à la porte : le lendemain, comme ils venaient d'entrer dans le premier convoi du chemin de fer qui se dirigeait sur Paris, au moment où le signal du départ allait être donné, la porte du wagen dans lequel ils se trouvaient s'ouvrit tout à coup, et deux voyageurs entrèrent : c'était le prince Louis Bonaparte, accompagné de M.

Fialin de Persigny. M. Biesta reconnut immédiatement le prince qu'il était allé visiter à Ham, conduit par son ami M. Beaumont (de la Somme).

Louis-Napoléon s'étant rappelé cette circonstance, la conversation ne tarda pas à s'engager avec une sorte de familiarité. Louis Bonaparte était parti de Londres à la nouvelle de la proclamation de la République en France et il s'était jeté dans la première barque qu'il avait pu trouver. C'était précisément ce même bateau-poste qui emmenait, ô fortune bizarre ! M. le duc de Nemours en exil. Il confirma tout ce que ses compagnons de route avaient entendu dire à Boulogne des périls courus par ce bâtiment pendant sa rude traversée.

A Amiens on fut arrêté assez longtemps à l'embarcadère, car le convoi qui venait de partir avait été manqué de quelques minutes. Il fallait en attendre un nouveau, et celui-ci interrompit tout à coup sa marche à la station de Gersan, avant d'arriver à Saint-Leu, trompant

ainsi la fiévreuse impatience de Louis Bonaparte. La nouvelle y parvint que le chemin de fer avait été coupé du côté de Pontoise, et qu'un affreux accident venait de coûter la vie à quinze ou vingt personnes. C'était ce même convoi que les voyageurs avaient manqué à Amiens de si peu d'instants, échappant ainsi à un effroyable sinistre, dont le bruit ne fit alors aucune sensation, dominé qu'il fut par le tumulte, par le fracas des événements du jour. L'étoile de Louis Bonaparte commençait déjà à monter à l'horizon, fort heureusement pour M. Biesta et son compagnon de voyage.

Il fallut donc faire halte à cette station dans un village plein de boue où il n'y avait pas même le plus chétif hôtel pour offrir un abri momentané. Cependant, il était huit heures du soir et ce n'était que le lendemain matin que les voyageurs devaient savoir si le service du chemin de fer serait repris. Que faire durant cette longue nuit de Février ?

On prit le parti de se retirer dans un misérable

cabaret, et là, le prince, son confident, MM. d'Arragon et Biesta (1) passèrent tous quatre les heures de la nuit, fumant et devisant sur les événements extraordinaires qui avaient amené la nouvelle République.

Louis Bonaparte s'inquiétait un peu de la façon avec laquelle il serait reçu à Paris, par le Gouvernement provisoire, en présence de la loi de proscription, non révoquée, dont il était frappé. Dans cette incertitude, ses compagnons de route lui conseillèrent d'écrire au Gouvernement de l'Hôtel-de-Ville une lettre, où tout en annonçant son arrivée à Paris, il offrirait de se retirer si sa présence pourrait paraître un obstacle à l'établissement de la République, et, séance tenante, sur cette table de cabaret, le prince rédigea en termes plus vagues le projet d'une lettre ainsi conçue : « Messieurs, le peuple de Paris ayant dé-

---

(1) Le marquis d'Arragon élu député à l'Assemblée constituante, est mort à Paris, en septembre 1848. Quant à M. Biesta, il fut d'abord nommé administrateur des biens séquestrés du duc d'Aumale, puis directeur du Comptoir national d'escompte. Il est mort en 1873.



truit par son héroïsme les derniers vestiges de l'invasion étrangère, j'accours de l'exil pour me ranger sous le drapeau de la République qu'on vient de proclamer. Sans autre ambition que celle de servir mon pays, je viens annoncer mon arrivée aux membres du Gouvernement provisoire et les assurer de mon dévouement à la cause qu'ils représentent comme de ma sympathie pour leurs personnes. »

Le jour venu, les employés de la station déclarèrent aux quatre voyageurs qu'il était impossible de hasarder un convoi sur la voie ferrée, et qu'il fallait se pourvoir d'autres moyens de transport s'ils étaient pressés d'arriver à Paris. Ils louèrent alors à frais commun un humble cabriolet à quatre places qui les conduisit à Saint-Denis, et là, une de ces voitures publiques en usage dans les environs de Paris, laquelle les déposa à la barrière de la grande ville. Ce fut ainsi que le futur Napoléon III fit son entrée dans sa capitale, le 28 février 1848.

Cependant des placards écrits à la main et fa-

vorables à la cause bonapartiste avaient été secrètement affichés dans divers quartiers par les soins du vieux général Piat, et le Gouvernement provisoire s'était empressé de les faire enlever. La demande de Louis Bonaparte n'excita donc que les inquiétudes et les méfiances de l'Hôtel-de-Ville. La réponse du Gouvernement ne se fit pas attendre ; elle l'invitait à quitter Paris sur le champ et il reprit le chemin de Boulogne. Mais déjà un secret espoir adoucissait pour lui les amertumes de l'exil, et lorsque le Gouvernement provisoire publia le décret qui établissait le suffrage universel, confiant tout à la fois dans son étoile et dans la magie du nom qu'il portait, le vague espoir prit aussitôt pour lui toutes les proportions d'une certitude.

Madame la duchesse de Montpensier, demeurée deux jours chez Madame de Lasteyrie, s'était ensuite rendue au château d'Eu, conduite par le général Thierry, suivant les indications que le duc de Montpensier lui avait transmises, en passant à Dreux. Mais, à Eu, elle n'avait trouvé

personne, les fugitifs ayant, comme nous l'avons vu, pris d'autres directions. Alors, le séjour du château, n'étant pas sûr, elle était allée chercher un asile momentané chez M. Estancelin, dont la propriété se trouvait voisine, puis le soir était partie accompagnée de son hôte et de M. le général Thierry pour Bruxelles où elle arriva après un voyage rempli de difficultés et d'incidents ; ces incidents, le courage enjoué de la jeune princesse sut mieux en supporter les rudes épreuves que (pour me servir de ses propres expressions) elle ne supportait la monotonie de la table de travail dans le salon de famille aux Tuileries.



### XIII

**La Cour de Napoléon III écrasé par son luxe et la variété de ses fonctionnaires la Cour de Louis-Philippe. — Les palais et les ministères. — Les souverains et les ministres changent. — Les subalternes restent. — Les notes d'un fonctionnaire de la Cour des Tuileries. — Un Dangeau au petit pied. — Intérêt d'un semblable journal même dans les puérités. — Communication d'un de ces cahiers. — Couplets trouvés à la porte du cabinet de l'Empereur. — M. Fould, vous avez raison. — Histoire amoureuse d'un capitaine aux guides. — La belle Américaine. — C'est un mari qu'on veut. — Procédé renouvelé de Molière. — Issue tragique. — Grand émoi à la Cour. — Conclusion.**

La Cour de Napoléon III a écrasé par son luxe, la quantité et la variété de ses fonctionnaires, la Cour plus humble et plus sérieuse de Louis-Philippe. On avait été rechercher dans l'Annuaire de 1804 toutes les charges qui embellissaient

alors les Tuileries de leurs habits brodés et on avait imité.

De même que dans les ministères où les huissiers et les garçons de bureau immuables voient passer des pléiades de ministres et demeurent toujours philosophiquement à leur poste, dans les Cours, lorsque la crise révolutionnaire est passée et que tout se régularise, les anciens serviteurs du souverain précédent se représentent et, comme, après tout, il n'y a qu'eux encore qui soient bien au courant d'un service spécial qui a ses traditions et ses difficultés, on les admet avec empressement.

C'est ainsi que les piqueurs et valets de pied de Charles X ont reparu, sous un autre habit, précédant les voitures de Louis-Philippe ou servant aux soupers des bals des Tuileries et qu'après le 24 février 1848, des serviteurs de Louis-Philippe se sont retrouvés à l'Elysée, d'abord pendant la présidence et finalement aux Tuileries lors du rétablissement de l'Empire..

On ne peut s'empêcher de penser que si l'un

de ces fonctionnaires au petit pied, vrais spectateurs constants des faits intimes des cours, avait eu seulement l'idée de jeter plus ou moins incorrectement sur le papier des notes sur ce qu'il voyait et entendait journellement, ces tablettes qu'on eût pu mettre au net seraient aujourd'hui un trésor pour les curieux et les chercheurs.

J'ai connu un personnage assez haut placé dans la hiérarchie des fonctions de Cour, sous le second Empire et dont l'habitude (excellente habitude par parenthèse) était de noter sur un agenda les diverses choses qu'il voyait ou entendait quand il était de service ce qui arrivait fréquemment. Rentré chez lui, il copiait ces notes sur un cahier de papier, et je vous assure que ces mentions et observations, quelquefois pué-riles comme celles de Dangeau, n'en avaient pas moins un tel caractère d'individualité et de curiosité historique, qu'un chercheur eût été en admiration devant elles.

Il paraissait assez bien disposé un jour à me les communiquer entièrement et à me prêter

même les cahiers. Puis il réfléchit peut-être que je ne manquerais pas d'en entretenir le public, lequel se laisse toujours intéresser et amuser par ces sortes d'anecdotes de Cour. Mais cette réflexion ne l'empêcha pas de me laisser parcourir un des moins récents, où je trouvai d'abord des annotations de cette nature :

« Des gens de services ont ramassé aujourd'hui, et m'ont apporté un morceau de papier plié en quatre, trouvé par terre, auprès de la porte du cabinet de l'empereur. Ce papier renfermait des vers, comme on le voit. Impossible de comprendre comment ils se sont trouvés là. Le préfet de police n'était pas venu à cette heure-là chez l'Empereur. J'étais sûr de tout le service dont les membres, ne fût-ce que par crainte de perdre leur place, n'eussent pas risqué une si mauvaise plaisanterie. Mais M. de Persigny s'était présenté au cabinet de l'Empereur et était resté longtemps en conférence avec lui.

Or, M. de Persigny ne pouvait pas souffrir M. Fould, lequel était absolument sa bête noire.



erait-ce M. de Persigny qui, après avoir communiqué à l'Empereur ces couplets dont Sa Majesté avait probablement fait que rire, les aurait magnement perdus de façon à leur donner vraisemblablement une publicité fort désagréable pour son collègue et fort amusante pour lui-même ;

La chose n'est pas impossible. Dans tous les cas, voilà les couplets en question :

Deux homm's d'Etat un beau dimanche  
Pataugeaient le long du Budget ;  
L'un muet, le poing sur la hanche,  
L'autre ruminant son projet,  
S'écria : quel vide sonore  
Résonne dans notre caïssen !  
Monsieur Fould, répondit Pandore,  
Monsieur Fould, vous avez raison.

Ah ! C'est un métier difficile ;  
Jadis la régularité  
Vantait sa justesse inutile,  
Nous, nous sauvons la société.  
Sous votre gâchis que j'honore,  
L'équilibre pousse à foison !  
Monsieur Fould, répliqua Pandore,  
Monsieur Fould, vous avez raison.

Mais autour de nous tout s'embrouille,  
Comment museler les braillards ?  
Nous avons mangé la grenouille  
Notre extra est de trois milliards !  
Je veux qu'on me décore encore  
Si quelque emprunt n'est de saison.  
Monsieur Fould, grimaça Pandore ;  
Monsieur Fould, vous avez raison.

Tentons pour forcer la recette  
Le procédé de Bilboquet :  
Vendons et pour que l'on achète  
Abolissons le tourniquet,  
Puisque le virement colore  
Le déficit de la moisson.  
Monsieur Fould, nasilla Pandore,  
Monsieur Fould, vous avez raison.

Renonçons (c'est un artifice)  
Au droit de prendre indiscuté.  
Couronnons un peu l'édifice,  
Essayons de la liberté !  
Je vois, grâce à ce météore  
La peau qu'allait chercher Jason.  
Monsieur Fould, murmura Pandore,  
Monsieur Fould, vous avez raison.

Quoi ! vous tordez votre moustache !  
Ce droit sans danger peut s'offrir.  
Si quelque sot veut prendre à tâche,  
Notre tour fait, de s'en servir,

**Bah ! vous le reprendrez encore,  
Rien de changé dans la maison.  
Monsieur Fould; ricana Pandore,  
Monsieur Fould, vous avez raison.**

#### ÉPILOGUE

**Bientôt revient la confiance  
L'emprunt nouveau naît du crédit;  
Les impôts pleuvent sur la France,  
Et la France entière applaudit,  
Les moutons devançant l'aurore  
Pour hypothéquer leur toison.  
Monsieur Fould, fredonnait Pandore,  
Monsieur Fould, vous aviez raison.**

Je mis soigneusement ces couplets dans ma poche et ne les transcris ici que comme souvenir. On pourra trouver qu'ils ne sont pas dignes de la postérité; mais est-ce que je m'adresse à la postérité ? »

Mes yeux tombèrent ensuite sur une autre note commençant ainsi :

« Ce soir, le dîner qui hier, déjà, avait été très-sombre, grâce à une bouderie de l'Impératrice et à la mauvaise humeur peu cachée de l'Empereur, a été encore désagréablement troublé

---

par une nouvelle qu'un officier d'ordonnance de Sa Majesté est venu lui communiquer.

Il paraît qu'un capitaine aux guides, très-protégé et favorisé de Leurs Majestés, a été très-grièvement blessé ce matin dans un duel avec un officier américain,

Je me suis fait raconter cette histoire de plusieurs côtés et la voici dans toute sa simplicité.

Il y avait grande revue au Champ-de-Mars; une foule énorme s'y rendait à pied, à cheval, en voiture, car, à Paris, une revue est un événement et l'attrait de ces sortes de spectacles est doublé par le beau temps. Or, un soleil splendide invitait la ville entière à se déranger pour assister à cette fête militaire.

Le régiment des guides se rendait à la place qu'il devait occuper et ce trajet se faisait assez difficilement, à cause du grand nombre de brillants équipages amenant les porteurs de billets qui se croisaient constamment sur la chaussée. Un régiment d'infanterie, tambours et musiques

en tête venait de déboucher, au son des fanfares, de l'un des boulevards qui entourent l'École Militaire. Tout-à-coup les chevaux d'un coupé s'effrayent ; le cocher a de la peine à les maintenir. Le régiment des guides dont il ne peut naturellement traverser la colonne, l'empêche de prendre une rue de côté pour se dérober et éviter un accident ; les chevaux se cabrent ; une jeune personne se penche à la portière ; elle est charmante ; à son accent on reconnaît que c'est une Anglaise ou une Américaine. Elle pousse des cris, appelle du secours : « sauvez ma mère ! » s'écrie-t-elle. Tout le régiment a les regards tournés vers cette charmante personne et chacun voudrait se dévouer pour elle. C'est sous l'empire de ce sentiment que le capitaine M... fait ranger sa troupe ; par ses ordres, deux de ses hommes prennent la bride des chevaux ; la voiture passe au milieu des rangs, le capitaine se tenant à la portière pour rassurer la jeune Américaine, car décidément c'était une Américaine.

— Monsieur, disait-elle, combien je vous ai

d'obligations ; ce n'est pas pour moi que j'étais si effrayée, mais pour ma mère qui a une crainte affreuse des accidents de voiture ; elle était près de se trouver mal.

Une dame plus âgée se pencha en ce moment vers le capitaine pour lui exprimer sa reconnaissance et la jeune personne ajouta :

— Je serais heureuse, Monsieur, de vous rencontrer dans le monde pour vous renouveler l'expression de notre gratitude.

Et la voiture s'éloigna.

Le capitaine M. . . était absolument subjugué ; les dernières paroles de la jeune fille résonnaient encore à son oreille qu'elle était déjà loin. Sa voix émue avait tant de charmes avec son accent étranger !

Il remit de l'ordre dans sa troupe, mais reçut plusieurs fois des reproches de ses chefs sur son inattention pendant les manœuvres, surtout si quelque coupé de même couleur que celui de l'inconnue venait à stationner près des points où le régiment se portait.

Le capitaine M. . . était décidément amoureux fou, le petit dieu malin (comme on aurait dit sous le premier empire) l'avait transpercé d'une de ses flèches les plus acérées.

Fort répandu dans tous les mondes à Paris, il résolut de retrouver le plus vite possible la dame de ses pensées. C'était surtout dans la société étrangère qu'il devait la chercher. M. . . avait trois ou quatre bals tous les soirs ; mais il fallait se presser, car après tout, la jeune fille et ses parents qui n'étaient pas à Paris à poste fixe pouvaient, soudain, avoir l'idée de retourner dans leur pays.

M. . . chercha et chercha d'abord inutilement. Puis, un beau soir, il fut invité chez une riche Anglaise, qui recevait beaucoup, surtout ses compatriotes et la colonie américaine, parce qu'elle parlait déplorablement le français et que cela faisait son désespoir. C'était une femme de taille élevée qui avait dû être fort belle en son temps, et conservait même de beaux restes, comme on

dit, mais possédait une de ces figures qui font dire à l'invité, lorsqu'on le présente :

— Le madère doit être ici de première qualité.

Cette dame qui ne connaissait pas elle-même le quart des personnages qui étaient dans son salon, avait bien la toilette la plus bizarre et surtout la coiffure la plus excentrique que l'on pût voir, et certes le capitaine M... n'aurait pas pu éviter le fou rire qui le menaçait lors de sa présentation, si toute sa pensée ne s'était pas reportée sur l'espoir de retrouver sa belle inconnue.

Ce devoir indispensable rempli envers la maîtresse de la maison, le capitaine s'approcha des contredansés et son regard interrogea rapidement les physionomies animées, des jolies *misses* qui figuraient. O joie ! ô ravissement ! il découvrit celle qu'il cherchait et dont les traits charmants s'étaient si vite gravés dans son cœur. Elle était là, brillante de jeunesse et de beauté, dansant avec grâce et élégance. M... s'élança



lès qu'on la reconduit à sa place; se souviendra-t-elle de lui? Elle le regarde, elle a l'air de chercher où elle l'a vu, puis sa figure s'éclaire tout à coup; elle l'a reconnu.

Sa mère était auprès d'elle; la frayeur à sa reconnaissance et donne de la mémoire; elle se souvient aussi du capitaine M...; elle lui sourit. Lui, s'avance, salue et reçoit deux poignées de main de la mère et de la fille. Alors il rappelle en peu de mots pittoresques l'aventure du coupé; puis il demande une valse qui lui est aussitôt accordée.

En se retirant et au moment où il s'éloigne, M... voit que ces dames demandent des renseignements à un de ses amis qui se trouve être de leur connaissance. Aussitôt que cet ami les a quittées, il le questionne à son tour.

— Quelles sont ces dames que tu viens de quitter?

— Deux Américaines, la mère et la fille.

— Leur nom?

— Mistriss et miss Flora K...

— Elles t'ont demandé des renseignements sur moi ?

— Naturellement, mon cher ; elles m'ont raconté, je ne sais quelle histoire, de revue au Champs-de-Mars, de chevaux emportés... que sais-je ? c'est toujours ainsi que les romans commencent.

— Et alors, que leur as-tu dit ?

— Flairant là quelque affaire de cœur, j'ai dit de toi tout le bien qu'on en peut dire.

— C'est maigre.

— Parbleu, n'aurait-il pas fallu inventer ? Moi, tu sais, je manque absolument d'imagination, et puis, une simple question ?

— Voyons la question.

— Est-ce pour le bon ou le mauvais motif ?

— Pour le bon.

— Alors tu pourras réussir ; tu réussiras même certainement, car on ne demande qu'un mari. Dans le cas contraire il y aurait eu beaucoup d'obstacles. Eh bien ! j'aurais préféré pour toi le cas contraire.

— Comment ?

— Eh ! mon Dieu, c'est bien simple : je n'aimerais pas beaucoup à te voir rivé par des liens sérieux à l'existence de miss Flora.

— Et pourquoi, s'il te plait ?

— Miss Flora est ravissante ; c'est bien certainement la plus jolie personne de toute la colonie américaine à Paris ; je suis étonné même de ne l'avoir pas encore vue et admirée aux Tuileries où l'on aime fort les jolies femmes, comme tu sais . . .

— Passons, passons, et arrivons au « mais ».

— Mais, cette jeune fille, quand je la regarde, m'étonne et me fait peur.

— Peur ?

— Elle a dans la physionomie une mobilité d'expression qui n'est pas naturelle. Vous venez de la quitter douce et souriante ; vous vous retournez et, si elle ne vous voit pas, vous la retrouvez dédaigneuse et hautaine. Cette femme-là n'a pas de franchise dans le regard parce qu'elle n'en a pas dans le caractère ; c'est du moins mon

---

opinion et je serais vraiment inquiet pour un ami que je verrais engagé sérieusement dans de tels liens.

— Sais-tu que tu m'en fais là un portrait peu flatté ?

— Je ne crois pourtant pas en avoir chargé les teintes, dans tous les cas, je puis dire que c'est uniquement dans ton intérêt ; tu me parais déjà si enflammé...

— Il est vrai que je suis profondément amoureux de cette fille d'une beauté si rare et que je me trouve, quant à présent, hors d'état de suivre des raisonnements contraires à ma passion, quelque sages qu'ils puissent être d'ailleurs.

— Alors nous reprendrons cette conversation une autre fois, et, encore, uniquement sur ta demande, tu comprends que quelque dévoué que je puisse t'être, mon cher, je ne consens pas aisément à jouer le rôle ingrat du Monsieur qui fourre son doigt entre l'arbre et l'écorce.

— Soit, nous en recauserons.

Hélas ! entraîné par sa passion, le capitaine M... n'en recausa plus avec son ami.

Celui-ci aurait pu cependant lui en dire encore bien long sur l'objet de sa flamme subite ; mais il fut prudent et se tint sur la réserve.

Lorsque la valse accordée eut été dansée, M... demanda et obtint la permission de se présenter chez ces dames. Elles avaient, dans le quartier des Champs-Élysées un appartement modeste mais élégant où elles recevaient beaucoup. Là, il apprit qu'elles étaient de Philadelphie et que la famille se complétait par un père assez âgé, et un fils officier au service des États-Unis que l'on attendait de jour en jour à Paris.

Peu de temps après la première entrevue, elles donnèrent un petit concert dans lequel miss Flora qui par hasard avait une voix juste et assez belle, obtint un fort joli succès, cela acheva le pauvre M... qui remarqua avec bonheur ce soir-là que la jeune fille lui accordait une attention particulière et rudoyait un grand compatriote qui auparavant ne la quittait pas.

A dater de ce jour, le capitaine devint le commensal de la maison, chaque jour, chaque heure l'attachaient davantage à Flora ; l'imagination si vive de la jeune miss savait colorer d'un charme tout particulier tous les sujets de conversation. Comme elle aimait ses parents et comme elle vous les faisait aimer ! comme elle aimait son pays et comme elle en était fière ! mais à travers tous les enchantements par lesquels elle faisait passer le capitaine, la vanité qui formait le fond de son caractère ne parvenait pas à se dissimuler assez pour que l'homme le plus favorablement prévenu ne s'en aperçût pas.

M... qui avait constaté ce côté faible fut prompt à s'en emparer pour lui plaire ; d'abord il fit inviter toute la famille aux Tuileries en passant, comme on dit, par-dessus la tête du Ministre des Etats-Unis à Paris, ce qui combla Flora de joie, en lui prouvant clairement l'influence dont jouissait le capitaine à la Cour.

Un autre incident vint affirmer le triomphe de M. M.....

On sait combien le goût du patinage et du trainage grandit et se propagea dans les dernières années du second Empire. Une partie de traîneaux fut arrangée dans la société américaine. Le dandi repoussé et ayant jeté ses vues sur une autre de ses compatriotes, dans le but probable de donner des regrets à Flora, avait imaginé d'organiser cette partie et espérait bien y paraître à son avantage. M... de son côté, ayant eu vent de ses intentions, avait invité la mère et la fille à accepter une place dans son propre traîneau et s'en était procuré un d'une suprême élégance, auquel il comptait atteler ses deux jolis chevaux anglais qu'il conduisait lui-même ; le harnais tout flambant neuf, le collier à la Russe, les grelots traditionnels rendaient cet équipage irréprochable au point de vue du bon goût.

Il enleva, en effet, tous les suffrages, le pauvre dandi de Boston fut tellement distancé que son crédit dans la colonie américaine reçut un coup mortel. L'Empereur avait remarqué le traîneau de M... aux Champs-Élysées et s'était fait

rappeler le nom des deux dames qu'il contenait; quel triomphe pour miss Flora et sa mère!

Mais il ne fallait pas s'y tromper, ces satisfactions de vanité ne suffisaient pas à l'ambitieuse jeune fille. Briller au milieu des autres, les éclipser par la beauté, par la parure, par tous les succès de salon ce n'était pour Flora que l'accessoire. L'important, le sérieux, c'était le mariage, le mariage avantageux; là était le but; tous les moyens étaient bons.

On comprend que durant les fréquents entretiens des deux jeunes gens il eût été souvent question de cette union si désirée du côté de Flora. M... voulait toujours l'épouser quoique, chaque jour, il se fût aperçu davantage de sa coquetterie, mais il se faisait ce singulier raisonnement: «Elle tient aux hommages des hommes, c'est vrai; seulement le mien est pour son cœur, celui des autres pour sa vanité.»

Il écrivit à son père pour obtenir son consentement que ce dernier s'empressa de refuser, parce qu'il avait dès longtemps résolu dans sa tête le



mariage de son fils avec une de ses parentes riche et jolie. M. . . n'en continua pas moins ses démarches et, par l'entremise d'un oncle dans lequel le père avait grande confiance, il ne désespérait pas de réussir.

Il continuait donc à entretenir Flora de l'espoir que bientôt tout serait décidé et, en attendant, il ne la quittait presque plus, ayant pris facilement cette douce habitude de vivre ainsi près d'elle. Mais la mère toujours présente avait l'œil sur lui et ne manquait pas de dire chaque fois qu'il exprimait trop chaleureusement ses sentiments :

— Fort bien; mais alors apportez-moi la demande en mariage de votre père.

Cet obstacle de chaque instant finit par l'irriter d'une inexprimable façon et lui donna un vif désir de voir Flora ailleurs que chez elle. Il parvint, à force d'argent, à séduire sa gouvernante qui était française. Elle avait la confiance de la mère qui lui donnait presque toujours sa fille à conduire lorsqu'il s'agissait de se rendre à son atelier

---

de peinture. Il la gagna si bien qu'il obtint d'elle que, pourvu qu'elle fût toujours présente à leurs entretiens, il pourrait voir la jeune fille dans une petite maison isolée d'un des faubourgs de Paris. Après bien des refus, Flora, comptant l'épouser et ne se trouvant ainsi compromise que vis-à-vis d'un mari, consentit à cette hardie proposition.

Il la vit quelquefois de la sorte, mais le père refusait toujours. Cet obstacle si difficile à franchir donnait beaucoup d'humeur à Flora qui adressait de vifs reproches au capitaine.

— Que va-t-on penser, lui disait-elle, du temps que vous mettez à conclure notre mariage? On croira que vous hésitez et que vous m'avez prise pour dupe. Je n'oserai plus aller dans le monde, car je m'y verrai accueillir par un sourire de pitié.

Fort contrarié de ces reproches, le capitaine partit pour aller enlever lui-même à son père le consentement si désiré et l'accueil glacial qu'il reçut au toit paternel ne l'empêcha pas de poursuivre son œuvre. Enfin, après bien des suppli-

cations, il obtint que si, dans six mois, il persistait dans son amour et sa résolution, son père lui accorderait sa demande.

— Merci! lui dit-il avec enthousiasme, car dans six mois comme dans dix ans, j'aimerai toujours miss Flora.

De retour à Paris, il se hâta d'aller rendre compte de sa démarche à la belle Américaine. Il croyait que sa nouvelle lui ferait éprouver une vive satisfaction, mais elle la reçut fort mal, au contraire, et lui dit qu'elle pensait qu'il la trompait encore. Il eut beau faire, il ne put vaincre ses soupçons.

Pendant son absence, le frère était arrivé. C'était un homme peu sympathique, un vrai major de table d'hôte. Il déplut souverainement à M . . . qui remarquait avec colère que Flora avait plus de confiance en ce frère qu'en lui.

Flora était si hautaine depuis le retour du capitaine chez son père, qu'il n'osait plus lui demander de rendez-vous et cependant il n'avait pas un seul moment pour lui parler librement.

---

Quel ne fut donc pas son étonnement lorsqu'un soir où il se retirait très-soucieux, il sentit une jolie main lui glisser doucement un papier. Il franchit d'un bond les escaliers afin d'atteindre plus tôt le bec de gaz où il pourrait lire ce qu'elle lui avait écrit.

C'était court, mais fort significatif. Le billet contenait ces mots et encore étaient-ils d'une écriture contrefaite : « Demain, à une heure, à la petite maison. »

Surpris, mais enchanté, le capitaine serra précieusement sur son cœur ce bienheureux billet. Il rentra chez lui et sa nuit fut peuplée de songes d'or. Mais le jour pénétrait à peine à travers ses rideaux qu'il reçut un nouveau billet écrit à la hâte par la gouvernante française. Celui-ci, bien différent de l'autre, contenait ceci : « N'allez pas au rendez-vous; tout est su; on veut vous y surprendre. » M. . . resta accablé; qui pouvait ainsi les avoir trahis? Ce n'était certainement pas cette gouvernante puisqu'elle l'avertissait loyalement de ce qui le menaçait. Était-ce donc Flora elle-

même? Elle voulait sans aucun doute en le faisant surprendre par les siens, le forcer à l'épouser. Déplorable idée! employer un pareil moyen!

— Jamais, non jamais celle-là ne sera ma femme! se disait-il; mais éclairons ce complot.

Il trouva moyen de s'introduire dans une maison qui faisait face à celle où il rencontrait Flora; un marchand de bric-à-brac lui prêta obligeamment (moyennant finance) une chambre d'où il pouvait voir tous les arrivants; il s'y rendit de bonne heure et se mit aux aguets. A une heure un fiacre s'arrêta, mais à quelques pas de la maison selon la coutume. Flora en descendit avec sa gouvernante; elles entrèrent. Un quart-d'heure s'écoula sans que rien de nouveau et produisit. Puis une voiture arriva au grand trot; c'était, cette fois, la voiture de famille; elle s'arrêta aussi un peu avant la porte; le père, la mère, le frère, puis un général américain ami de la famille en descendirent. Ils possédaient à ce qu'il paraissait de très-bonnes indications, car ils marchèrent tout droit vers le lieu du rendez-

vous. On ne saurait décrire le désappointement qu'ils éprouvèrent en n'y trouvant pas celui qu'ils cherchaient; Flora devait être aussi terriblement inquiète de l'insuccès de sa trahison; la maison était louée sous un faux nom et payée d'avance, donc il n'y avait là rien à découvrir.

Ils eurent tous la constance d'y attendre une heure le capitaine; enfin celui-ci les vit partir.

Le soir, il savait devoir trouver miss Flora, à un grand raout français dans une maison où il avait eu bien du mal à l'introduire. Sa décision était irrévocablement prise de rompre définitivement avec elle; il voulait lui dire adieu pour la vie en lui faisant connaître qu'il était instruit de sa perfide action. Il attendit l'heure avec impatience. Son cœur battait violemment dans sa poitrine en approchant du bel hôtel où se donnait cet élégant raout, il ne s'y rendit qu'un peu tard afin de savoir Flora arrivée. Que cette fête, que cet éclat de mille bougies contrastaient avec la tristesse de son âme! Mais il fallait pourtant dire le mot de la fin à cette femme si coupable,

Il entra dans le salon et vit Flora debout, près de la cheminée; le regard inquiet de l'Américaine ne le perdait pas de vue depuis son arrivée; elle était pâle; une de ses belles mains était appuyée sur le marbre; il s'approcha, sa parole saccadée annonçait son émotion, et il profita d'un moment où ceux qui lui parlaient alors étaient occupés par l'entrée de quelque personnage, pour lui dire à voix basse.

— Adieu, je sais tout; je pars et vous ne me reverrez jamais!

En entendant ces mots, elle jeta sur lui un long regard comme si elle n'eût pu en croire ses paroles. Mais le coup-d'œil qu'il lui lança en s'éloignant ne pouvait laisser aucun doute dans son esprit; elle comprit la signification sérieuse du mot « jamais » qu'il avait fait entendre; sa bouche le répéta convulsivement et elle tomba sans connaissance sur le parquet.

Ce fut, vous le comprenez bien un véritable coup de théâtre. Une des amies de Flora s'empressa de la secourir. Tout le monde à l'instant

vola près d'elle. Seul, le capitaine n'osa approcher sous le regard foudroyant de la mère; il s'enfuit chez lui.

Le lendemain, de bonne heure, on lui annonça le général américain ami de la famille. Il venait, de la part du frère, poser au capitaine cette simple question.

— Après le scandale qui s'est produit hier soir, et dont personne n'a ignoré la cause, voulez-vous, oui ou non, épouser sur-le-champ la sœur de mon ami ?

— Non, répondit sèchement le capitaine ; cela ne me plaît pas.

— Mais alors quand vous plaît-il de vous battre avec M. K... ?

— Tout de suite, si vous voulez.

Le général salua et se retira. Le lendemain on rapportait du Vésinet le capitaine M..., transpercé d'un bon coup d'épée.

Voilà pourquoi, ce soir-là, on ne dînait pas gaiement aux Tuileries.

— Cette miss Flora, disait-on, à droite, l'au-



rait-on supposée capable d'une trahison pareille ?

— Oh ! répondait-on à gauche, une jolie femme est capable de toutes les trahisons pour accrocher un mari.

---



311

10 11 1 10









